LE CRUCIFIX

dans l'Histoire,
dans l'Art,
dans l'Ame des Saints
et dans notre Vie

par J. Hoppenot

U d'/ of Ottawa
39003011977450

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

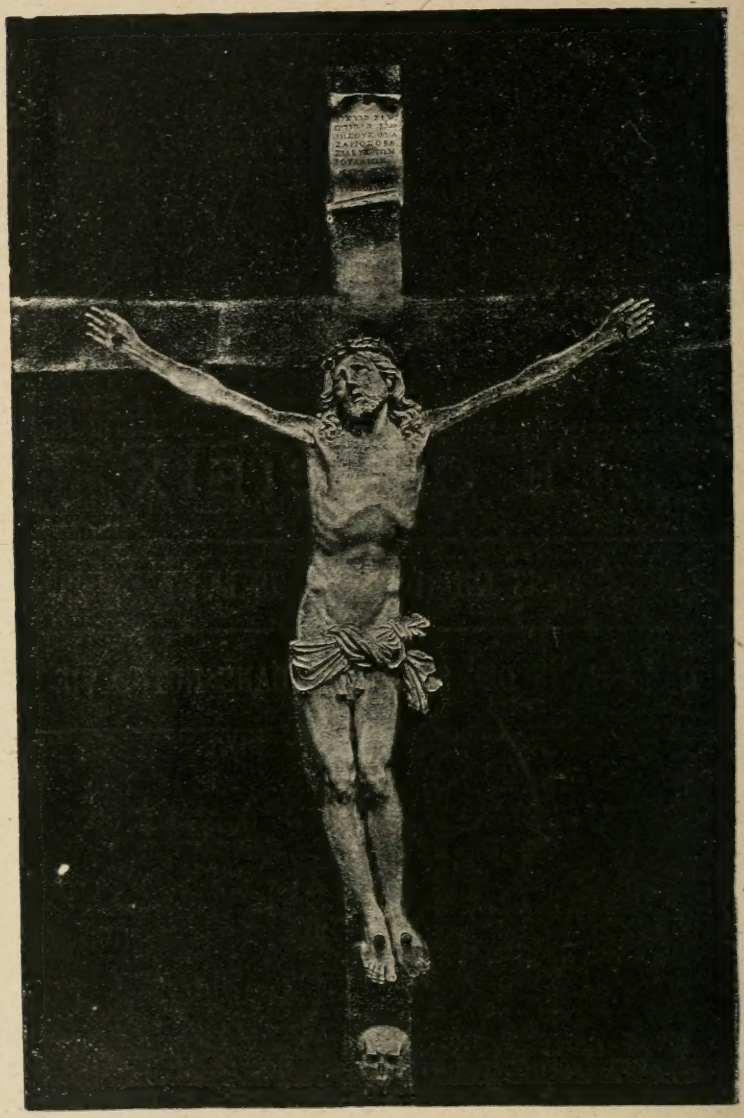
http://www.archive.org/details/lecrucifixdansl00hopp

207

LE CRUCIFIX

DANS L'HISTOIRE, DANS L'ART

DANS L'AME DES SAINTS ET DANS NOTRE VIE



LE CHRIST D'IVOIRE DES PÉNITENTS NOIRS (1659)

dû au ciseau de Jean Guillermin, conservé au musée d'Avignon.

D'après la photographie de M. Michel (Avignon).

LE CRUCIFIX

DANS L'HISTOIRE, DANS L'ART

DANS L'AME DES SAINTS ET DANS NOTRE VIE

PAR

J. HOPPENOT

ILLUSTRÉ DE 100 GRAVURES

APPROUVÉ PAR SA GRANDEUR MGR DE PÉLACOT

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie

LILLE, PARIS, BRUXELLES, BRUGES, ROME

Cum Superiorum permissu.

IMPRIMATUR :

Cameraci, 26 januarii 1906.

J.-B. CARLIER, vic. gen.

TOUS DROITS RÉSERVÉS

BV
160
.H7
1906

ÉVÊCHÉ
DE
TROYES.

Troyes, le 9 janvier 1906.

Monsieur l'Abbé,

Si jamais il fut nécessaire de rappeler aux Chrétiens les salutaires leçons que résume le signe sacré de notre Rédemption, c'est bien certainement à notre époque de jouissances matérielles où le confort et le bien-être semblent devenus le tout de l'homme, où l'humanité, sous un vernis de christianisme, rivalise de raffinement, dans la recherche du plaisir, avec le paganisme de Rome et d'Athènes. Et cependant les plus douloureuses épreuves accablent l'Église notre Mère, et, avec elle, tout ce que le monde compte de plus pur, de plus saint, de plus désintéressé! Le Dieu du Calvaire veut nous rappeler ainsi, que les disciples ne sont pas de meilleure condition que le Maître, et que s'il monta sur une Croix, ce fut, sans doute, pour attirer tout à Lui par la vertu toute puissante de l'amour, mais aussi pour nous montrer à tous le chemin que nous devons suivre. Voilà ce que nous redit, dans son muet langage, le Crucifix! *Déjà, Monsieur l'Abbé, un remarquable ouvrage sorti de vos mains a célébré d'une façon saisissante la souveraine importance que ce signe sacré doit avoir pour nous Chrétiens. Dans un style élégant et sobre que mettent en relief de nombreuses gravures reproduisant des œuvres de Maîtres, vous faites ressortir la place que depuis deux mille ans, le Crucifix a occupée* dans l'histoire, dans l'art, dans la vie des saints et dans notre propre vei.

Votre livre a déjà obtenu un succès considerable, et de nombreux témoignages nous attestent le bien réel opére par lui dans les âmes. Aujourd'hui, sollicité de la mettre à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs par une nouvelle édition populaire, vous demandez à votre Évêque de bénir cette pieuse entreprise. C'est de tout cœur, cher Monsieur l'Abbé, que nous répondons à votre désir et que nous souhaitons à votre ouvrage le succès obtenu par son grand aîné. *Puissent ces pages, dictées par un cœur d'apôtre, inspirer à tous l'amour de la* bonne souffrance *qui éclaire, purifie et sauve! Puissent-elles*

suggérer à tous vos lecteurs la génereuse résolution de prendre pour devise et pour règle de leur vie, les paroles de l'Apôtre : « A Dieu ne plaise que je cherche jamais ma gloire et mon bonheur ailleurs que dans la croix de mon Sauveur! »

Recevez, cher Monsieur l'Abbé, la nouvelle assurance de mon affectueux dévouement.

Signé : ✠ GUSTAVE ADOLPHE,
Évêque de Troyes.

PRÉFACE

En 1898 nous faisions paraître sur *Le Crucifix*, un petit volume, tiré à des milliers d'exemplaires. L'édition est aujourd'hui épuisée. Épuisée est également la grande édition de luxe, enrichie de hors-texte et de chromos, qui sortit en 1901 des presses de la Société Desclée, De Brouwer et Cie.

L'accueil fait à ces volumes montre combien est profond, dans le peuple chrétien, l'amour du Crucifix, emblème expressif de notre rachat.

Cet amour n'est pas fait pour plaire aux sectaires, ennemis-nés de la Rédemption et de tout ce qui en rappelle le souvenir. Voyez les francs-maçons à l'œuvre depuis dix ans : ils ont chassé le Christ de l'école ; ils l'ont banni de l'hôpital ; ils l'ont proscrit du cimetière ; sur l'ordre du ministre Vallé, ordre signé le Vendredi-Saint 1904, ils l'ont — suprême infamie — arraché aux murs de nos Prétoires ; tout dernièrement ils viennent de le chasser des salles de nos conseils de guerre.

La rage des ennemis du Sauveur est là qui nous dicte notre conduite. Les impies veulent arracher aux yeux du peuple la vue du Crucifix, ils veulent ravir à son cœur l'amour du Crucifix ; va, mon petit livre, va déjouer leurs projets ; que tes pages révèlent aux yeux des fidèles l'amour du divin Crucifié, et que tes cent gravures offrent à leurs yeux — émouvante galerie — ces Crucifix fameux qui, des jours de Constantin à nos jours, sont nés de la palette et du pinceau, de l'ivoire et du ciseau !

Un criminel, condamné à mort, était arrivé — soutenu par l'aumônier de la prison — en face du couperet fatal. Pleinement réconcilié avec Dieu, il embrasse avec effusion le prêtre et le Crucifix que lui tend le prêtre.

Puis se tournant vers la foule : « Camarades, dit-il, on ne ment pas quand on va mourir ; laissez-moi donc vous dire, avant de comparaître au jugement de Dieu, quels sont vos deux meilleurs amis ; ils sont là tous deux devant vous, c'est le prêtre et le Crucifix ! »

Va, petit livre, va redire à l'usine, à l'atelier, la parole de ce pauvre condamné. Va redire à l'ouvrier des villes, au travailleur des champs, au prolétaire, au miséreux, que c'est à lui qu'on s'en

prend, quand on bannit le Crucifix, sanctificateur de son travail, consolateur de sa misère. Va leur dire à tous, à la honte du journal qui les trompe, va leur dire, histoire en main, que *leur meilleur ami*, avec le prêtre, *c'est le Crucifix !*

Mercredi des Cendres, 1906.

INTRODUCTION

On montre à Rome, raconte le R. P. Ollivier, dans l'église des Capucins de la place Barberini, un tableau qui représente le *Christ en croix*, et dont voici la légende :

Un jeune débauché, à bout de voie, voulait donner son âme au démon, en échange d'un reste de vie et de plaisir. Au cours de ses pourparlers avec l'esprit du mal, il eut une inspiration singulière.

— Tu étais au Calvaire, lui dit-il, et tu as vu mourir Jésus-Christ ?

— Oui, répondit n.

— Tu pourrais alors faire de cette scène une exacte reproduction par la peinture ?

— Sans nul doute.

— Eh bien ! je demande, avant de conclure, que tu me fasses ce tableau. C'est un caprice auquel je veux donner satisfaction.

Le diable, surpris, résista d'abord, puis consentit.

Le lendemain, il remit au jeune homme un petit panneau, sur lequel était peinte une *crucifixion*, dont la vue navra tellement cette âme dévoyée, qu'elle s'abîma dans le repentir, comme Pierre, converti par le regard du Maître (1).

Le crucifix n'est pas seulement une école de bonnes mœurs ; il est encore une école de dévouement, de zèle apostolique, de science sacrée, de haute contemplation et d'héroïque sainteté.

Au chevet de ce cancéreux, la Sœur garde-malade hésite à soigner une plaie rebutante ; elle frémit, elle détourne les yeux, mais soudain elle se reprend, comme ayant honte d'elle-même ; elle panse, en souriant, l'affreux cancer et colle ses lèvres sur les lèvres de la plaie : c'est qu'au mur de la salle son regard a rencontré le crucifix.

François-Xavier possède tous les dons qui peuvent assurer la réputation, conquérir la renommée, emporter les applaudissements de la France et de l'Espagne ; mais il a sondé les plaies du Sauveur en croix ; il a vu le sang qui en découle : là-bas, aux Indes, au Japon, il y a des âmes qui ne bénéficient pas de ce sang ; il vole aux Indes, il vole au Japon ; il est intrépide : il tient en main son crucifix.

Un jour, c'était au XIIIe siècle, saint Thomas d'Aquin va trouver saint Bonaventure dans la pauvre cellule où il écrivait ses admirables ouvrages : « Mais, Frère, dites-moi donc où vous puisez une doctrine si pure et une éloquence si pleine d'onction ? Quel est donc votre

1. R. P. Ollivier, *La Passion*, p. XXXI.

livre? — Mon livre, répondit le Saint, le voilà! » et au-dessus de son prie-Dieu il montrait le crucifix.

Saint Bernard commente ces paroles du Cantique des cantiques: « Viens, ma colombe, dans les trous du rocher. » « Quels sont les trous de cette pierre, s'écrie-t-il, sinon les plaies de Jésus-Christ? » C'est là, dans les plaies de Jésus, qu'il allait se réfugier à l'heure de l'oraison; c'est là qu'après lui les grands contemplatifs, le séraphique saint François, saint Pierre d'Alcantara et saint Jean de Capistran, saint Jean de la Croix et saint Ignace de Loyola, sainte Catherine de Sienne et sainte Thérèse de Jésus iront goûter les saintes délices, *in foraminibus petræ*, dans les trous du rocher, dans les plaies du crucifix.

La Pucelle vient de monter sur le bûcher: pour se fortifier, elle a fait apporter de l'église voisine l'image de Jésus crucifié; déjà les flammes l'enveloppent: « Levez la croix devant moi, crie-t-elle à Fr. Martin, que je la voie en mourant! » Jeanne d'Arc puisa son héroïque courage dans la vue du crucifix.

*
* *

Le crucifix, c'est l'abrégé du dogme catholique: la personne de celui qui y souffre, *Fils* unique de Dieu le *Père*, conçu dans le sein de Marie par l'opération du *Saint-Esprit*, nous rappelle les deux grands mystères de la Trinité et de l'Incarnation. L'objet de ses souffrances nous instruit du mystère de la Rédemption et du péché originel.

Le crucifix, c'est le mémorial de la morale chrétienne. La morale païenne disait: « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons (1).» A l'encontre de ces principes faciles, la croix vous dit: « Vous qui êtes du Christ, crucifiez votre chair avec ses vices et ses concupiscences (2). »

Pendant de longs siècles, le crucifix a enseigné à bien vivre et à bien mourir. Aussi, pendant de longs siècles, la dévotion au crucifix fut-elle la dévotion populaire. Le paysan plantait un Christ au coin de son champ: à l'aube du jour, il le saluait, avant d'enfoncer le soc dans la glèbe, et la terre lui semblait plus légère; le soir, en passant, il se signait devant la sainte image et regagnait le logis, fatigué, mais content.

Pas de demeure, dans ces âges de foi, où le crucifix, enguirlandé de buis bénit, ne fût suspendu à la place d'honneur, au-dessus de la cheminée. C'est là à ses pieds, qu'à la tombée de la nuit, parents et enfants s'agenouillaient pour la prière en famille, et au soir de la vie,

1. *Is.*, XXII, 13.
2. *Galat.*, V, 24.

c'est lui encore qu'on décrochait de la muraille et qu'on mettait, gage d'espoir, à l'heure du redoutable passage, entre les mains de l'aïeul qui allait mourir.

***

Ce crucifix, code de bonnes mœurs, foyer de zèle, livre de la science sacrée, source de l'oraison la plus relevée, force du martyr; ce crucifix, abrégé de notre religion sainte; ce crucifix également précieux à l'ignorant et au savant; ce crucifix aimé, vénéré pendant tant de siècles, est aujourd'hui en butte à une formidable levée de boucliers. Une *triple alliance* s'est formée contre lui, alliance des sectaires, des chrétiens fantaisistes et des dévots à piété mal éclairée.

La haine des sectaires contre l'image du Sauveur en croix est connue de tous: le crucifix est banni de l'école, proscrit de l'hôpital, arraché au cimetière. Visitant un jour une église laïcisée par l'impiété moderne, je descendis au fond de la crypte: dans le demi-jour qui y régnait, mon pied heurta un monceau de débris: c'était des fragments de christs que l'on avait jetés là, loin des regards. Voilà les exploits de la secte contre le crucifix.

Les chrétiens fantaisistes, par une sélection criminelle, prennent de la religion ce qui leur convient, rejettent ce qui les gêne et les incommode: ils admettent l'Évangile de la charité, mais non pas celui de la chasteté; ils admettent l'Évangile qui nous dit: « Aimez-vous les uns les autres, » mais non pas celui qui répète: « Portez votre croix, faites-vous violence, haïssez le monde. » Ils se disent croyants, mais ne sont plus pratiquants.

Pour ces chrétiens inconséquents, une croix est un reproche; il semble que le sang qui découle des membres de l'Homme-Dieu leur crie: « Tu as renié ton baptême! » Ils ne vont pas jusqu'à briser le crucifix, mais ils le bannissent de leurs yeux comme un objet importun.

Il est une troisième classe d'hommes qui sont les adversaires, — inconscients, je le veux bien, mais réels, — du culte rendu au crucifix. Ce sont les dévots à piété mal éclairée. Ils ne biffent pas le Christ du long catalogue de leurs objets de piété, mais ils lui donnent une place secondaire.

Surgit-il dans un cerveau imaginatif quelque dévotion nouvelle? ils l'adoptent d'instinct et presque sans examen; elle répond à leur besoin d'innovation, elle satisfait leur sensiblerie, et, leur donnant le change, leur fait accroire que leur sainteté grandit en raison directe du nombre de leurs pratiques. Dans leur demeure, sur leur prie-Dieu, sur leur étagère, sur la cheminée, partout des représentations symboliques, des peintures affectées qui sont pour l'impie un sujet de

risée. Et le crucifix? notre antique crucifix? — A peine l'aperçoit-on caché par une statue polychromée, au regard tendre et langoureux.

De grâce, qu'on respecte la hiérarchie du culte!

Dès là que l'Église approuve une dévotion, si petite soit-elle, vous pouvez la faire vôtre, mais ayez assez de bon sens, assez de sens chrétien pour la mettre à sa place, et gardez-vous bien surtout de la substituer jamais, dans votre estime et dans vos hommages, à la dévotion primordiale envers la Personne adorable de Notre-Seigneur. — Ne voit-on pas, de nos jours, des fidèles qui entrent dans nos églises, qui vénèrent dévotieusement une statue, et qui songent à peine à donner un regard au crucifix, une prière à l'Hôte du tabernacle?

Qu'on respecte la hiérarchie du culte, et qu'on mette au premier rang Jésus-Christ, son Corps, son Cœur, sa Mère et sa Croix.

Au sommet de nos temples, sur la flèche aérienne, les artistes chrétiens se font un devoir de fixer une croix. A l'intérieur de l'édifice, dans le sanctuaire, à la place d'honneur, dominant l'autel, l'Église ordonne qu'un crucifix soit placé. Mon ambition dans cet ouvrage serait aussi de remettre le crucifix et le Crucifié au sommet de votre vie spirituelle, et de lui rendre sa place d'honneur au sanctuaire mystérieux de votre âme.

***

Ce sujet a souvent tenté la plume des écrivains sacrés, des Saints Pères, des auteurs mystiques.

Saint Paul bornait toute la religion à la science du Christ crucifié. *Nos autem prædicamus Christum crucifixum.* (I Cor., 1, 23.)

Saint Augustin et saint Jean Chrysostome ont, dans leurs écrits, des pages sublimes sur Notre-Seigneur cloué à la croix.

La vue du Crucifié arrache à saint Bernard et à saint Bonaventure des cris enflammés ou des soupirs pleins de larmes. Au XVIe siècle, le savant Dominicain Louis de Grenade, dans ses ouvrages ascétiques, ne tarit pas quand il parle de la croix.

Saint François de Sales compose contre les réformés un traité plein d'humour et d'amour: *L'Estendart de la saincte croix.*

Sainte Thérèse, dans ses œuvres, que l'Église appelle une nourriture céleste, a, sur la croix et sur le crucifix, des pages où déborde une âme résolue à souffrir ou à mourir. Au XVIIe siècle, Bossuet, dans ses admirables sermons de la Passion et de la Compassion, les Pères Jésuites Saint-Jure, Louis Dupont et Jacques Nouet, le premier dans sa *Connaissance et amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, les deux autres dans leurs *Méditations*, ont ravivé la dévotion des fidèles pour le divin Crucifié.

Le P. Valdory, de la Société de Jésus, publie en 1668 *le Saint esclavage de la croix de Jésus*, qui rappelle l'amour et les accents de saint Bonaventure.

Au XVIIIe siècle, le Bénédictin Hestœnus fait paraître à Anvers sa *Regia via crucis*, ouvrage tout nourri de la doctrine de saint Paul, agrémenté de distiques latins et de gravures symboliques, selon le goût du temps.

Saint Alphonse de Liguori, dans ses opuscules, nous parle à maintes reprises, avec son onction si touchante, de la croix du saint Rédempteur, signe béni qui, dans la suite des âges, sera si cher à ses fils.

Notre siècle, plus positif, a fait sur la croix, sur le crucifix, sur les instruments de la Passion, des recherches historiques qui donnent plus de précision et de netteté aux origines de cette grande dévotion (1).

On le voit, depuis saint Paul, des livres pleins de science et d'amour ont été écrits sur Notre-Seigneur en croix. Mais combien de fidèles les ont sous la main? Beaucoup de ces ouvrages sont devenus rares, d'autres sont trop volumineux ou trop coûteux.

Profitant des trésors du passé, nous avons essayé de condenser ce que les saints et les savants ont dit et écrit sur le crucifix.

Nous avons souhaité que cet ouvrage fût orné de gravures, pour qu'il parlât aux yeux des lecteurs, en même temps qu'à leur esprit et à leur cœur.

Nous divisons ce travail en quatre livres :

Le crucifix dans l'histoire,

Le crucifix dans l'art,

Le crucifix dans l'âme des saints,

Le crucifix dans notre vie.

Puisse leur lecture accroître, parmi les fidèles, la science, l'amour et la dévotion du crucifix!

---

1. Parmi les ouvrages remarquables de notre époque, citons : *Les instruments de la Passion*, par Rohault de Fleury. — *Le Crucifix, sainte dévotion*, par M. l'abbé Chaffanjon. — Un beau chapitre de l'*Iconographie chrétienne*, de M. Cloquet. — L'article : *Croix et Crucifix* du Dictionnaire biblique de Vigouroux, etc... *Le Crucifix*, par Michel Engels (Luxembourg).

Livre Premier

LE CRUCIFIX DIVIN DANS L'HISTOIRE

Le crucifix divin, planté sur le Golgotha pour le rachat du monde, n'était point comme les crucifix qui servent à exciter notre dévotion. Ceux-ci sont faits de bois, de métal ou d'ivoire; celui-là était fait de la chair adorable de l'Homme-Dieu, clouée sur une croix. Il est dû à Pilate, intimidé par les pontifes, et leur disant: « Prenez-le vous-mêmes et le crucifiez. »

Il se composait de deux parties essentielles, l'instrument du supplice et le corps du Supplicié. Redire ce qu'étaient sur le Calvaire et ce que sont devenus, dans la suite des âges, l'instrument de torture et la Sainte Victime, ce sera faire l'histoire de ce Crucifix primordial, objet de notre amour et de nos adorations, type et modèle de tous les crucifix qui, dans le cours des siècles, naîtront des inspiration de l'art chrétien.

Chapitre Premier (1)

Le Crucifix divin sur le Calvaire

I. — LA CROIX DU SAUVEUR

Le crucifiement suppose tout d'abord une croix: de quel *bois* était faite la Croix de Notre-Seigneur? Le vénérable Bède prétend qu'elle était composée de quatre sortes de bois: l'inscription en buis, la tige en cyprès jusqu'à l'inscription, la traverse en cèdre et la partie supérieure en pin. Juste Lipse veut qu'elle soit d'un seul bois et en chêne, parce que plusieurs auteurs latins l'attestent, que cet arbre est commun en Judée, que son bois est solide et propre à la crucifixion.

Il n'y a guère en tout ceci, on le voit, que des raisons de convenance; notre siècle se montre, à bon droit, plus sévère en fait d'observation.

M. Rohault de Fleury, par des études sérieuses, est arrivé à déterminer, on peut le dire, d'une manière certaine, la nature du bois de la vraie Croix. Sur sa demande, M. Decaisne, de l'Institut, et M. Pietro Savi, professeur de l'Université de Pise, constatèrent au miscroscope, que des parcelles de la vraie Croix, provenant de Sainte-Croix de Jérusalem à Rome, de la cathédrale de Pise, du dôme de Florence et de Notre-Dame de Paris, étaient *du bois de pin.*

« Ces reliques provenant de sources aussi authentiques, très éloignées les unes des autres, n'ayant rien eu de commun depuis leur origine, doivent donc être considérées comme des types, comme des étalons, pour ainsi dire, destinés à faire reconnaître tous les autres, après s'être servis réciproquement de contrôle.

« On peut donc affirmer que le bois de la Croix provenait d'un conifère, et on ne peut douter que ce conifère ne soit du pin. — Du reste, la Judée en produisait. »

---

1. Nous avons, dans ce chapitre et le suivant, fait plus d'un emprunt au texte et aux gravures du *Mémoire sur les instruments de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par C. ROHAULT DE FLEURY. — Cet ouvrage est en vente chez Letouzey, à Paris.

Tel est le raisonnement de M. Rohault de Fleury: il nous semble établir d'une façon convaincante la nature du bois de la vraie Croix.

Quelle en était la *forme?*

Les anciens avaient plusieurs sortes de croix. Citons seulement les deux qui nous intéressent, la *crux commissa* en forme de tau T, et la *crux capitata* ou *immissa* †, croix latine dont la traverse est aux deux tiers de la hauteur du montant.

Tertullien, saint Jérôme, saint Paulin et Rufin semblent d'avis que la vraie Croix affectait la forme du tau. De nos jours, le R. P. Garucci partage leur opinion; il s'appuie sur une antique image du crucifix en forme de T, par lui découverte sur les murs du Palatin.

BAS-RELIEF
DU MUSÉE DE LATRAN
(Croix latine)

CROIX PASTORALE EN OR
trouvée par M. de Rossi, dans les catacombes de St-Laurent
(Croix latine)

Nous préférons, pour notre compte, croire à la forme de la croix latine †. Plusieurs documents sérieux nous y engagent: le texte de saint Justin (103-168) dans son dialogue avec Tryphon. Il parle ainsi de la croix: « C'est un bois droit dont la partie supérieure est élevée en corne lorsqu'un autre bois lui est adapté, et, de chaque côté, deux autres cornes semblent jointes à la première. » Ne reconnaît-on pas à cette description la traverse qu'on adapte sur le montant et qui en laisse dépasser une partie [1]?

1. *Rectum enim unum est lignum a quo est suprema pars in cornu sublata, cum alterum lignum aptatum est, et utrinque tanquam cornua illi uni cornu conjuncta extrema apparent.* (P. Lamy, *Dissertatio de cruce*, p. 575.)

Saint Augustin, dans un texte fort remarquable, parle des différentes parties de la croix, de la largeur où les mains sont étendues *(erat latitudo in quâ porrectæ sunt manus)*, de la longueur où le corps était cloué *(longitudo... in quâ erat corpus affixum)* et de la hauteur *(et altitudo ab illo innixo ligno sursum quod eminet)*. Les mots *quod eminet* ne s'appliquent-ils pas à une portion du montant qui s'élance en l'air et forme ainsi la croix latine ?

Juste Lipse, Gretser, Socrate, Théodoret et Eusèbe sont du même sentiment.

Après les documents, les monuments.

Sur un bas-relief du Musée de Latran, du milieu du IVe siècle nous voyons la croix latine. La croix pastorale en or, trouvée par M. de Rossi sur la poitrine d'un squelette dans les catacombes de Saint-Laurent, est encore une croix latine.

Tous ces monuments n'ont-ils pas plus d'autorité que le trait informe du crucifix du Palatin qui sert de base principale à l'opinion du P. Garucci ?

Encore un argument de bon sens. Quand saint Pierre demanda à être crucifié la tête en bas, on ne fit pas, semble-t-il, une croix spéciale pour lui ; on prit la croix préparée, une croix du temps ; on se contenta de la retourner ; elle avait donc une tête, pour être enfoncée en terre. C'était donc une croix latine ; la croix latine était donc en usage au temps de Notre-Seigneur.

En voilà plus qu'il n'en faut pour croire sagement, suivant la tradition de l'Église, que la croix du Sauveur avait la forme de la croix latine, et pour nous donner le droit de dire, en baisant notre crucifix : « C'est bien là, en raccourci, l'image exacte de la vraie Croix. »

II. — LES CLOUS, LEUR FORME ET LEUR NOMBRE

JUSTE LIPSE avoue que parfois les mains et les pieds du supplicié étaient attachés à la croix, non pas avec des clous, mais avec des cordes.

L'hérétique Westphale osa bien soutenir qu'il en avait été ainsi pour Notre-Seigneur.

Le savant pape Benoît XIV [1] combat vivement l'opinion audacieuse de cet écrivain suspect.

« Rien en effet, nous dit-il, rien ne se rapporte mieux, ne s'accommode mieux à la crucifixion du Seigneur que ces paroles du psaume XXI : « Ils ont percé mes mains et mes pieds... » Et, bien que les

1. *Commentarius de D. N. J. C. matrisque eius festis...* Pars Ia, Cap. CCLXXIX.

Évangélistes, dans l'histoire du crucifiement, ne disent pas ouvertement que le Christ a été attaché à la croix avec des clous, ils le font comprendre d'une manière assez évidente, quand ils mettent ces paroles sur les lèvres de l'apôtre saint Thomas : « A moins que je

UN DES CLOUS DU SAUVEUR
conservé à Rome, en l'église
Sainte-Croix de Jérusalem

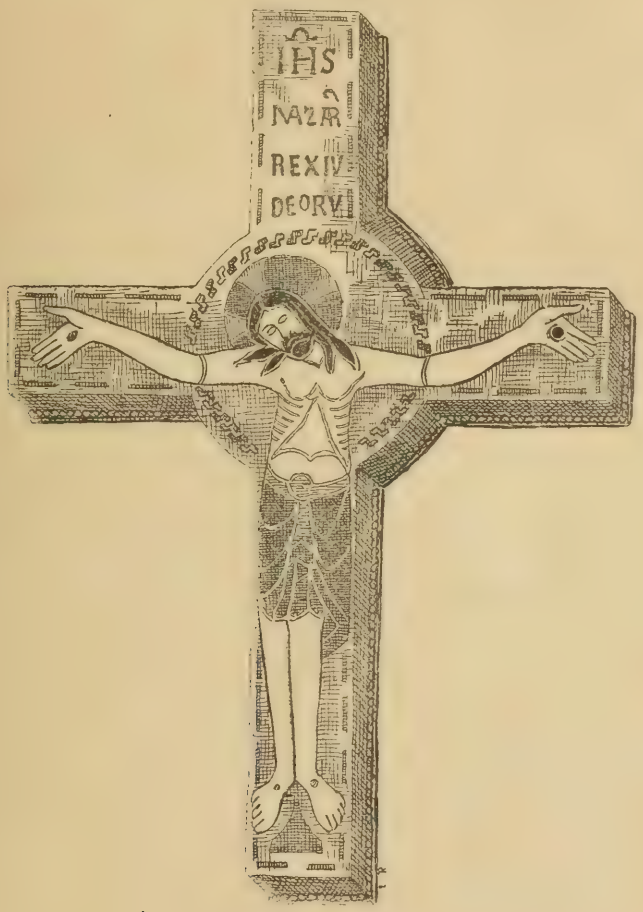
VIEUX CRUCIFIX EN BAS-RELIEF
provenant de l'abbaye de Noirat
(N.-S. est attaché par quatre clous)

ne voie dans ses mains le trou des *clous*, et que je ne mette mon doigt à la place des *clous*... je ne croirai pas. » (Jean, XX.)

A ce témoignage de l'Écriture, s'ajoute le témoignage des faits; il existe en effet à l'heure actuelle, nous le verrons dans un instant [1], des clous ayant servi à la crucifixion de Jésus. Le patient

1. Voir aussi chap. II, § 3.

était fixé à l'instrument de son supplice par des clous à large tête, pour éviter qu'à l'élévation de la croix les mains, déchirées par le poids du corps, ne laissassent échapper la victime. Ces détails sont affirmés par les écrivains profanes de la période impériale, par Lucien, Apulée, Plaute, Ausone. Les écrivains ecclésiastiques con-



CHRIST, XIIIe SIÈCLE
Musée de Cluny
(Le Christ est crucifié par quatre clous)

cordent dans leur description. Du reste, la simple vue en dit plus que tous les récits. L'un des clous du Sauveur est conservé à Rome, à Sainte-Croix de Jérusalem. Il est long de douze centimètres, large d'un centimètre sur chaque face, vers la tête. Sa vue seule fait frémir

Quel était le *nombre* des clous qui transpercèrent les mains et les pieds de Jésus?

Saint Bonaventure, dans son récit de l'ensevelissement du Sauveur, semble croire que Notre-Seigneur n'était attaché à la croix que par trois clous, un seul clou fixant les deux pieds superposés. « Nicodème,

CRUCIFIX DE CHERVES
Collection de M. de Ruffignac à Angoulème
(Les pieds sont toujours séparés)

dit-il, s'apprête à enlever le clou des pieds; » et plus loin: « le clou des pieds ayant été arraché. » Saint Bonaventure, en parlant ainsi, est de son temps et de son pays.

C'est en effet au XIIIe siècle et en Italie que les peintres Cimabuë et Margaritone se donnèrent les premiers la licence, dans leurs crucifixions, de placer les pieds l'un sur l'autre et de les fixer

avec un seul clou. Mais cet usage semble contraire à l'histoire profane aussi bien qu'à la tradition chrétienne. Les auteurs qui ont traité du crucifiement parlent toujours de quatre clous. Un personnage de Plaute dit, en envoyant un esclave à la croix: « *Affigantur bis pedes, bis manus.* Deux clous aux pieds, deux clous aux mains! »

Les peintures découvertes dans les dernières fouilles de Saint-Clément, à Rome, montrent un crucifix, les pieds séparés.

Tous les monuments de l'art grec nous montrent Notre-Seigneur fixé à la croix par quatre clous.

Le vieux crucifix de Lucques, attribué à Nicodème, le crucifix en bois de cèdre, attribué à saint Luc, conservé à Siroli, près Ancône, le crucifix en mosaïque, exécuté au VIIIe siècle dans l'ancienne basilique de Saint-Pierre à Rome, un crucifix en argent, donné par Charlemagne au pape Léon III (815), le crucifix sur parchemin, peint dans une miniature du vieux Graduel de saint Grégoire (XIe siècle) représentent tous Notre-Seigneur les pieds attachés à la croix par deux clous distincts. Vous pourrez vous en convaincre de vos propres yeux, si vous regardez le vieux bas-relief provenant de l'antique abbaye de Norat. Vous verrez encore les deux pieds nettement séparés sur le Christ XIIIe siècle du Musée de Cluny que nous reproduisons. Vous constaterez enfin les deux clous sur le Christ émaillé, trouvé à Cherves en novembre 1896 (1).

Saint Cyprien (IIIe siècle), Rufin (IVe siècle), Théodoret, saint Augustin, plus tard Innocent III (1200), le cardinal Baronius, le savant Tolet au XVIe siècle, pensent tous que les pieds du Sauveur étaient fixés séparément. — Benoît XIV partage la même opinion (2).

Au même endroit, le savant écrivain réfute encore l'opinion de ceux qui, d'après l'inspection du saint Suaire de Turin, ou des toiles de Rubens à Anvers, soutiennent que les clous n'ont pas été enfoncés dans le creux de la main, mais dans le poignet. Pour les réfuter, il s'appuie encore sur le texte de saint Jean: « Si je ne vois le trou des clous *dans ses mains* », et sur le texte de Zacharie: « Quelles sont ces plaies *dans le milieu* de tes mains? *in medio* manuum tuarum? »

La tradition écrite, confirmant la tradition monumentale, peut nous convaincre que Notre-Seigneur était porté sur la croix par quatre clous.

---

1. Voir sur ces crucifix la savante étude de X. Barbier de Montault.
2. *De festis Domini.*

III. — LE TITRE DE LA CROIX

« PILATE, nous dit saint Jean, rédigea une inscription qu'il plaça au-dessus de la Croix. Il y était écrit: Jésus de Nazareth, roi des Juifs. — Beaucoup de Juifs lurent cette inscription, car le lieu où Jésus avait été crucifié était près de la ville. Elle était rédigée en hébreu, en grec et en latin. Mais les princes des prêtres disaient à Pilate: N'écris pas: roi des Juifs; mais écris qu'il a dit: Je suis le roi des Juifs. Pilate répondit: « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit [1]. »

Ce titre de la Croix, ainsi débattu entre les Juifs et Pilate, nous a été conservé, au moins en partie notable, et « c'est un grand bonheur pour les chrétiens, dit M. Rohault de Fleury, de pouvoir encore lire cette inscription, qui est comme le sceau de notre histoire sacrée [2]. »

Rédacteurs d'un ancien mémorial de la ville de Rome, des témoins, contemporains du fait, racontent comment le titre de la Croix fut retrouvé:

« Le 1er février 1492, Mgr P. Gonsalvi de Mendosa, cardinal de Sainte-Croix, faisait réparer et blanchir son église (Sainte-Croix de Jérusalem, à Rome). Lorsque les ouvriers atteignirent le sommet de l'arc, au milieu de la basilique, près du toit, ils découvrirent une niche dans laquelle se trouvait une boîte de plomb de deux palmes, bien close, et au-dessus une plaque... où étaient gravés ces mots: *Hic est titulus veræ crucis.* On trouva dans cette boîte une planchette d'une palme et demie de long, rongée d'un côté par le temps, et portant, en caractères gravés en creux et colorés de rouge, l'inscription suivante: *Jesus Nazarenus, Rex Judæorum...* La première ligne était écrite en caractères latins, la seconde en caractères grecs et la troisième en caractères hébreux...

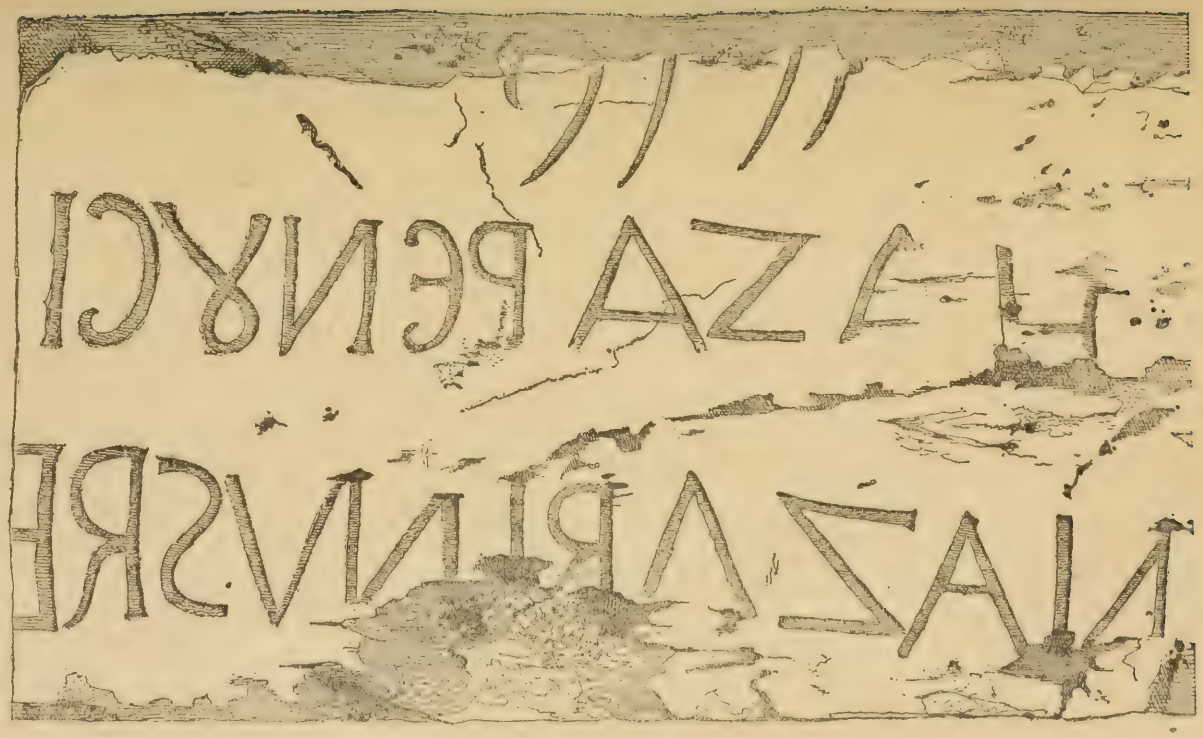
« Tout le monde est resté convaincu qu'on avait devant les yeux l'inscription que Pilate plaça sur la croix... et que sainte Hélène, mère de Constantin, avait mise dans l'église, à l'époque de sa construction. »

Comme les auteurs du vieux mémorial, M. Rohault de Fleury est convaincu de son authenticité et, qui mieux est, de son intégrité.

Par une étude comparée, minutieuse, de ce titre et du couvercle qui le recouvrait, il arrive à cette conclusion:

« Nous trouvons aujourd'hui une relique du titre et un couvercle, en terre cuite, parfaitement faits l'un pour l'autre. Les lettres sur la terre cuite sont nécessairement antiques et n'appartiennent pas

1. *Joan.*, XIX, 19-22.
2. *Instruments de la Passion*, p. 184.



TITRE DE LA CROIX
retrouvé dans l'église Sainte-Croix de Jérusalem, à Rome

au moyen âge... On n'a pu en rien détacher ni réduire son étendue; donc nous possédons, dans son intégrité primitive, la relique donnée à Rome par sainte Hélène [1]. »

Ames fidèles, vous connaissez maintenant les origines et la découverte de ce titre dont vos yeux, tant de fois, ont vu les initiales I. N. R. I. au sommet de votre crucifix.

Vous tâcherez, à vos heures de prière, de pénétrer le sens mystérieux de cette inscription:

JÉSUS, NAZARÉEN, ROI DES JUIFS

et remplis des sentiments de reconnaissance que cette méditation vous aura inspirés, vous redirez avec le vénérable Louis Dupont [2]:

« O Fils du Dieu vivant, cette inscription vous convient admirablement; car il n'y a que vous, et vous seul, qui soyez Jésus de Nazareth, roi des Juifs.

« Oh! si tous les hommes pouvaient lire ce titre et confesser que vous êtes leur Roi et leur Sauveur!

« O titre qui contenez toutes les raisons que je puis alléguer pour trouver grâce devant Dieu, c'est par vous que mes prières sont entendues, que mes désirs seront exaucés, que tous mes maux seront guéris.

« O Père éternel, jetez les yeux sur ce titre attaché à la croix de votre Fils; et puisqu'il me donne un droit légitime et incontestable à votre royaume, daignez m'en ouvrir les portes à ma dernière heure, afin que j'y règne avec vous dans tous les siècles. Ainsi soit-il. »

IV. — LA VICTIME

JADIS le jeune Isaac, figure du Sauveur, après avoir porté jusqu'au lieu de l'immolation le bois et le feu du sacrifice, dit à Abraham: « Mon père, voici le feu et le bois; mais où est la victime? »

A la vue de cette croix dont nous venons de constater la forme et la nature, à la vue de ces clous que nous venons de mesurer et de compter, nous n'avons pas besoin de demander à Dieu quelle est la victime.

Le titre de la croix vient de nous en révéler le nom.

La victime, c'est le Fils même de Dieu, c'est ce Jésus qui, nouvel Isaac, vient de porter, lui aussi, le bois de son supplice jusqu'au Calvaire. A peine arrivé au sommet, on le dépouille de ses vêtements.

1. *Instruments de la Passion*, p. 170.
2. IVe partie. Médit. 43e, § 1.

Assistons à la crucifixion, telle qu'elle nous est décrite par un maître de la plume :

« Jésus fléchit les genoux, et se traînant vers l'instrument du supplice, il s'y étendit sans mot dire. La main droite fut adossée à l'extrémité de la traverse, et l'un des bourreaux la fixa d'un coup sec par un clou...

« Le sang jaillit, les doigts se contractèrent, et les lèvres de la victime laissèrent échapper un gémissement.

« Un second coup ; la main gauche adhérait au bois.

« C'étaient d'habiles ouvriers que les chaoucks du procurateur, et qui faisaient leur besogne avec un plaisir dont leur dextérité se ressentait... Les mains clouées, ce fut le tour des pieds. Un horrible frémissement agitait le Supplicié pendant qu'on lui disposait les jambes à demi pliées sur le tronc de l'arbre maudit. Qu'importait aux bourreaux, habitués à ces spasmes et pressés d'en finir !

« Pendant qu'une pression brutale maintenait les pieds à la place indiquée, les marteaux enfonçaient rapidement les deux clous qui restaient [1]. »

Pilate, sois fier de ta puissance : tes ordres sont pleinement exécutés, et, jusqu'à la fin des âges, les peuples, mêlant ton nom au souvenir de ce crucifiement, chanteront : *Crucifixus etiam pro nobis sub Pontio Pilato.*

Les exécuteurs approchèrent la croix du trou destiné à la recevoir ; ils l'y glissèrent, la dressèrent, et, foulant à sa base pierres et gravier, ils purent, contents de leur besogne, regarder d'un œil satisfait Jésus ainsi élevé entre ciel et terre.

Ames pieuses, qui avez le culte du crucifix, regardez-le bien aussi, ce Jésus, sur cette croix ; c'est le Crucifix prototype ; le vôtre n'en est que l'imitation : quand vous contemplez votre christ de métal ou d'ivoire, c'est à ce Christ du Golgotha, à ce Christ de l'histoire, qu'il faut toujours aller par la pensée, recueillant leçons et préceptes de ses plaies saignantes et de ses lèvres mourantes.

Regardez-le bien : celui qui est là suspendu, c'est celui dont le Prophète a dit qu'il est le plus beau des enfants des hommes. Le Saint-Esprit a mis son amour à le former, et la Vierge Marie lui a fourni le plus pur de son sang. C'est lui qui, naguère étendu sur la paille de la crèche, bercé sur les genoux de sa jeune mère, agenouillé dans le temple, assis au milieu des docteurs, transfiguré sur le Thabor, ravissait d'admiration les anges et les hommes.

Eh bien ! ce corps si beau, si pur, si délicat, regardez-le maintenant sur la croix.

---

1. R. P. Ollivier, *Passion, Crucifiement*, pp. 387-388.

Sa poitrine, ses bras et ses jambes sont creusés des affreux sillons qu'y ont tracés les fouets de la flagellation. Le sang jaillit de ses mains et de ses pieds comme de sources vives. Les longues épines de sa couronne entrent profondément dans son front, et le sang qui en découle a collé ses cheveux en plaques rougeâtres. Grand Dieu! Quel spectacle!

Pourquoi a-t-on ainsi cloué cet homme vivant? Pourquoi ces féroces vampires ont-ils ainsi extrait tout le sang de ses veines? — Saint Paul, d'un mot, vous donne la réponse; d'un mot, il résout le problème: si le Fils de Dieu est cloué à un gibet infâme et douloureux, c'est qu'il nous a aimés! *Dilexit!*

Regardez-la, cette victime d'amour, souvent et longuement: un premier regard ne suffit pas à saisir cette physionomie divinement belle.

Au Musée d'Avignon, on admire, à bon droit, un crucifix d'ivoire dû au ciseau de Jean Guillermin: « Sa figure, d'une beauté ravissante, représente deux aspects, sans que l'ensemble de la physionomie soit détruit. Du côté droit, les traits souffrent, la pupille de l'œil est fortement contractée; une ride profonde, empreinte au-dessus du sourcil, trahit la nature de l'homme. Faites un pas; regardez la partie gauche de la face; plus de douleur; rien de terrestre; le Dieu se révèle [1]. »

Ce ne sont pas deux aspects seulement que vous offre, au Calvaire, l'adorable Victime; ce sont les aspects les plus variés, les poses les plus sublimes qui, dans la suite des âges, raviront les regards des saints contemplatifs et inspireront le ciseau des artistes chrétiens, soucieux de lire l'Évangile et de méditer le Golgotha.

C'est la *souffrance* tout d'abord, cher lecteur, que vous apercevez sur les traits de Jésus en croix: elle apparaît surtout à cette heure cruelle où, broyé par la douleur physique, écrasé par l'agonie morale, il lève vers son Père un regard plein de larmes et s'écrie: « Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? »

On voit aujourd'hui à la devanture de certains statuaires des crucifix, où la mièvrerie du goût moderne a marqué son empreinte: une chevelure ondulée orne gracieusement le front du Christ, ses lèvres sont presque souriantes, son corps est artistiquement moulé et de jolis filets rosés s'échappent agréablement de ses mains et de ses pieds.

C'est vraiment un objet charmant et fait pour le plaisir de la vue.

Objet charmant, soit, mais objet trompeur. Ce n'est pas là, chrétiens, le Christ historique. Le Christ historique, cherchez-le sur le

---

1. A. Rastoul, *Tableau d'Avignon*, p. 85 et suiv.

LA RÉSIGNATION
Côté gauche de la face

LA DOULEUR
Côté droit de la face

CRUCIFIX D'AVIGNON
D'après la photographie de M. Michel (Avignon).

Calvaire ou dans la peinture prophétique qu'en ont faite Isaïe et David : « De la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, tout était plaie en lui ; les clous ont gonflé ses mains et ses pieds, et sur le gibet, ses bras et ses jambes sont tellement tendus qu'à travers les tissus déchirés on peut compter tous les os [1]. »

Cette souffrance, que trahit le visage de la sainte Victime, n'est

LA MISÉRICORDE
Jean Guillermin. — Crucifix de buis.
Collection de M. Émile Waldmann à Lyon. — Cliché Jacques Garcin

pas la souffrance de l'égoïste se renfermant tellement dans sa douleur qu'il semble étranger à ce qui se passe autour de lui. Son regard, à demi voilé, est plein de *miséricorde* et de pitié. Cette nuance de sa physionomie se saisit surtout quand, dirigeant tour à tour ses yeux vers le ciel et vers ses bourreaux, il dit à son Père : « Mon Père,

1. Is., 1, 6. — Ps. 21, 18.

pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Il semble qu'à cet instant, ses deux bras, déjà tendus par les deux clous des mains, essayent, sous l'effort de l'amour, de se tendre et de s'élargir encore. C'est la pose qu'affectionne le pécheur repentant; il voit dans ces deux bras ouverts l'assurance de son pardon.

Soudain la physionomie change: la *majesté* suprême resplendit

LA PUISSANCE
Christ mourant. — Salon de peinture de 1873.

sur le front de la sainte Victime; c'est alors que le Sauveur tourne la tête vers le bon larron, le fixe d'un regard qu'illumine la divinité, et lui dit d'un ton qui n'appartient qu'au Roi du ciel: « Aujourd'hui tu seras avec moi en Paradis. »

C'est la *puissance* souveraine qui apparaît sur la croix quand, dila-

tant sa poitrine, levant un instant la tête vers le ciel et entr'ouvrant ses lèvres, Jésus rend son dernier souffle; c'est la pose admirable du Dieu qui, maître de sa vie, la rend à son Père, à l'heure et à la

L'IMMOLATION
Christ de Rœsenmueller à Wœrishofen. — (Avec l'autorisation de l'auteur.)

minute par lui choisies : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. »

Encore un aspect sublime : la *paix*, une paix divine, inénarrable, adoucit et calme ces traits, tout à l'heure tirés par la douleur ; la paix de l'ouvrier qui a terminé sa tâche, une grande tâche et qui,

le soir, peut dire en son âme et conscience : « *Consummatum est.* Tout est consommé ([1]). »

La tête de Jésus est retombée sur sa poitrine sans souffle, la mort a fermé ses yeux éteints. C'est l'*immolation* arrivée à son terme. Cet état de victime, anéantie par amour, a de quoi séduire votre cœur. Dans cette phase nouvelle, vous n'avez plus, il est vrai, la joie de contempler les yeux du Sauveur, mais vous avez la satisfaction intime d'enfoncer votre regard dans la plaie que la lance de Longin vient d'ouvrir au divin côté. C'est l'aspect du crucifiement, cher par-dessus tout, aux amis du Cœur de Jésus.

Oh ! qu'il renferme de beauté esthétique, ce crucifix du Golgotha, tel que l'histoire nous le représente pendant ces trois heures de souffrance et d'agonie !

C'est lui, — nous le verrons bientôt ([2]), — que méditeront les artistes ; et de leur palette et de leur bloc de marbre jailliront les chefs-d'œuvre.

Oh ! qu'il renferme de beauté morale, ce crucifix du Golgotha, tel que l'histoire nous le représente, pendant ces trois heures de pardon, d'abandon, d'immolation, d'offrande à Dieu son Père, et de consommation dans l'amour qui le tue !

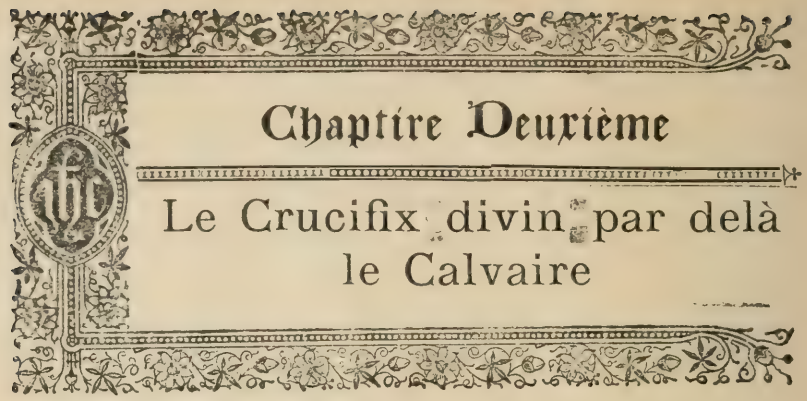
C'est lui, — nous le verrons encore ([3]), — qu'étudieront les âmes chrétiennes, et cette étude opérera en elles des prodiges de renoncement, de dévouement et de sainteté.

---

1. Nous nous contentons d'indiquer ici quelques aspects du Christ en croix. Dans notre grande édition nous faisons une étude complète des sept paroles divines. (*Le Crucifix dans l'histoire, dans l'art, dans l'âme des saints et dans notre vie.* In-folio orné de 220 gravures. Desclée, De Brouwer et Cie.)

2. Livre II.

3. Livre III.



Chapitre Deuxième

Le Crucifix divin par delà le Calvaire

QUAND la foudre éclate et frappe, en la brisant, une merveille de l'art, temple ou statue, le premier moment d'épouvante passé, on court vers le sol, tout jonché de débris, et l'on s'efforce de retrouver et de réunir les fragments du chef-d'œuvre.

La mort, ministre de la justice suprême, a frappé l'Homme-Dieu; plus encore que dans l'Incarnation, il est anéanti sur la croix. *Exinanivit semetipsum* (1).

Complétant l'œuvre de la mort, le temps et la malice des hommes ont dispersé les divers éléments de ce crucifix du Golgotha dont nous venons d'admirer la beauté esthétique et la beauté morale.

Après dix-huit siècles, il sera doux, je crois, à votre piété de rechercher ce que sont devenus cette croix, ces clous, cette couronne d'épines; ce qu'est devenue la Victime elle-même.

I. INVENTION DE LA VRAIE CROIX

PENDANT trois siècles, la croix du Sauveur demeura cachée dans les entrailles de la terre, où elle avait été jetée.

Voici comment saint Théophane raconte sa découverte: « La même année (l'an 326 de l'ère chrétienne), le divin Constantin envoya à Jérusalem la bienheureuse Hélène, avec une forte somme, pour rechercher la croix vivifiante du Sauveur. Le patriarche (saint Macaire) alla au-devant de l'impératrice... puis se retira avec elle, loin de la vie bruyante des courtisans; et là, au milieu des jeûnes et de ferventes prières, il s'occupa de la recherche du bois tant désiré... Un signe du ciel indiqua à Macaire un lieu où avaient été érigés un temple et une statue à l'impure Vénus. Hélène fit fouiller l'endroit désigné... On découvrit bientôt le Saint-Sépulcre et le lieu du Calvaire: et près de là, à l'Orient, on retira trois croix. Des recherches plus minutieuses firent aussi trouver des clous. Puis,

1. *Philip.*, II, 7.

quand tous se demandaient avec anxiété quelle pouvait être la croix de Notre-Seigneur,... la foi de l'évêque Macaire leva tous les doutes. Il fit approcher ces trois croix d'une dame illustre, dont la vie ne laissait plus d'espoir et qui était à l'agonie. Il reconnut ainsi celle du Seigneur, car dès que la mourante fut à l'ombre de la vraie croix, quoiqu'elle fût privée de souffle et de mouvement, poussée par une force divine, elle tressaillit et rendit grâces à Dieu à haute voix.

» La très pieuse Hélène, toute tremblante et bondissant de joie, ayant enlevé la croix vivifiante, en porta une partie, avec les clous, à son fils, et donna le reste, enfermé dans une cassette d'argent, à l'évêque Maçaire. »

Remarquons, en passant, l'épithète que l'historien se plaît à donner à la croix du Sauveur: c'est la croix *vivifiante*. La dévotion au crucifix, image de la croix, sera aussi, dans la suite des âges, la dévotion vivifiante.

Admirons aussi et imitons, à l'occasion, la conduite de saint Macaire et de la pieuse Hélène dans leurs rapports avec la croix: c'est dans le jeûne, la retraite et la prière qu'ils se disposent à la chercher; c'est avec une joie débordante qu'ils la saisissent; c'est avec un saint respect qu'ils la conservent.

Admirons surtout, en tout ceci, la conduite de la Providence: après la déposition de Notre-Seigneur et des larrons, l'idée vint aux Juifs d'enfouir les croix sous terre; c'était dans leur pensée un moyen facile de se débarrasser de ces instruments, témoins gênants de leur crime; c'était, dans les vues de Dieu, un moyen sûr de soustraire ce précieux trésor aux profanations de trois siècles d'idolâtrie. Et quand les persécuteurs sont morts, quand Constantin a rendu la paix à l'Église, la vraie croix sort des décombres où la haine l'avait enfouie; pour reparaître au jour, elle jette à bas le temple et la statue de Vénus, sous lesquels on avait voulu l'ensevelir, et s'en va dire au monde qu'aux mystères de la déesse impure va succéder l'Évangile du Dieu crucifié.

Cette conduite admirable de la Providence vis-à-vis de la vraie croix ne fait point le jeu des incrédules. Ils l'ont révoquée en doute: « Une croix de bois, trois siècles sous terre! disent-ils, elle aurait eu grand temps de pourrir! Tout cela n'est qu'une légende. »

Légende? non; c'est un fait historique: nous avons cité les documents; il s'agit seulement d'expliquer le fait. Fallût-il, pour cela recourir au prodige, Dieu le Père, pensons-nous, n'aurait pas hésité à faire un miracle pour préserver de la corruption ce bois précieux, teint du sang de son divin Fils; mais l'intervention surnaturelle semble ici superflue.

Écoutez la science moderne: M. Péligot, membre de l'Académie des sciences, au sujet des pilotis découverts dans le port de Carthage, qui fut creusé bien avant Notre-Seigneur, communiqua à ses doctes confrères une note où se lit cette phrase: « Dans les constructions en pisé, on rencontre des morceaux de bois d'une parfaite conservation. »

M. Decaisne analysa ce bois, ainsi conservé: « C'est, dit-il, un bois résineux, de la famille des conifères, et probablement une espèce de pin. »

Tandis que se faisaient ces constatations, M. Rohault de Fleury, tout entier à son étude des instruments de la Passion, arrivait, lui aussi, à établir que le bois de la vraie croix provenait d'un conifère, et que ce conifère était un pin. Si donc les pilotis de bois de pin, employés à la construction du port de Carthage, ont pu se conserver sous terre pendant plus de 2,000 ans, à plus forte raison, la vraie croix, de bois de pin, elle aussi, a-t-elle pu, dans les mêmes conditions, se garder intacte pendant 300 ans. Voilà comment la vraie science, confondant la fausse science, rendit hommage à la croix du Sauveur!

II. — DIFFUSION DES PARCELLES DE LA VRAIE CROIX

A PEINE la croix vivifiante a-t-elle été trouvée par sainte Hélène qu'on s'en dispute les précieux fragments. Constantin en met un morceau dans sa statue, pour protéger sa capitale. D'après saint Jean Chrysostome, on en renferme les parcelles dans les riches reliquaires qu'on suspend à son cou.

Saint Cyrille, vingt ans après l'invention de la vraie croix, écrit: « Si je nie le Christ, je serai démenti par le Golgotha... je serai démenti par le bois de la croix qui, divisé en particules, est parti de cette ville, pour être distribué à l'univers. »

C'est au VIIe siècle surtout qu'eut lieu le grand partage de l'insigne relique. La vraie croix avait failli périr dans un incendie. « Les chrétiens, dit Anseau, la divisèrent alors en plusieurs portions qu'ils distribuèrent à différentes églises, afin que, si quelqu'une vînt à être brûlée, on eût du moins la consolation de conserver les autres... On envoya à Constantinople trois croix faites du bois sacré, deux en Chypre, une en Crète, trois à Antioche, une à Edesse, une à Alexandrie, une à Ascalon, une à Damas, enfin quatre à Jérusalem... (1) »

Dès lors, la vraie Croix, de plus en plus morcelée, se répandit

1. Lettre d'Anseau, chantre du Saint-Sépulcre de Jérusalem, envoyée en 1109 à Galon, évêque de Paris, en même temps qu'un morceau de la vraie Croix.

dans le monde entier. Tant et tant d'églises se glorifièrent même d'être en possession de précieuses parcelles que les impies s'en firent un argument contre leur authenticité: « Dix croix, dirent-ils, n'auraient pas suffi à approvisionner ainsi les trésors des églises et les reliquaires des fidèles! »

En parlant ainsi, les incrédules, s'ils sont sincères, ne se rendent certainement pas compte du nombre prodigieux de fragments et de parcelles que peut renfermer une croix énorme, comme l'était celle du Sauveur. Par un travail consciencieux, M. Rohault de Fleury nous en donne une exacte idée et venge ainsi l'authenticité des reliques de la vraie Croix.

D'après les statistiques sur la charge normale que peut porter un homme de l'âge de Notre-Seigneur, et dans l'état d'épuisement où l'avait mis la flagellation, il put déterminer d'une manière approximative le poids de la vraie Croix; il avait déjà établi, nous l'avons vu, la nature de son bois; elle était en bois de pin.

Divisant le poids de la croix par la densité du pin, il trouva que le volume de la croix était de 0mc,1786 ou 178 millions de millimètres cubes.

Ceci posé, le savant historien fit un appel au monde catholique, invitant tous les possesseurs de reliques de la vraie Croix, églises ou simples fidèles, à lui envoyer le volume du fragment ou de la parcelle qui était en leur pouvoir, il en fit le tableau, additionna tous les volumes partiels et arriva au volume total de 5 millions de millimètres environ:

« Si l'on songe, dit-il en terminant son intéressante recherche, à la petitesse des parcelles qui peuvent se trouver dans des églises et des couvents, qui ont échappé à nos investigations, nous serons bien au delà de la vérité, en triplant pour l'inconnu le volume connu. On arrive ainsi à 15 millions de millimètres qui ne font pas le dixième des 178 millions de millimètres, que nous avons trouvés pour le volume de la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Donc les neuf dixièmes, qui ne se trouvent plus, ont dû suffire pour former des myriades de reliques inconnues ou détruites. »

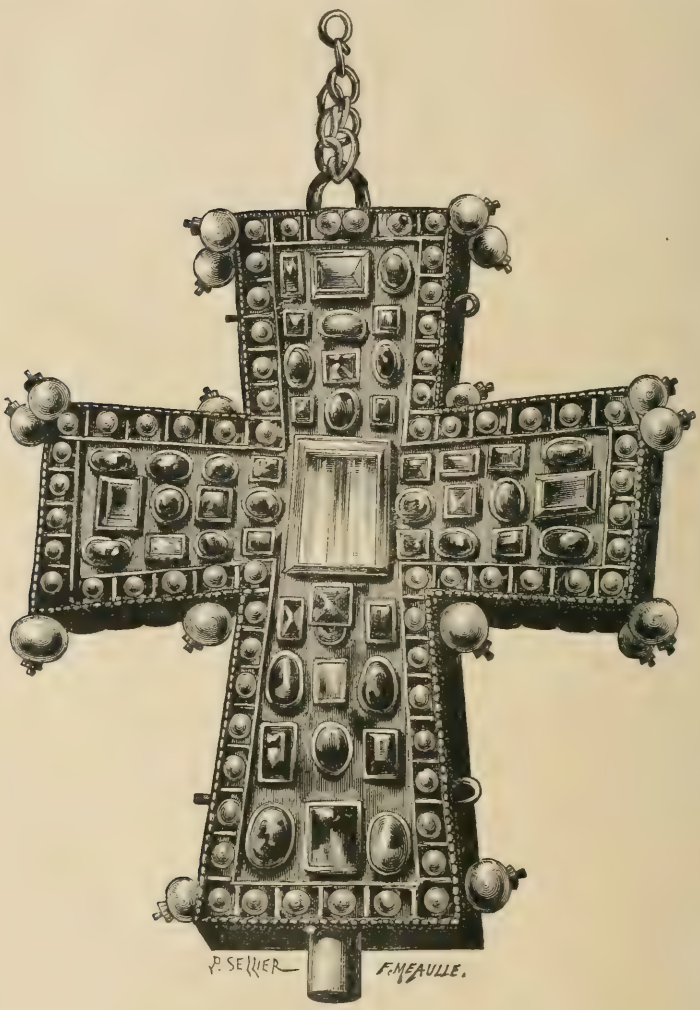
Les reliques de la vraie Croix étaient vengées des sarcasmes de l'impiété.

Rassurés que vous êtes maintenant sur l'authenticité de ces restes précieux, ne manquez pas, amis de la Croix du Sauveur, d'aller les vénérer au cours de vos pérégrinations.

La plus belle relique de la vraie Croix, à Rome, est celle qui se conserve à Saint-Pierre, dans la chapelle du pilier de sainte Hélène. Le morceau, conservé dans la chapelle épiscopale de Gand, est plus considérable encore; c'est le plus gros fragment qui existe

actuellement dans le monde; son volume est de 0me,000,431,200; son authenticité est incontestable.

Si la ville de Gand possède le plus beau fragment de la vraie



RELIQUAIRE DE LA SAINTE CROIX
Conservé à la cathédrale de Tournai.

Croix, la ville de Tournai possède un des plus riches reliquaires.

Il viendrait, pense-t-on, de Constantinople et remonterait au VIe ou VIIe siècle. Il consiste en une boîte plate, en forme de croix pattée, il est fait de lames épaisses d'or pur; un rang de belles

perles fines que séparent des tours métalliques et que maintient à l'intérieur une cordelette de filigrane tordu, dessine les contours de la tranche · des perles plus grosses surgissent aux angles saillants et rentrants (1).

C'est en France surtout que vous aurez occasion de traverser des villes renfermant de ces reliques chères à votre piété. Que ces trésors ne restent pas pour vous des trésors cachés. Vous pourrez vénérer de beaux fragments à Angers, Arles, Avignon, Poitiers. Sens l'emporte encore par ses richesses : le trésor de sa cathédrale renferme deux magnifiques reliques de la vraie Croix ; l'une, la plus grande (hauteur : $0^{m},330$) donnée par Charlemagne à son cousin Magnus, archevêque de Sens ; l'autre, donnée par saint Louis, en souvenir sans doute de son mariage, célébré en cette ville avec Marguerite de Provence.

Chers lecteurs, vous vous rendez souvent à Paris pour vos affaires ou pour votre agrément. Donnez un jour à votre voyage un but plus élevé. Rendez-vous à Notre-Dame, prosternez-vous devant le magnifique morceau de la vraie Croix, autre don de saint Louis, et, dans une fervente prière, demandez à notre Sauveur de prendre en pitié toutes les âmes qui, dans l'immense capitale, sont les esclaves de la volupté ; suppliez-le de les arracher au culte renaissant de la déesse impure et de les courber à nouveau sous le joug du Crucifié !

III. — QUE SONT DEVENUS LES SAINTS CLOUS ?

LES clous du Sauveur furent, nous l'avons remarqué, découverts par sainte Hélène en même temps que la croix vivifiante.

Que devinrent-ils dans la suite des âges ?

Avec l'un d'eux, la pieuse impératrice fit un mors pour le cheval de son fils (2), du second elle orna le casque de l'empereur : elle jeta le troisième à la mer pour apaiser une tempête. Saint Grégoire de Tours dit que le quatrième fut fixé à la tête de la statue de Constantin (3).

Aujourd'hui vingt-neuf villes se glorifient de posséder des clous ayant servi au crucifiement de Notre-Seigneur.

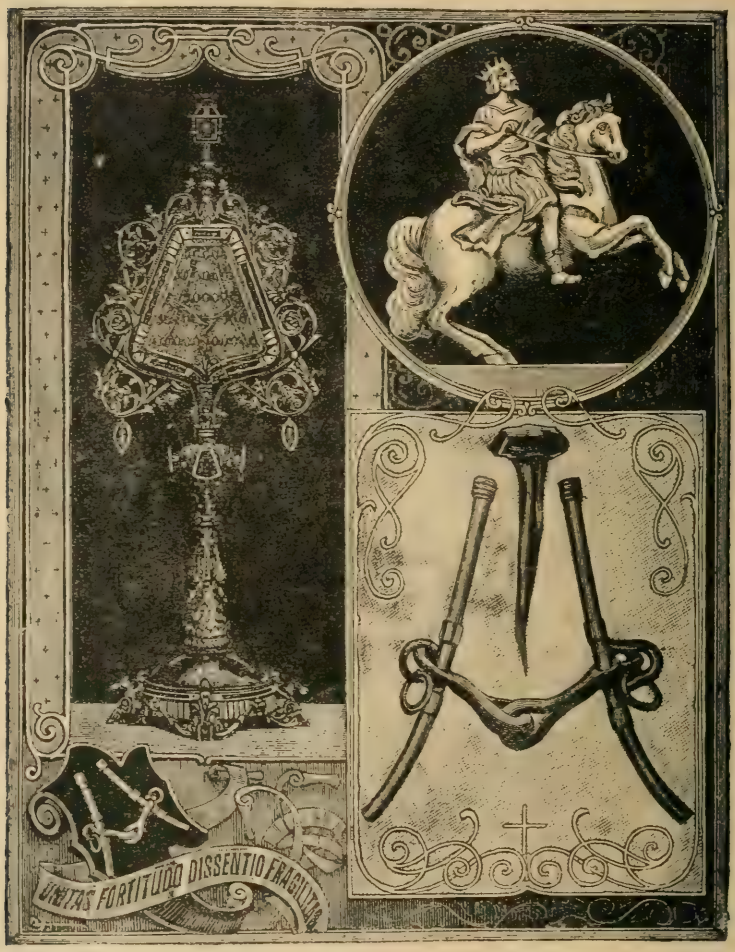
De là grande risée des impies.

Donnons les raisons de cette multiplication soudaine. Il en est deux principales, tout à la gloire de Jésus crucifié.

Les peuples, désireux de vénérer au moins une parcelle du fer qui avait transpercé les membres du Sauveur, limèrent ou brisèrent

1. Cf. *Art Chrétien*, 1887. Étude de Ch. de Linas.
2. Cette précieuse relique, depuis le temps des croisades, est vénérée à Carpentras.
3. GRETZER, ch. XCIII.

l'un ou l'autre des quatre clous du Calvaire et, mêlant à du fer ordinaire quelque fragment ou un peu de limaille du fer sacré, de cette mixtion ils formèrent d'autres clous, identiques, quant à la forme extérieure, aux vrais clous. C'est ainsi que l'on conserve à



LE SAINT MORS
Conservé à Carpentras, fait avec l'un des clous du Sauveur.

Florence, au couvent *degli Angioli*, un des douze clous, formés en mémoire des douze apôtres, avec un des saints clous. D'autres fois, on s'y prit plus simplement encore : on fabriqua des clous en fer commun, et par dévotion on les fit toucher aux vrais clous, pour

augmenter leur valeur par ce contact. C'est un de ces fac-similé que saint Charles Borromée envoya au roi d'Espagne, Philippe II.

Voilà comment s'explique, à l'heure actuelle, la multiplicité des clous, dits clous de Notre-Seigneur.

Mais qui dira la vénération que les peuples, aux âges de foi, témoignaient à ces instruments de la Passion?

Que deux exemples nous suffisent, l'exemple de Charlemagne et celui de saint Louis.

Voici quelques lignes extraites des Grandes Chroniques de France, par Nicole Gilles.

« Au retour de Jérusalem, le dict Charle-Magne passa par Constantinople et lui fit le dict Constantin, empereur, offrir de grands présents et trésors d'or, d'argent et de pierres précieuses. Mais le dict Charle-Magne, qui avait empris le dict voyage pour l'honneur de nostre Seigneur Jesu Christ, ne voulut avoir de son travail et labeur nulle rémunération temporelle et n'en voulut rien prendre: mais il demanda au dict empereur aucunes reliques de la Passion de Jesu Christ et de ses saincts. A ceste cause, le dict empereur de Constantinople lui donna ung des clous de quoi nostre Seigneur Jesu Christ fut crucifié. »

On lit dans la Vie de saint Louis, par Guillaume de Nangis, son contemporain, que, le 17 février 1232, on montrait au peuple le saint clou qui tomba de son reliquaire et fut perdu dans la foule. Le roi et la reine en eurent un profond chagrin, et saint Louis dit qu'il aurait mieux aimé avoir perdu une de ses plus grandes villes.

Qui rendra aux peuples et aux chefs des peuples un pareil amour pour les instruments de la sainte Passion?

IV. — LA COURONNE D'ÉPINES

NOUS avons vu ce que sont devenus, dans le cours des âges, le bois sacré qui porta l'Homme-Dieu sur le Calvaire, et les clous qui l'y fixaient. Il nous reste à étudier un instrument de douleur, rendu bien vénérable par son étroite adhérence à la tête auguste du Verbe de Dieu, c'est la couronne d'épines. A peine en avons-nous parlé, en décrivant le Christ en croix, parce que son étude était inséparable de l'étude de ses reliques qui trouve sa place en ce chapitre.

On conserve au trésor de Notre-Dame de Paris une relique insigne, dite la couronne d'épines de Notre-Seigneur. Cette relique est certainement authentique; en voici l'histoire en deux mots:

L'empereur de Constantinople, Baudouin II, avait emprunté aux

Vénitiens une forte somme d'argent, et, comme gage, leur avait remis la couronne d'épines du Sauveur.

Ne pouvant se libérer, il s'adressa, en 1238, au roi de France qui paya la dette, et devint ainsi possesseur du précieux diadème. Des ambassadeurs l'apportèrent de Venise à Sens. De Paris, saint

LA COURONNE D'ÉPINES
On voit reunis dans ce fac-similé l'anneau de joncs conservé à Notre-Dame de Paris et les branches d'épines conservées à Pise.

Louis se rendit à sa rencontre, « accompagné des évêques et des grands du royaume, avec beaucoup de larmes et de soupirs, nu pieds, au milieu d'une foule pressée, tombant à genoux sur le passage de la sainte relique [1]. » C'est pour recevoir ce trésor que le

1. GRETZER, ch. XCV.

pieux monarque fit construire, de 1241 à 1248, au prix de 40,000 livres de son temps, le plus beau des reliquaires, la Sainte-Chapelle de Paris.

A la même époque, en Italie, les Pisans élevaient l'église Santa-Maria-della-Spina, édifice d'une merveilleuse architecture, reliquaire destiné lui aussi à recevoir la couronne d'épines.

Or, il se trouve que la relique conservée à Paris est un anneau de petits joncs réunis en faisceau, entièrement dépourvus d'épines.

Celle de Pise est une branche d'épines affreusement aiguës, provenant, d'après la déclaration de savants botanistes, du Zizyphus Spina Christi, du genre Rhamnus.

De cette diversité des reliques résulta, pendant de longues années, divergence d'opinions parmi les écrivains. Les uns disaient: La couronne de Notre-Seigneur était en jonc. D'autres: Elle provenait du Rhamnus épineux.

M. Gosselin, dans son ouvrage *Reliques de Notre-Dame de Paris*, indique la solution: sa conclusion adoptée et confirmée par les recherches de M. Rohault de Fleury semble ne plus laisser de doute sur cette question.

L'anneau de jonc conservé à Paris est bien authentique, nous l'avons vu, mais à coup sûr il n'a pu reposer, dans son état actuel, sur le front du Sauveur. Son diamètre intérieur dépasse les dimensions d'une tête d'homme. Posé sur le chef de Notre-Seigneur, il fût tombé sur ses épaules.

Il était donc simplement une forme, comme en emploient aujourd'hui tous les fabricants de couronnes funéraires. Pour eux, cette forme est destinée à réunir et à fixer les fleurs; sur le Golgotha, elle devait réunir et fixer les épines. Les soldats prirent donc de ces branches du Rhamnus Zizyphus qui croît en Orient, ils en ployèrent les branches épineuses autour de la forme de jonc, — *plectentes coronam de spinis*, — et ils placèrent cet horrible diadème sur la tête du Sauveur, *posuerunt super caput ejus* (1).

Notre-Dame de Paris possède l'anneau de jonc.

Pise et Trèves, Munich et Venise possèdent des branches de Zizyphus munies d'épines. D'autres épines, détachées des branches, sont conservées dans un grand nombre de villes. En France, vous pourrez en vénérer à Angers, Autun, Besançon, Bordeaux, Chalon-sur-Saône, Compiègne, Fontainebleau, Melun, Nice, Saint-Acheul près Amiens, et Toulouse.

Prosternés devant ces aiguillons enfoncés par l'amour, vous direz avec beaucoup d'affection:

« Comment donc ces épines ne percent-elles pas mon cœur? Com-

1. *Matth.*, XXVII, 29.

ment ne font-elles pas couler de ma tête et de mes yeux des ruisseaux de larmes, quand je vois le roi du ciel ainsi couronné, pour m'acquérir dans son royaume une couronne éternelle ?

»...Voici que Jésus-Christ, mon chef, est couronné d'épines; je rougirai, moi qui suis un des membres de son corps mystique, de vivre couronné de roses.

» Couronne sacrée de Jésus, si effrayante que vous paraissiez aux yeux du monde, je vous révère, je vous adore comme la couronne de mon Dieu !

» Précieuses épines, percez mon cœur de vos pointes, et guérissez, par vos blessures salutaires, les plaies mortelles que le péché a faites à mon âme [1]. »

V. — LES PLAIES DE JÉSUS RESSUSCITÉ

NOUS savons ce que sont devenus, dans la suite des âges, les instruments du supplice. Qu'est devenue la sainte Victime ?

L'Écriture Sainte nous le dit : elle est ressuscitée. L'âme de Jésus, rentrant dans son corps, lui enleva la rigidité de la mort; elle fit disparaître et cette affreuse teinte livide qui avait envahi ses membres, et ces sillons que la flagellation avait creusés sur ses épaules, sur sa poitrine, et l'empreinte ignominieuse des soufflets sur sa Face adorable; mais, non sans dessein, elle laissa subsister la marque des clous et de la lance aux mains, aux pieds et au côté transpercé du Rédempteur.

C'est avec ses cinq plaies que Jésus apparut à ses apôtres, après sa résurrection, et ses plaies étaient assez visibles, assez larges, pour que le Maître ait pu convier Thomas à y enfoncer ses doigts et sa main.

C'est avec ces plaies que Jésus a voulu monter au ciel; la gloire, qui l'investit dans le sein du Père, a pu transfigurer ses blessures; elle les a rendues étincelantes comme des rubis, soit; mais elle ne les a pas fait disparaître.

Quelles sont les raisons de ce mystère ?

Les ascètes nous en donnent plusieurs :

Tout d'abord, en ressuscitant avec ses plaies, Jésus a voulu affermir ses disciples dans la croyance à sa résurrection; ce corps qui était là sous leurs yeux, — ces trous des mains, des pieds et du côté le criaient assez haut, — était bien le même qu'ils avaient vu attaché à l'arbre de la croix, transpercé par la lance.

Tel qu'un conquérant, Jésus voulut aussi garder ces cicatrices glorieuses, comme des marques d'honneur et les nobles indices de ses anciens combats.

---

1. V. P. LOUIS DUPONT, IVe partie, Médit. 36, § 3.

Autre motif encore: Sauveur des âmes, il voulut que ces plaies, toujours présentes à ses yeux, lui rappelassent le prix que nous lui avons coûté et l'excitassent à nous aimer et à nous pardonner sans cesse: « Celui qui ne pouvait nous oublier, en tant que Dieu, parce que, dit le prophète Isaïe, *nos noms sont écrits dans ses mains divines* (1), voulut porter, gravé dans ses mains de chair, le prix de notre rachat, afin de ne pouvoir nous oublier, en tant qu'homme (2). »

Ces raisons sont excellentes: il en est une, qui peut-être touchera plus encore nos âmes et ravivera notre dévotion à l'image de Jésus crucifié: en gardant au ciel les plaies reçues sur la croix, Notre-Seigneur donne un solide fondement au culte du crucifix.

Quand une mère regarde avec amour le portrait de son fils, mort sur le champ de bataille, quand elle contemple avec fierté cette balafre qui rehausse la beauté de son mâle visage, hélas! cette image la trompe, tout en la consolant; et parfois, l'affreuse réalité reprenant ses droits, elle est forcée de se dire tout en larmes: « Ce portrait n'est qu'un leurre; il me représente ce qu'était mon fils avant le coup qui le tua, mais non ce qu'il est aujourd'hui dans la tombe. »

Plus heureux que cette pauvre mère, le chrétien, au pied du crucifix qu'il aime et qu'il vénère, peut se dire la joie au cœur: « C'est bien là l'image exacte de mon Sauveur; tel il était sur la croix, à l'heure du grand combat; tel il est encore aujourd'hui dans son triomphe. Ces plaies que lui ont faites les bourreaux dans sa Passion, par amour pour moi, il a voulu les conserver dans sa gloire. »

Quand, à la vue des plaies burinées dans le bronze de mon cruxifix, je m'excite à supporter sans plainte les coups de la douleur; quand je me redis avec l'Apôtre: *Ego enim stigmata Domini Jesu in corpore meo porto*, cette parole est d'une vérité toujours actuelle; je porte dans mon corps les stigmates du Sauveur Jésus, stigmates qu'il avait sur la croix, stigmates qu'il a dans le ciel, stigmates qu'il aura dans les siècles des siècles.

Comme ces pensées grandissent la dévotion au crucifix! comme elles me la font comprendre et aimer! Ce n'est pas seulement la dévotion de la terre et du temps, c'est la dévotion du ciel et de l'éternité!

---

1. *Ego tamen non obliviscar tui. Ecce in manibus meis descripsi te.* (Is., XLIX, 15, 16.)
2. DUPONT, Ve partie, Médit. II.

Chapitre Troisième

Le Crucifix, signe de contradiction

LE vieillard Siméon contemplant Jésus tout enfant, prononça sur lui cette parole prophétique: Celui-ci sera dans le monde un signe de contradiction: « *signum cui contradicetur.* »

Combien frappante est la réalisation de la prophétie en Jésus porté sur les bras de la croix! — Oui, depuis dix-neuf siècles le crucifix a été dans le monde un signe de contradiction: « *signum cui contradicetur.* »

§ I. — LE CRUCIFIX A TÊTE D'ANE AU PALATIN LA CROIX AU PALAIS DE CONSTANTIN

CHOSE curieuse et douloureuse tout à la fois, la plus ancienne représentation du Dieu crucifié qui soit parvenue jusqu'à nous est une ignoble parodie.

Le R. P. Garucci, — alors conservateur du Musée Kircher, à Rome, — prétend que ce dessin blasphématoire ne peut être reculé au delà des premières années du IIIe siècle.

« Sous l'angle occidental du Palatin, non loin de l'antique église de Sainte-Anastasie, on découvrit, au milieu de ce siècle, deux des parois d'une chambre, toute couverte de figures et d'inscriptions gravées au stylet. » Après avoir fait enlever la terre qui les couvrait, le R. P. Garucci trouva une image que les ruines avaient conservée intacte à travers les siècles, et dont il releva un calque fidèle. Elle représente une croix..., un homme, avec une tête d'âne, est crucifié; un orant est à côté: au-dessous, l'inscription suivante:

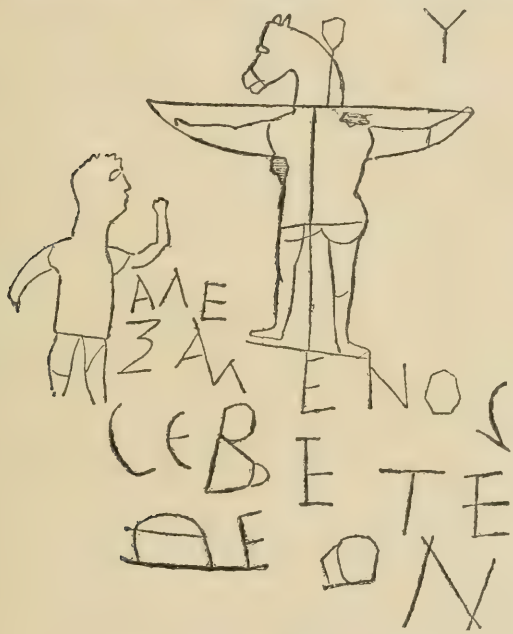
Αλεξαμενος σεβετε Θεον.
Alexamenos adore Dieu.

Le sculpteur du IIIe siècle donnait corps, dans sa grossière ébauche, à une calomnie déjà en cours au temps de Tertullien « *somnias-*

tis caput asininum esse Deum nostrum », et dans son audace sacrilège, il remplaçait par la tête d'une bête de somme la tête du Verbe de Dieu. C'était l'acte de haine envers le crucifix.

Hélas! cette insulte à la croix sera suivie de bien d'autres, dans le cours des âges. Le crucifix sera foulé aux pieds, on lui crachera à la face, on le proscrira, on le brisera. Mais des Cyrénéens le ramasseront dans la poussière; des Véroniques essuieront les crachats et presseront leurs lèvres sur ses plaies; des Césars feront sortir des catacombes la croix triomphante.

C'était le 28 octobre 312. Constantin, dans les plaines de Rome,



GRAFFITO BLASPHÉMATOIRE DU PALATIN

allait lutter contre le tyran Maxence: avant la bataille, une croix lui apparaît dans le ciel, entourée de ces mots: « *In hoc signo vinces.* Tu vaincras par ce signe. » L'ennemi en déroute, Maxence noyé dans les flots du Tibre, justifient la prédiction.

Le prince victorieux ne fut pas ingrat. L'édit de Milan (313) clôt l'ère des martyrs. Par respect pour la croix du Sauveur, l'empereur interdit dans ses États le supplice du crucifiement. Si longtemps instrument de torture et d'ignominie, la croix va devenir un signe honorifique; elle surmontera les étendards romains, dominera les édifices publics, sera empreinte sur les médailles et les monnaies, gravée dans le bronze ou l'argent. Mosaïque resplendissante, elle

ornera la coupole des Basiliques constantiniennes. Joyau d'or, enrichi de pierreries, elle prendra place dans la couronne des rois et dans la parure des patriciennes, en attendant qu'un jour, dans la France chrétienne, constellant la poitrine des braves marins et des vaillants capitaines, elle s'appelle la croix d'honneur.

Ces honneurs rendus par Constantin au signe de notre Rédemption, ce fut, dès le IVe siècle, l'acte d'amour envers la croix.

§ II. — CHOSROÈS ENLÈVE LA CROIX, HÉRACLIUS LA VENGE

La croix est bien le signe de contradiction, *signum cui contradicetur;* dès les origines, on l'attaque, on la défend; on l'aime, on la hait!

En l'an 614, Jérusalem est envahie par les soldats de Chosroës; les temples magnifiques, élevés en l'honneur de la vraie Croix par Constantin et par sainte Hélène, sont la proie des flammes. De tous ces objets précieux envoyés à la ville sainte, comme hommage au Dieu crucifié, rien n'échappe au pillage, ni la croix de diamants, placée par Théodose II dans la chapelle du Calvaire, ni la croix de perles, offrande de Théodora, ni la couronne de pierreries, don du roi éthiopien Elisbaan, ni les vases d'or de Salomon dont l'antique et massive splendeur avait ébloui Justinien. Tout fut saccagé, et la vraie Croix elle-même fut emportée dans un honteux exil. Ce fut l'acte de haine envers le signe auguste de notre Rédemption.

Quatorze ans plus tard, Dieu vengeait sa Croix, arrachée aux mains de ses ennemis. Le 14 septembre 628, l'empereur Héraclius, monté sur un quadrige, le diadème au front, les épaules couvertes de la pourpre, tenant à la main une croix d'or enrichie de pierreries, entrait triomphalement à Constantinople. En avant du char, des prêtres portaient la relique de la vraie Croix, autour de laquelle flottaient trois cents étendards pris à l'ennemi. Non content de ces hommages, l'empereur se rend en Palestine; il veut lui-même reporter à Jérusalem le bois sacré, teint du sang rédempteur. Arrivé à la porte dorée, il met pied à terre, dépose sa couronne et son manteau de pourpre et s'achemine vers la nouvelle église du Saint-Sépulcre, portant sur ses épaules la croix qu'avait portée le Sauveur; c'était l'acte d'amour après l'acte de haine.

§ III. — LE CHANT D'AMOUR AU CRUCIFIX

LES hommes qui aiment vivement, ne se contentent pas de dire leur amour, ils veulent le chanter. Il fallait donc chanter la croix. Dès le VIe siècle, dans son hymne *Pange, lingua, gloriosi*

LE TRIOMPHE DE LA SAINTE CROIX

Ste Marie-Madeleine S. Zacharie Héraclius Ste Hélène

Tableau de l'église russe de Jérusalem, au mont des Oliviers

lauream certaminis, et dans les strophes plus connues du *Vexilla Regis*, Fortunat se fit l'interprète de l'amour des peuples envers le divin étendard.

Ce fut une fête bien touchante que la procession de la croix dans les rues de Poitiers, le 19 septembre 569. Sainte Radegonde, la princesse recluse, avait obtenu de l'empereur Justin le Jeune un fragment du bois sacré. Cette précieuse relique fut portée en grande pompe au couvent de Sainte-Croix. Nobles, clercs, religieux, tenant en mains des cierges allumés ou des vases remplis de parfums, chantaient ces vers de Fortunat: « Il s'avance l'étendard du grand Roi! La Croix rayonne sur notre terre: à ce gibet fut attachée la chair du Créateur de toute chair. Arbre d'honneur et de lumière, empourpré du Sang divin, élu pour porter le fruit de vie et toucher ses membres augustes, balance céleste, heureux bras qui ont porté la rançon de l'univers! »

A ce chant d'amour les ennemis de la Croix ont-ils opposé le chant de la haine? — Un chant, je ne sais; mais c'est bien le cri de la haine à la Croix que nous allons entendre, du XIIIe au XVIIIe siècle, jaillir des lèvres des Albigeois, des Protestants de Suisse et d'Allemagne et des Jacobins de la Révolution française.

§ IV. — LES HÉRÉSIARQUES ATTAQUENT LE CRUCIFIX LES ORDRES RELIGIEUX LE DÉFENDENT

HÉRITIERS des Manichéens, les Albigeois osent bien dire que « *la croix est un signe réprouvé* », et faisant passer leur doctrine dans leurs actes, ils font à la croix une guerre acharnée: partout où leurs soldats rencontrent un christ, ils lui coupent bras et jambes. Un jour le comte de Foix, ardent partisan de l'hérésie, entre dans une église: un de ses sicaires, apercevant un crucifix, le coiffe de son casque, lui adapte un bouclier au bras, lui attache des éperons aux pieds, puis, saisissant sa lance, s'escrime contre l'image sacrée en proférant d'horribles blasphèmes, jusqu'à ce qu'il l'ait mise en pièces. Passe d'armes dérisoire où s'unissent contre la croix la moquerie et la haine.

Mais Dieu suscite alors un champion qui va relever le gant et venger le crucifix insulté. Cent mille Albigeois, conduits par le roi d'Aragon et par Raymond de Toulouse, assiègent la ville de Muret. Saint Dominique est à la tête des Croisés; pour exciter leur ardeur, il tient en main, levé dans les airs, un grand crucifix. Les hérétiques exaspérés prennent pour point de mire ce signe qu'ils abhorrent, cet emblème qu'ils exècrent; mais Dieu dirige leurs flèches; nombreuses, elles vont s'enfoncer dans le bois de la croix,

mais pas une, ô merveille! n'atteint le corps du Christ. Ce jour-là le crucifix glorifié recueillit plus d'hommages et plus d'amour que ses ennemis ne lui avaient prodigué d'outrage et de haine.

LES HÉRÉTIQUES SE FONT UNE CIBLE DU CRUCIFIX
Gravure du *Théâtre des cruautés des hérétiques au XVIe siècle.*

Un autre champion de la Croix, en ces âges de foi, ce fut le patriarche d'Assise; un matin François était prosterné devant un crucifix, dans la pauvre église de Saint-Damien. Trois fois, poussé par le Saint-Esprit, il répète cette belle prière: « Grand Dieu, plein de gloire, et vous, mon Seigneur Jésus-Christ, je vous prie de m'éclairer

et de dissiper les ténèbres de mon esprit. Faites, ô mon Dieu, que je vous connaisse si bien, qu'en toutes choses je n'agisse jamais que selon vos lumières et conformément à votre sainte Volonté.» — Il priait ainsi, les yeux baignés de larmes quand, tout à coup, les lèvres du crucifix s'agitèrent et firent, par trois fois, entendre ces mystérieuses paroles: « Va, François, et répare ma maison que tu vois tomber en ruines [1]. »

François obéira; pour réparer la maison de Dieu, il va fonder un Ordre nouveau dans l'Église, un Ordre modelé sur ce crucifix qui lui a confié sa mission, un Ordre pénitent et crucifié, ayant pour ministère premier de faire aimer Jésus crucifié, et d'inculquer au cœur des hommes l'amour du Calvaire et de la croix plantée sur le Calvaire.

Le protestantisme, en renouvelant les erreurs des Iconoclastes et des Albigeois, prêcha avec une nouvelle ardeur la guerre aux images et à la croix du Sauveur. Combien, durant ces tristes années, excités par les prédications fanatiques de Zwingle et de Carlostadt, abattirent dans les champs et sur les places publiques les croix de bois et les calvaires de pierre! Combien imitèrent ce cordonnier de Zurich, Simon Hottinger, qui, laissant là ses formes et son cuir, alla briser, à coups de maillet et de tranchet, le grand crucifix élevé aux portes de la ville!

Pour s'opposer à ces profanations, Dieu suscita une nouvelle famille religieuse.

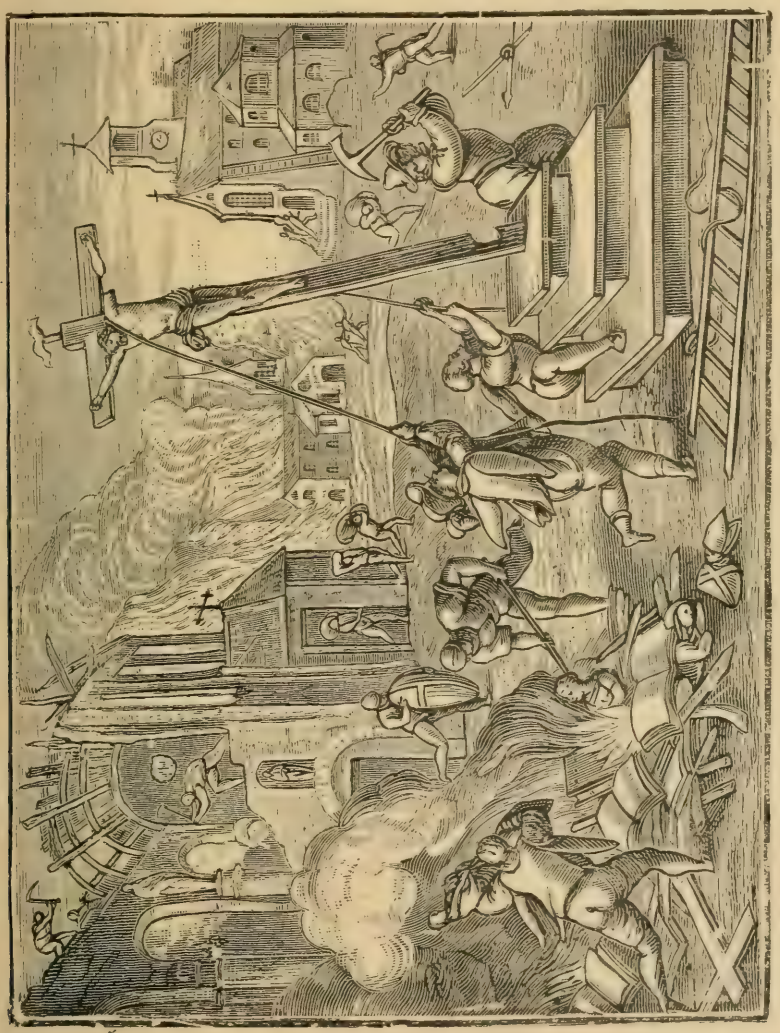
Ignace de Loyola était plein d'une tendre dévotion pour l'image de Jésus crucifié. Dans la première méditation de son livre des Exercices, il veut que le Retraitant termine son oraison par un colloque avec Jésus crucifié. Dans les Règles qu'il nous livre « pour nous faire partager les sentiments de l'Église militante, » il nous recommande de louer et de vénérer les saintes images.

Oh! comme les fils d'Ignace vont, dans la suite des âges, suivre ce conseil de leur Père! Comme ils vont, avec amour, ramasser et baiser les débris des Madones et des christs, brisés par la Réforme!

Lefèvre, premier compagnon de S. Ignace, était en Allemagne, en plein champ de bataille, luttant contre l'hérésie; il nous raconte, dans son Mémorial, la dévotion tendre que lui inspira la vue du crucifix de Sainte-Croix, à Mayence, et la douleur qu'il éprouva en songeant aux outrages dont les christs étaient alors l'objet de la part des sectaires. Chacun sait l'amour de François-Xavier pour son crucifix. Nous dirons plus tard les merveilles qu'il opéra par son entremise. Arrivé au Japon, il témoigna d'un tel respect pour la

1. Ce crucifix miraculeux est conservé à Assise.

croix que plus tard les tyrans, pour empêcher les Missionnaires d'aborder sur leurs rivages, jonchaient de croix le sol de leurs ports : « N'abordez pas, criaient-ils aux Pères, ou vous allez fouler aux pieds le signe de votre Rédemption. »



LES HÉRÉTIQUES ABATTENT LES CALVAIRES
Gravure du *Théâtre des cruautés des hérétiques au XVIe siècle.*

Les Jésuites purent pénétrer dans le Japon, sans profaner la croix. En 1574, ils parcourent la principauté d'Omura, et l'une de leurs douces joies, nous dit leur historien, c'est d'ériger partout des Calvaires. Vaillants apôtres ! ils devaient avoir une joie plus grande

encore que celle-là. Condamnés par Taïcosama, ils furent eux-mêmes crucifiés comme leur Maître, et le lieu de leur supplice devint un nouveau Calvaire! (5 février 1597.)

§ V. — LA TERREUR ABAT LES CROIX, LES MISSIONNAIRES LES RELÈVENT

DEUX siècles se passent. En même temps qu'elle fait couler des flots de sang, la Terreur sur tout le sol de la France abat les images du Christ et des Saints.

Dans les églises de Paris, croix et images sont renversées et, pour que la profanation soit plus sacrilège, dans le sanctuaire de Notre-Dame, à la place du grand crucifix jeté à terre, on exalte, on encense, on adore, vaine idole de chair, la Maillard, une actrice de l'Opéra. C'était l'acte suprême de la haine envers la croix du Sauveur.

L'excès du crime amène une réaction.

Dès 1806, Napoléon couvre de sa protection les abbés de Rauzan et de Forbin Janson qui, par les Missions de France, vont remettre la foi dans les âmes, l'Eucharistie dans les tabernacles, le crucifix sur les autels et les Calvaires sur les places de nos villes.

Pendant vingt ans et plus, un grand nombre de villes de France, Orléans, Amiens, Bordeaux, le Mans, Rennes, Metz, Besançon... eurent leur mission, et la plupart leur croix de mission.

Les campagnes suivent l'exemple des villes. Le Père Sellier, vaillant missionnaire de cette époque, couvre de Calvaires les bourgs et les hameaux qu'il évangélise. Nous pourrions, après cinquante ans, refaire sur une carte le tracé de ses courses apostoliques, en prenant pour points de repère et pour jalons les croix qu'il a successivement élevées à Étaples, à Berneuilles, à Ambleteuse, à Parenty, à Desores, à Saint-Quentin, à Coulomby, à Saint-Folquin, à Wissent, à Crémarest, à Nédonchel, à Verchoch et en vingt autres lieux de l'Artois ou de la Picardie.

Cette vie que le Père Sellier et tant d'autres missionnaires, ses émules, consacrent, au cœur du XIXe siècle, à élever Calvaires et Croix de mission, c'est l'acte d'amour opposé à l'acte de haine.

§ VI. — LE SIGNE DE CONTRADICTION DE NOS JOURS

DE nos jours la haine a-t-elle désarmé? Satisfaite de dix-huit cents ans d'hostilité, l'impiété a-t-elle fait trêve à ses honteux exploits?

Hélas! ouvrez les yeux: depuis trente ans, c'est la guerre à la croix, dans la France laïcisée. Sous le regard des écoliers, on a vu des

maîtres arracher le crucifix de la muraille et le jeter, en morceaux, dans la boîte aux ordures.

A l'hospice, sous le regard des moribonds, on a vu des infirmiers arracher aux murs des dortoirs le crucifix qui allégeait la souffrance, consolait l'agonie, sanctifiait les derniers instants.

En maints endroits, au cimetière même, on a renversé la vieille croix de pierre dont les bras, noircis par le temps, s'étendaient, bénissants sur ceux qui dorment en attendant le grand réveil. Telle la profanation encore récente du Calvaire de Montataire, dans le département de l'Oise. Tel le sacrilège de Sens. Tel celui de Troyes plus récent encore.

Et les croix que les siècles de foi avaient élevées dans les villes et les campagnes. sur les places, aux carrefours, et celles qui, plus récemment, furent plantées par les Rauzan, les Forbin Janson, les Sellier... que sont-elles devenues? Plusieurs sont tombées de vétusté, soit. Mais combien sont tombées sous les coups de la haine? Pas de jours où les journaux ne nous racontent ces abominables attentats contre le signe auguste de notre Rédemption.

A Attigny, il y a peu de temps, la croix placée sur le pont de l'Aisne, n'était-elle pas brisée et jetée dans la rivière?

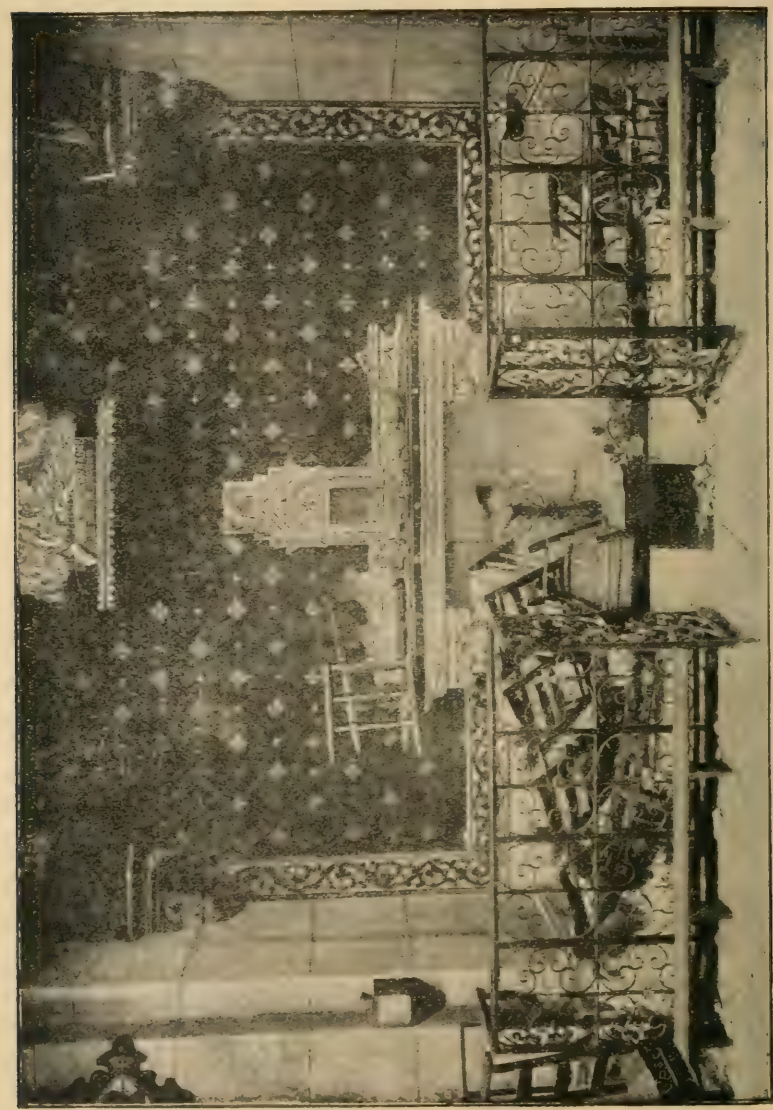
A Béziers, un grand Calvaire s'élevait à l'entrée du couvent des Franciscains; en juillet 1880, un pauvre enfant est payé par des énergumènes pour insulter la sainte image. Il escalade la croix et soufflète le Christ; sa mère est en bas qui l'excite et lui crie en patois: « Frappe toujours, il ne pleure pas encore. » Sur le chemin du Golgotha, sur le Calvaire même, c'étaient de pieuses femmes qui consolaient Jésus; pour qu'aujourd'hui une femme excite ainsi son enfant à outrager le Christ en croix, il faut que l'impiété ait fait bien des progrès dans les cœurs, il faut que, sous l'influence des diatribes antireligieuses, la haine contre la croix soit devenue bien violente, et bien passionnée la guerre au crucifix !

Le crucifix! mais il y a deux ans à peine, le 20 août 1899, ne l'a-t-on pas vu saisi dans une église de Paris, dans l'église St-Joseph, par une bande d'émeutiers? ne l'a-t-on pas vu jeté avec rage dans un brasier allumé devant le portail? n'a-t-on pas vu ces énergumènes chanter la Carmagnole et danser une sarabande folle autour de la croix qui flambait?

Plus récemment, le 7 juin 1900, n'a-t-on pas vu, à Reims, par ordre du maire, déboulonner l'antique croix du Jard, si chère à la cité de S. Remy? Ce fut l'acte de haine prémédité et froidement accompli. Mais que l'acte d'amour fut superbe dans sa spontanéité touchante et courageuse ! (1)

1. La place nous manque pour donner ici les détails de cette belle protestation ; le lecteur pourra les lire dans notre grande édition.

Aujourd'hui, par l'initiative des catholiques, dans la rue du Jard dont on l'avait expulsé, *sur terrain privé*, en dehors des atteintes sectaires, le grand Christ a repris sa place d'honneur. Comme autre-



SAC DE L'ÉGLISE SAINT-JOSEPH, A PARIS
le 20 août 1899. — Le crucifix a été arraché au tabernacle.

fois, — plus même qu'autrefois. — le peuple le vénère; la ménagère en passant fait le signe de la croix, et l'ouvrier enlève respectueusement sa casquette devant le Dieu, ouvrier, cloué pour lui sur un gibet.

Gloire à toi, peuple de Reims! par ta noble conduite tu as vérifié à nouveau la parole de S. Paul: « Où la faute avait abondé, la réparation a surabondé, *ubi abundavit delictum, superabundavit gratia...* (Rom., V, 20.)

S'il y eut réparation surabondante, ce fut bien encore celle de Tréguier. Chacun sait que, en face de la statue du blasphémateur Renan, la cité bretonne a élevé, le 18 mai 1904, le glorieux Calvaire du Rédempteur Jésus.

Comme l'idée qui l'a inspiré, le Calvaire est tout breton: breton le granit dont il est fait; breton l'artiste et le chrétien qui l'a sculpté; bretons — au moins pour la plupart — les cent mille souscripteurs qui l'ont payé. Alors que la poignée de sectaires qui ont dressé la statue de Renan n'ont pu réunir que quatre mille francs, les aumônes pour le Calvaire en ont dépassé quarante mille [1]. »

Catholiques, imitez les vaillants organisateurs du Calvaire de Tréguier. Rendez extérieurement au Crucifix cette gloire et cet honneur que les sectaires veulent lui enlever [2].

Jeunes filles et dames chrétiennes, vous n'êtes point exclues de cette croisade. Après nos malheurs de 1870, sur notre territoire encore humide de sang, n'a-t-on pas vu dans l'élan du repentir et de l'amour, n'a-t-on pas vu, enrôlées dans les rangs de l'*Alliance chrétienne*, dames et jeunes filles, portant ostensiblement au cou un joli crucifix d'or ou d'argent? Femmes chrétiennes, rendez hommage à Jésus crucifié: au temps de Pierre l'Ermite, comme signe de ralliement, on attachait une croix rouge à l'épaule des Croisés; vous, mettez le crucifix sur votre poitrine; bien hardi le laïcisateur qui irait l'arracher là!

Maîtresses de maison, le crucifix est déjà dans votre chambre à coucher: c'est bien, mais c'est trop peu; mettez-le dans votre salon [3] près du portrait des aïeux. Bien hardi le laïcisateur qui irait le décrocher là!

Châtelains, fermiers, vous avez un parc, un champ: faites une enclave dans votre parc, prenez un coin de votre champ: élevez-y un Calvaire. Il est chez vous. Malheur à qui irait l'abattre là!

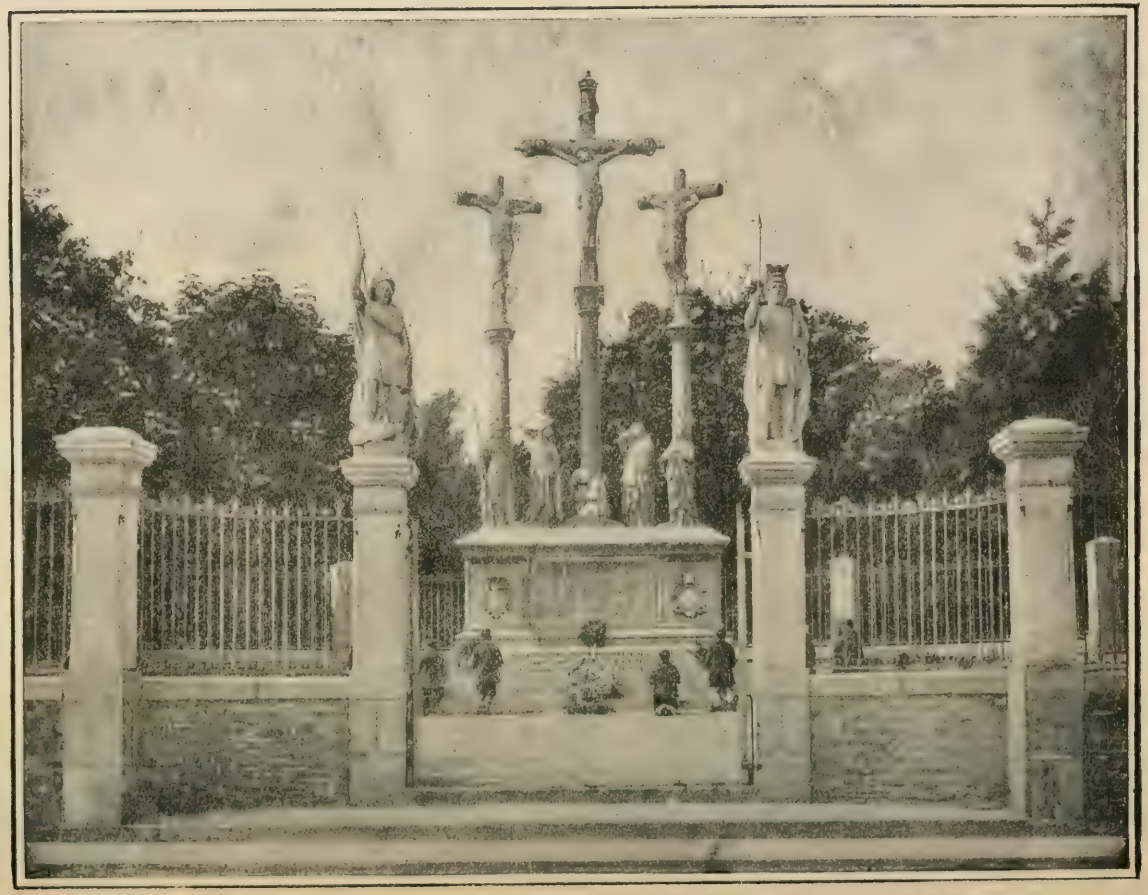
Chrétiens, qui que vous soyez, vous avez, pour un temps ou à perpétuité, un coin de terre dont nul ne peut vous contester l'usage ou la propriété; ce sont ces quelques mètres carrés où reposent les restes de vos proches, où vous reposerez vous-mêmes un jour;

---

1. *Messager du Sacré-Cœur*, Juin 1905.

2. On sait que l'article 28 de la nouvelle loi de séparation des Églises et de l'État est principalement dirigé contre l'érection publique des Christs et Calvaires. Satan a ce signe en horreur !

3. Voir plus loin : Livre IV, ch. V. Nous y développons les raisons en faveur de cet usage qui tend à s'acclimater dans les familles chrétiennes.



cette sépulture, vous avez le droit de l'orner à votre guise; un gardien est payé par la ville pour faire respecter tout ce que vous placerez sur cette tombe. Le matérialiste sur la dépouille de ses parents dresse une colonne brisée; le franc-maçon fait sculpter dans le granit l'équerre et le compas. — Vous, sur cette terre détrempée de vos larmes, élevez, à la vue de tous, élevez, à la glorification du Christ, élevez, abaissant son doux regard sur ceux que vous pleurez, élevez un grand crucifix. La mort le protège. Aucun profanateur n'ira l'insulter là (1).

Prêtres zélés, chargés du ministère paroissial, missionnaires, séculiers ou réguliers, auxiliaires naturels du clergé, c'est à vous que je m'adresse plus spécialement ici. Continuez la grande tradition des Saints: rendez à la croix l'hommage public que lui rendirent, à travers les siècles, S. François d'Assise et S. Pierre d'Alcantara, S. François Régis et S. Alphonse de Liguori, l'abbé Rauzan et le Père Sellier.

Plantez la croix, non pas seulement sous la voûte de vos temples, mais sous la voûte du ciel.

Nombre de vos ouailles, en ces jours d'indifférence religieuse, n'entrent plus à l'église: les yeux de ces infortunés sont-ils condamnés à ne plus voir le Christ-Sauveur? Non, votre zèle industrieux élèvera, en plein air, un Calvaire, dont la vue, bon gré mal gré, dira à ces pauvres oublieux qu'un Dieu, fait homme, est mort, il y a dix-neuf siècles, pour leur salut, sur une croix (2).

Ainsi, vrais ministres de Jésus-Christ, aurez-vous, en ce siècle d'audace satanique, opposé l'acte d'amour à l'acte de la haine.

Signum cui contradicetur!

---

1. Voir Livre IV, ch. XII. Le crucifix sur la tombe.

2. Comment, sous un conseil municipal hostile, élever publiquement un Calvaire? Sur cette question toute pratique voir l'Appendice de la grande édition.

Livre Deuxième

LE CRUCIFIX DIVIN DANS L'ART

Chapitre Premier

Les origines du Crucifix

DE tout temps l'Église a encouragé le culte des saintes images. Écho des Saints Pères, Léontius écrit au VIIe siècle: « Les images ne sont pas nos dieux; ce sont *des livres toujours ouverts*, qu'on explique et qu'on vénère dans les églises, afin de se rappeler Dieu même, en les voyant, et de l'adorer dans ses saints et dans ses œuvres. »

Sérénus, évêque de Marseille, avait rejeté les images de son église; le pape Grégoire Ier lui envoie un blâme: « Tu n'aurais pas dû briser ce qui est placé dans les églises, pour servir, non à l'adoration, mais à l'instruction des ignorants (1). »

Le second Concile universel de Nicée (787) soutient la même doctrine contre les iconoclastes; il compare *la lecture* et *la peinture*, et voit dans l'une et l'autre un puissant moyen d'instruction chrétienne.

Le Concile de Trente est plus explicite encore, en affirmant « que l'on peut tirer un grand profit de la vue des images sacrées (2). »

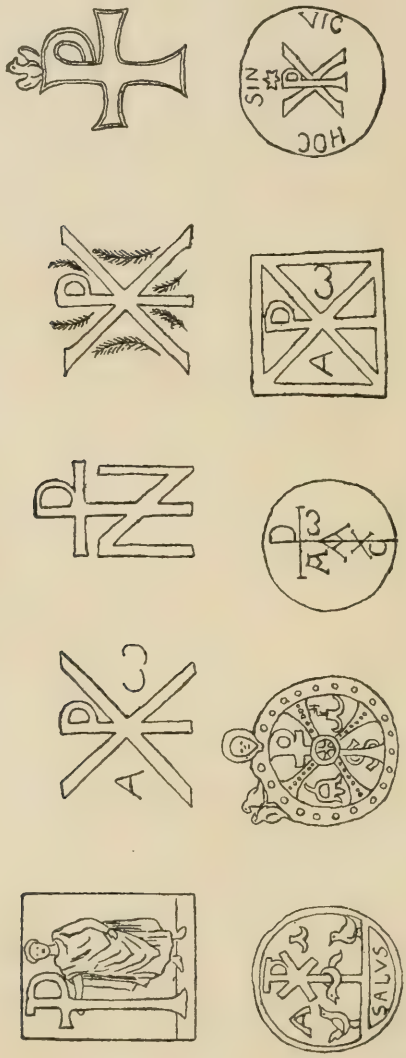
S'il est une image *dont l'on puisse tirer grand profit*, c'est bien l'image du Christ en croix, puisqu'elle est, nous l'avons dit, l'abrégé de toute la doctrine chrétienne.

Cependant, durant les trois premiers siècles du christianisme, ils sont rares, « ces livres toujours ouverts » dont parle Léontius. Quelques représentations symboliques, le poisson au IIe siècle, un pasteur portant une brebis sur les épaules, le monogramme du Christ, voilà les principaux emblèmes offerts dans les sombres galeries du Palatin, au regard des premiers fidèles.

Si quelque artiste veut rappeler la Croix, il se contente d'offrir aux yeux un signe approchant, la lettre T, ou la lettre X, ou encore une autre. S'il tente d'unir la victime à l'instrument de son supplice,

1. Epist., l. IX, ep. 9.
2. Sess. XXV, *De invocat. sanct.*

il le fait encore sous le voile du symbole : devant la croix il place, en Occident, un Agneau, en Orient, un beau jeune homme, ceint d'un bandeau royal ; mais rien qui laisse supposer l'idée de crucifixion.



QUELQUES REPRÉSENTATIONS SYMBOLIQUES DU CHRIST
dans les premiers siècles du christianisme.

Chacun sait les raisons de cette réserve : tant que le culte des idoles subsista, les chrétiens durent se montrer fort prudents dans l'usage des représentations par la peinture et la sculpture, pour ménager la foi, encore mal éclairée, des Catéchumènes qui auraient

peut-être confondu le culte justement recommandé de l'image avec l'adoration, légitimement proscrite, et pour ne pas scandaliser les juifs qui, ne sachant pas interpréter la parole de Dieu: *Vous ne vous ferez point d'image taillée* (1), se seraient éloignés d'une religion qu'ils auraient crue en désacord avec les ordres de Jéhovah.

De plus, dans cette première période du christianisme, période d'attaques violentes et perfides, l'Église, avec sagesse, faisait observer à ses enfants ce que l'on appelait *la discipline du secret.* — Les infidèles, pour jeter le discrédit sur la religion naissante, s'efforçaient d'en défigurer les dogmes les plus saints, d'en travestir les rites les plus sacrés. L'Église s'entourait donc d'une ombre discrète, et ne révélait l'intégrité de ses mystères qu'aux Catéchumènes déjà éprouvés par une série d'initiations progressives.

Des cérémonies du culte étaient dès lors exclues les images trop parlantes, celle du crucifix surtout, qui en dit tant à qui sait l'entendre. Comment d'ailleurs les païens, qui regardaient le crucifiement comme un supplice infamant, auraient-ils pu se décider à embrasser la religion d'un homme qu'on leur aurait montré, sans préparation préalable, pendu sur cet ignoble gibet?

De tout ceci résulte la rareté des croix et, à plus forte raison, des crucifix, dans les monuments chrétiens, avant le IVe siècle.

La description du Sauveur en croix se trouve très fréquemment chez les plus anciens écrivains, tels que saint Ignace, Tertullien, saint Paulin de Nole; de quelques expressions de Tertullien, de saint Jérôme, de saint Augustin, on peut aussi conclure assez clairement qu'ils connaissent le crucifix (2). Il n'en est pas moins vrai que, si cette sainte image existait déjà à l'usage des particuliers, elle n'était pas admise dans le culte public, et l'iconographie chrétienne ne peut en offrir aucun spécimen (3).

A quelle date précise le crucifix, proprement dit, apparaît-il dans l'art chrétien? D'après les récents travaux de M. Marucchi, « les deux plus anciens monuments chrétiens sur lesquels on voit Jésus-Christ attaché à la croix *sont du Ve siècle* (4) ».

« L'un est une sculpture sur bois des portes de Sainte-Sabine, à Rome, et l'autre un ivoire conservé au British Museum, à Londres. »

---

1. *Ex.*, XX, 3.

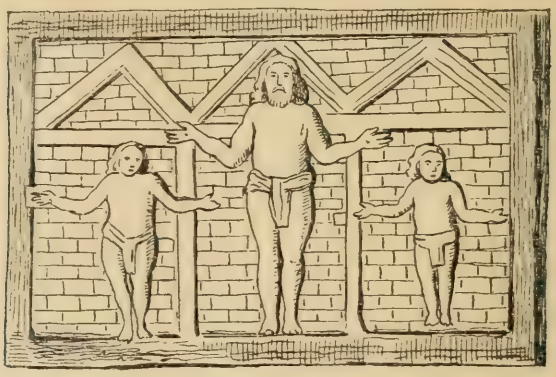
2. GOSHLER, *Dict. de théologie : crucifix.*

3. Sauf peut-être le Crucifix à tête d'âne que nous avons mentionné plus haut. (Livre I, chap. III, § I.)

4. Cette affirmation est basée sur des documents cités dans le *Dictionnaire biblique*, Fascicule XII, article Croix; colonne 1132 et suite. Elle est précieuse, car jusqu'ici les iconographes chrétiens n'osaient guère faire remonter l'origine du crucifix au delà du VIe siècle.

Le relief de la porte de Sainte-Sabine est bien du Ve siècle; c'est la pensée de Rossi, justifiée par l'étude attentive du sujet. Devant un fond architectonique, le Christ y est représenté, avec une grande naïveté, debout entre les deux larrons, beaucoup plus petits que lui. Ses deux mains sont transpercées.

L'*ivoire du British Museum*, du Ve siècle, lui aussi, est fort curieux. Le Christ y est représenté jeune et sans barbe, ses mains sont clouées à la croix, mais non pas ses pieds. Au-dessus de sa tête, sur une traverse, se trouvent gravés ces mots: REX: JUD.; à droite de la croix sont représentés Marie et Jean; à gauche un Juif montre le poing au Sauveur; en face, Judas, pendu à un arbre, déjà raidi par la mort. Dans ces deux représentations du crucifiement que leur



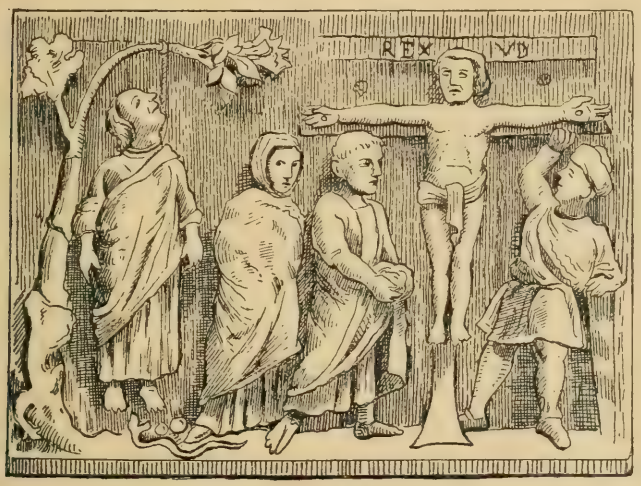
LE RELIEF DE LA PORTE STE-SABINE A ROME (Ve siècle)

antiquité rend vénérables, le Christ est à peine vêtu: une simple bande de toile lui entoure les reins. C'est une exception à l'usage adopté en ces âges primitifs. Au VIe et au VIIe siècle, Notre-Seigneur en croix, au moins en Occident, est représenté entièrement vêtu [1].

Tel il nous apparaît au VIe siècle dans l'Évangéliaire syriaque *(Codex Syriacus)* de la Bibliothèque Laurentienne de Florence. Cette charmante miniature est due au pinceau du moine Rabula. En voici la description par Franz: « Au fond de la scène, les montagnes; en avant, le Sauveur attaché à la croix par quatre clous; les bras sont étendus rectangulairement; la tête, garnie de cheveux et de barbe, est légèrement inclinée; le corps est couvert, jusqu'à la cheville des pieds, par un vêtement violet, sans manches, un peu ouvert

1. D'après Garrucci on a renoncé à la longue tunique dès le VIIIe siècle

d'un côté et garni de bandes dorées. Les deux larrons sont fixés à la croix par quatre clous et ont les reins ceints d'une bande de toile; l'un d'eux jette un regard sombre vers le sol, l'autre lève vers le Sauveur crucifié un regard mélancolique et suppliant. Du côté gauche de la croix, un homme tend, d'une main, une éponge imbibée de vinaigre; son autre main porte le vase contenant le liquide. A droite un soldat en tunique rouge tient la lance, prêt à l'enfoncer dans la poitrine du Sauveur. Au pied de la croix, assis sans façon, trois soldats qui tirent au sort la robe de pourpre de Jésus. Le tableau se termine par deux groupes expressifs, à droite Marie et Jean, à gauche trois saintes femmes abîmées dans la douleur. »



L'IVOIRE DU BRITISH MUSEUM (Ve siècle)

Parmi ces nombreux personnages, seuls Jésus et Marie portent un nimbe d'or autour de la tête; le moine peintre a voulu réserver cet insigne de la puissance au Christ-Roi et à la Reine, sa Mère. — Voilà, certes, pour ces temps éloignés, une scène ravissante du crucifiement. N'est-elle pas comme une ébauche, bien grossière encore, mais déjà expressive, de ce *Christ à la lance*, gloire du Musée d'Anvers qui, dix siècles plus tard, éternisera la renommée de Rubens? (Gravure, page 70.)

On découvrit dans les catacombes de Saint-Valentin un crucifix que le Pape Thédore Ier aurait fait exécuter. D'après le P. Garrucci, il daterait du VIIe siècle. La peinture a été détériorée par le temps. Nous en donnons la gravure, d'après une restauration. C'est toujours le Christ vêtu de sa longue robe. (Gravure, page 71.)

Les christs de Vérone, de Sirols, le christ de St-Sauve à la cathédrale d'Amiens, celui de Ste-Balsamie, à la basilique de St-Remy à Reims; le christ du Saint Sang à Lillers (Pas de Calais); le christ de Tancremont en Belgique, tous christs habillés, tous portant au

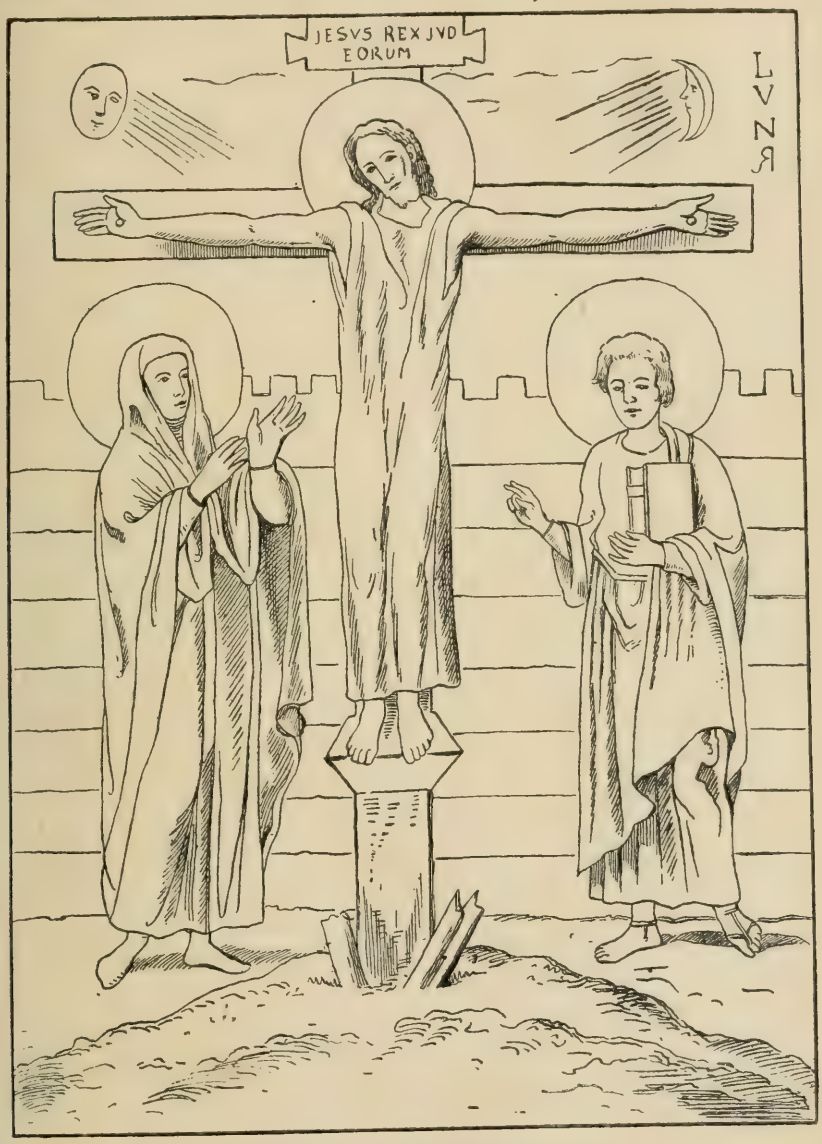
MINIATURE DE RABULA

Scène du crucifiement de la Bible syriaque de la Bibliothèque San-Lorenzo, à Florence. — (VIe siècle.)

front le bandeau royal, semblent remonter à une haute antiquité et peuvent dès lors prendre place dans ce chapitre des Origines du Crucifix.

Mais le plus célèbre et peut-être le plus antique des crucifix habillés est sans contredit le *Sacro Volto*. Il est conservé à Lucques dans une chapelle octogonale de la cathédrale Saint-Martin.

Ce christ fameux a sa légende; vous la pouvez lire agrémentée de rimes, au bas d'une miniature sur vélin du XVIe siècle [1], repré-



CRUCIFIX DE SAINT VALENTIN (Restauré)

sentant un Christ couronné, revêtu d'une robe aux larges plis:

1. Musée archéologique St-Jean, de la ville d'Angers.

« Un jour advint par la grâce de Dieu
Que Nicodème dormant en quelque lieu,
L'ange luy fut de par Dieu envoyé;

CRUCIFIX DE LUCQUES, ATTRIBUÉ A NICODÈME

Lequel luy a par exprès annoncé
Que une imaige fabriquer il s'apreste
A la semblance de Jésus le grand Prebstre.

Et luy pensant de quel boys le ferait
L'ange lui montre où le prendre debvait
Et luy (Nicodème) ayant fait le corps de l'image,
Prenant grant peine à faire l'ouvraige,
En contemplant comment le chef ferait,
Il s'endormit comme Dieu voulait.
A son réveil trouvast le chef tout fait,
Il en rend grâces au hault Dieu parfait,
Puis en après par grand dévotion
Es Itallies fut conduit de cœur bon
Par Gallefroy évesque révérend,
Puis transporté par deux taureaulx miraculeusement
A Lucques où est grandement révéré
Es des chrétiens le saint Voux appelé. »

En mars 1889 la santé de Léon XIII donnait quelque inquiétude Monseigneur Ghilardi, archevêque de Lucques, ordonna une ostension solennelle du *Volto Santo*, pour obtenir la guérison du Saint-Père. Le premier jour plus de cinq mille personnes s'agenouillaient devant la sainte Image et obtenaient la guérison tant désirée.

N'était-ce pas un beau et touchant spectacle que cette foule agenouillée, priant pour un Pape octogénaire, devant *ce vieux christ* de cèdre, contemporain des premiers Papes?

Chapitre Deuxième

Les trois phases du Crucifix

ON peut diviser en trois phases l'iconographie du crucifix. Dans la première phase, des origines au milieu du XIIIe siècle, le Christ apparaît *triomphant* sur la crroix.

Du milieu du XIIIe siècle au milieu du XVIe siècle le Christ est représenté *souffrant*.

Dans la troisième phase, du milieu du XVIe siècle à nos jours, *le souci de la forme* et du décor tend à remplacer l'idée religieuse.

PREMIÈRE PHASE. — LE CHRIST TRIOMPHANT

DÈS les temps les plus reculés, l'Église, dans ses hymnes, se plaît à unir l'idée du triomphe à l'idée de la croix.

Au VIe siècle, Fortunat chante dans son hymne : *Regnavit a ligno Deus !*

David, ton oracle est rempli ;
Et quand tu prédisais du maître du tonnerre,
Que d'un trône de bois il régnerait sur terre,
Ta voix était fidèle et l'ordre est accompli [1].

Dans le *Victimæ paschali*, l'Église insiste sur cette idée de la victoire remportée au Calvaire :

Mors et vita duello,
Conflixere mirando :
Dux vitæ mortuus
Regnat vivus.

O merveilleux duel où la vie et la mort
Signalent leur effort !

---

1. *Vexilla Regis.* — Traduction de Pierre Corneille.

Le chef des vivants meurt; mais reprenant sa vie,
Qu'on lui croyait ravie,
Il terrasse la mort, et trouve un jour plus beau
Dans la nuit du tombeau.

Cette idée du triomphe, chère aux poètes chrétiens, inspira les artistes des origines chrétiennes et du Moyen-Age. C'est l'idée du triomphe que nous avons vue exprimée dans le Christ de Lucques et dans tous les christs faits à son image.

Si la représentation du Christ triomphant remonte aux premiers âges du christianisme et jusqu'au *Santo Volto* de Lucques, c'est au début du IXe siècle qu'elle se généralise.

Charlemagne, le puissant monarque, venait d'être couronné empereur d'Occident par le Pape Léon III. C'était le jour de Noël de l'an 800. Charles priait devant le tombeau de saint Pierre. Le Souverain Pontife lui met le diadème impérial sur la tête, tandis que tout le peuple s'écrie par trois fois: « A Charles Auguste, couronné de la main de Dieu, grand et pacifique empereur des Romains, vie et victoire! »

Cette couronne qu'on lui offre, Charles reconnaissant, va la mettre sur le front du Christ. Cette vie et cette victoire qu'on lui souhaite, il en fera participer le Christ dont il se considère comme le lieutenant attitré. Il ne veut pas que le Sauveur soit dans le monde un Souverain mort et vaincu; il veut en faire un roi vivant, victorieux, triomphant. Pour établir cette royauté, pour assurer ce triomphe, il mettra au service du Rédempteur son épée et ses institutions. N'est-ce pas lui qui écrivait en tête de ses Capitulaires: « *Regnante Domino nostro Jesu Christo in perpetuum:* Notre Seigneur Jésus-Christ régnant à jamais? » N'est-ce pas lui qui écrivait encore: « Considérant les immenses faveurs du *Christ-Roi* envers nous et envers notre peuple?... » C'est bien clair, pour Charlemagne le monarque éternel, c'est le *Christ-Roi.*

Il veut le faire régner dans le monde, non seulement par la sagesse de ses lois, mais par les manifestations parlantes de l'art chrétien. Il sait que le peuple, grand enfant, s'instruit surtout par les yeux, il veut donc que les yeux du peuple rencontrent sans cesse cette image d'un Christ triomphant: par ses soins et par ses largesses, imagiers, peintres et orfèvres vont donner à Notre-Seigneur en croix l'attitude d'un triomphateur.

Il sera vivant sur l'arbre de vie. Autour de ses reins, il portera une large bande de toile descendant de la ceinture jusqu'aux genoux; la longue robe des âges précédents n'apparaîtra plus que rarement; la proupre qui désormais ornera les membres du Roi-Jésus, c'est la

pourpre de son sang: « *ornata regis purpura.* » Les sillons qu'ont creusés dans sa poitrine les fouets de la flagellation, les plaies qu'a faites à ses épaules le frottement de la croix, pendant la montée sanglante, sont des blessures trop nobles pour qu'il faille les couvrir; le guerrier aime à montrer ses cicatrices, glorieux indices de ses anciens combats. Les deux bras du Sauveur seront largement étendus comme pour embrasser le monde qui est son fief et son domaine. Sur son front reposera la couronne royale.

Ce type glorieux du Christ triomphant, vulgarisé par Charlemagne, restera le type classique du crucifix jusqu'au règne de saint Louis. Comment le saint roi, qui se disait *le bon sergent de Dieu*, n'aurait-il pas aimé, comme Charles-le-Grand, à répandre dans le monde l'image d'un Dieu-Homme, victorieux jusque dans les supplices et conquérant jusque dans la mort?

Étudiez les monuments que nous offre cette période de trois siècles; considérez peintures sur parchemin ou peintures sur verre, sculpture de bois ou de pierre, ivoires ou bronzes; partout avec de légères variantes, vous rencontrez ce type grandiose du Christ triomphant.

C'est bien le Christ triomphant qui vous apparaît sur la miniature de l'*Hortus deliciarum*, ce monument incomparable de XIIe siècle. — Christ triomphant le Christ à double face qui, vénéré jadis à la Cathédrale de Léon, fait aujourd'hui l'admiration des visiteurs au Musée de Madrid. — Christ triomphant encore et surtout le Christ taillé dans l'ivoire de Tongres.

Tout y indique le domaine de Notre-Seigneur sur le monde; au-dessus des croisillons, pourquoi ces deux anges tiennent-ils une couronne suspendue au-dessus du front de Jésus-Christ? Pour indiquer sa royauté. Au-dessus de la couronne royale, qu'est-ce que cette main et que fait-elle? C'est la main du Père Éternel, qui, indiquant à la fois et le diadème et la tête de Jésus, semble dire à son fils: Cette couronne est à toi!

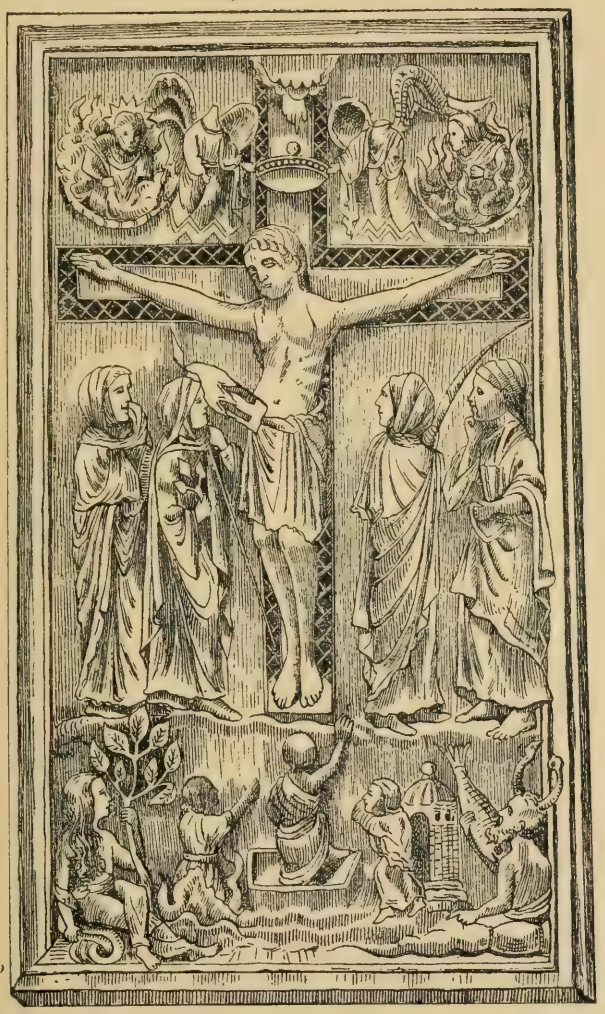
Au bas de la figurine, vers la droite, que fait cet homme encorné assis sur une urne renversée, tenant un gros poisson en main? Il représente la mer; et cette femme, qui est en face de lui, tenant un rameau, représente la terre; ils sont là tous deux, attestant par leur présence du bas de la croix, le domaine du Christ sur le monde.

Sous les pieds du Sauveur, un personnage sort de son sépulcre entr'ouvert; de sa main droite, il montre la croix, et semble chanter:

Dux vitæ mortuus
Regnat vivus!

« Jésus est roi, il *triomphe* de la mort! »

Il est dans cet ivoire, si plein de choses, deux personnages que les artistes se plaisent à représenter à cette époque pour signifier le triomphe du Sauveur — c'est l'Église et la Synagogue.



LE CHRIST TRIOMPHANT
Reliquaire de Tongres (Belgique). — Ivoire du XIIIe siècle.

Vous reconnaissez la Synagogue à son sceptre qui fléchit sous la Croix, elle tourne le dos à Jésus et lui jette par derrière un regard de mépris et de colère. C'est la colère d'une vaincue. La Synagogue est vaincue par la Croix.

A droite de Notre-Seigneur, l'Église est debout: elle regarde Jésus bien en face: d'une main elle presse sur son cœur un trèfle, image de la Trinité, symbole des dogmes dont elle est la gardienne; de l'autre main elle tient fièrement un étendard aux plis flottants, c'est l'emblème de son triomphe qui est le *triomphe* même de Jésus.

L'ivoire sculpté, le parchemin décoré des vieux Missels nous ont montré le Christ triomphant sur la croix; la peinture sur verre va, elle aussi, nous chanter sa victoire.

Considérez les magnifiques verrières de nos cathédrales, livres tout enluminés par les rayons du soleil, leçons de choses éblouissantes que la foi du XIIIe siècle naissant offrait au regard des fidèles; dans les passions qui y sont peintes, à Bourges, à Poitiers, au Mans, à Rouen, à Auxerre, à Reims, à Lyon, à Tours, à Beauvais, à Châlons-sur-Marne...(1) partout vous voyez un Christ triomphant.

Oh! qu'il était grand l'idéal de nos pères, représentant ainsi le Sauveur avec les attributs de son triomphe!

Qu'il rendait bien la pensée de saint Paul décrivant les victoires du Christ en son épître aux Colossiens! (II, 14 et 15.)

Oui, celui que les artistes chrétiens du IXe au XIIIe siècle représentent ainsi dans l'attitude d'un roi conquérant, c'est bien cet Homme-Dieu qui, d'après l'Apôtre, efface le décret de condamnation qui nous était contraire, et l'attache à la croix comme un trophée; c'est bien l'Homme-Dieu qui dépouille les principautés et les puissances des ténèbres, les enchaîne à son char et, dans une marche triomphale, les traîne captives à la face du monde: *palam triomphans illos in semetipso.* C'est bien le Christ triomphant.

DEUXIÈME PHASE. — LE CHRIST SOUFFRANT

LA première phase de l'iconographie du Crucifix a offert, aux yeux des peuples, le Christ triomphant sur l'instrument de son supplice; la seconde période va leur offrir le Christ *souffrant* sur la croix.

Nul n'ignore la profonde influence exercée sur le XIIe siècle par saint François d'Assise et par ses enfants. Nul n'ignore non plus les rapports intimes du séraphique patriarche avec Jésus crucifié. Un jour, le Sauveur lui apparaît sur la croix et lui imprime en l'âme un si vif sentiment de ses douleurs, que dès lors le Saint ne pouvait y penser sans verser des torrents de larmes. C'est une voix sortie des lèvres d'un crucifix, nous l'avons fait remarquer, qui lui intima sa mission. Pour répondre à cette invitation de son Maître crucifié

1. Toutes ces Passions sont reproduit par le P. Cahier dans ses *Vitraux de Bourges.*

et souffrant, François fonde un Ordre qui, participant lui-même aux *souffrances* de Notre-Seigneur, ira les prêcher dans le monde.

Ses premiers enfants sont connus sous le nom de *Pénitents d'Assise;* Innocent III les appelle *les Prédicateurs de la Pénitence.* François communiquait à ses fils son amour de la croix; il leur enseignait à se prosterner devant les églises et les crucifix, du plus loin qu'ils les apercevaient, « pour honorer Jésus-Christ dans les représentations extérieures des *souffrances* qu'il a endurées pour notre amour. » Chacun sait comment il fut récompensé de sa dévotion pour Jésus crucifié. Deux ans avant sa mort, sur le Mont Alverne, un séraphin lui apparut, portant entre ses ailes l'image *souffrante* de Jésus en croix. A cette vue, l'âme du Saint est pénétrée d'une ardeur séraphique, et son corps, ressentant une douloureuse impression, est marqué des plaies du Sauveur.

Après tous ces faits, on comprend qu'en l'esprit de François et de ses enfants, l'image du crucifix et l'image de la souffrance aient été inséparablement unies. C'est Jésus *souffrant* sur la croix que ces religieux souffrants prêcheront dans le monde; c'est l'image de Jésus *souffrant* que, sur leur inspiration, l'art chrétien tracera sur la toile et sculptera dans l'ivoire. Le bandeau royal va faire place à la couronne d'épines; le triomphateur va céder le pas à l'*Homme de douleurs.*

Ainsi la sagesse de Dieu atteint-elle ses fins avec suavité; le Christ triomphant des premiers âges, unissant à la pensée du rachat la pensée de la royauté, entraîna, attaché au char victorieux de la croix, des légions d'âmes vigoureuses, plus actives généralement que contemplatives, subjuguées par la majesté divine [1]. — Le Christ souffrant des âges postérieurs, contemplé des yeux du corps et des yeux de l'esprit, va ravir et fondre d'amour ascètes, fondateurs d'Ordres, vierges du cloître, pléiades d'âmes ardentes et mystiques, éprises des plaies sanglantes.

Dans la période à laquelle nous sommes parvenus, deux écoles de peinture, l'école ombrienne et l'école florentine, font passer dans l'art le crucifix souffrant, dont saint François et ses fils se sont faits les prédicateurs.

Cimabuë est le premier peintre de cette époque qui essaye de secouer, sans y réussir pleinement encore, la raideur du style byzantin. Son talent était dans toute sa force cinquante ans à peine après la mort de saint François. Il consacre son pinceau à la mémoire du patriarche, et décore de ses tableaux la tombe d'Assise, berceau d'un art nouveau. Nous lui devons un crucifiement: au pied de la croix Marie, plus bas saint François à genoux.

1. *Ascendens in altum, captivam duxit captivitatem.* (Eph., IV, 8.)

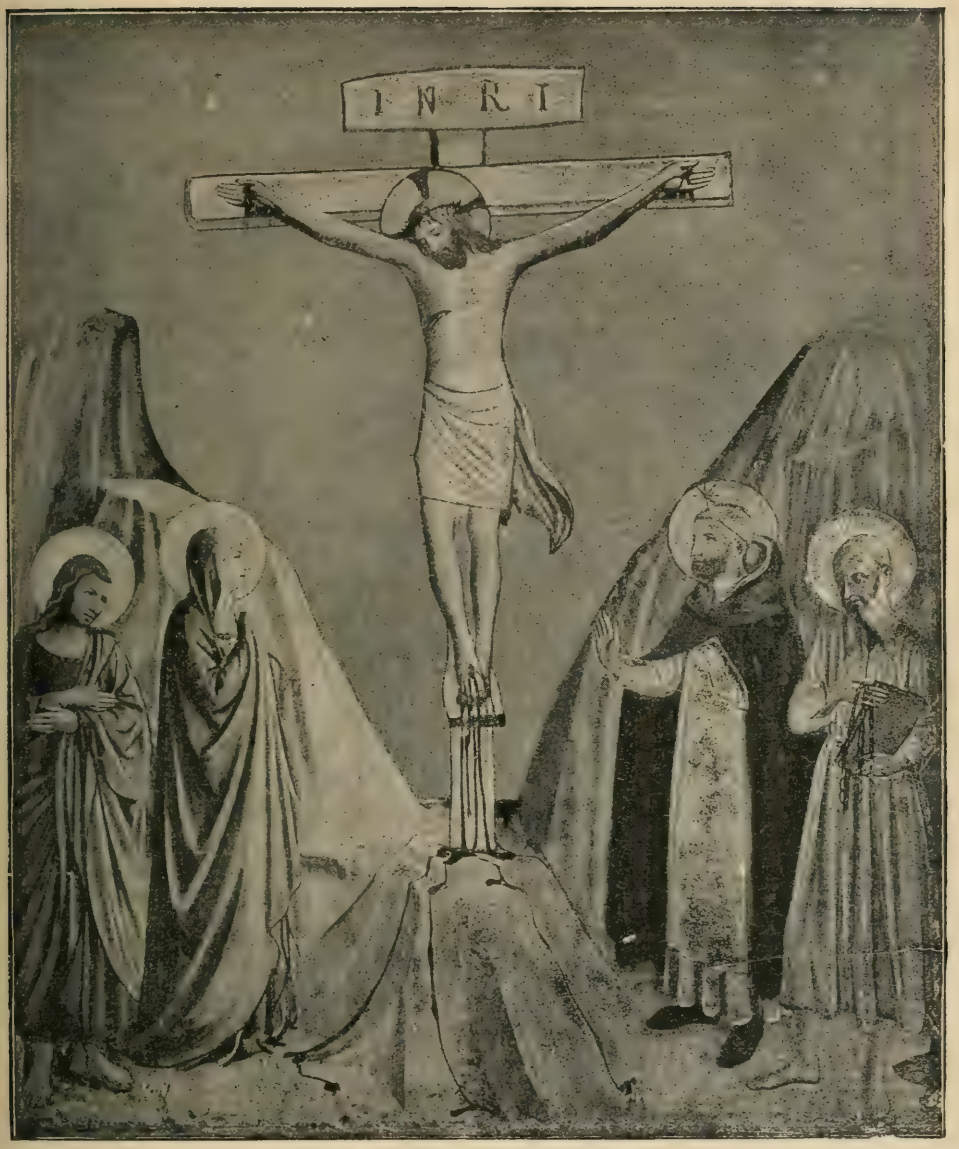
Giotto achève les peintures commencées par Cimabuë. Il rompt définitivement avec les vieilles traditions byzantines, en remplace la rigidité par la souplesse et l'élégance, et mérite d'être appelé le père de la peinture spiritualisée. Chacun peut voir au Louvre son fameux tableau *Saint François recevant les stigmates.*

Si Giotto aime à reproduire en François les plaies de Jésus, son sujet de prédilection, c'est le divin Crucifié lui-même. Il peignit un crucifiement pour les églises des Franciscains, pour Santa-Maria Novella, pour Saint-Marc, pour San-Felice. C'est par amour de son Sauveur, plus encore que par amour de son art, qu'il se plaît ainsi à reproduire le Christ en croix. Pour que nul n'en ignorât, il voulut, dans sa *Passion* de Gaëte, se peindre lui-même, pieusement agenouillé aux pieds de Jésus mourant. Heureuse époque, où les peintres, s'agenouillant devant le Crucifié, prenaient pour sujet d'inspiration la scène du Calvaire et pour inspirateurs les exemples et les conseils d'un saint François!

L'Ordre séraphique avait, au XIIIe et au XIVe siècle, suscité une phalange d'artistes, peintres de l'Alverne ou du Calvaire; au XVe siècle, l'Ordre de saint Dominique enfanta un peintre de la croix, plus céleste encore dans ses conceptions, Fra Giovanni, surnommé l'*angélique*. « On peut dire de lui, que la peinture n'était autre chose que sa formule favorite pour les actes de foi, d'espérance et d'amour... Jamais il ne mettait la main à l'œuvre sans avoir imploré la bénédiction du Ciel, et, quand la voix intérieure lui disait que sa prière était exaucée, il ne se croyait plus en droit de rien changer au produit de l'inspiration qui lui était venue d'en haut [1].

Son thème habituel était Notre-Seigneur crucifié. « Il consacre à cette œuvre sublime, dit Mgr Bougaud, tout ce que Dieu lui avait donné de génie, tout ce que son chaste cœur lui avait donné d'idéal, tout ce que la plus ardente contemplation avait mis en lui de lumière. Pendant quarante ans de recueillement, de silence, de fuite des hommes, il s'essaye en peignant des anges, des vierges, des madones, les profils les plus purs, les physionomies les plus idéales; puis s'enhardissant avec l'âge, avec l'amour, il se hasarde à reproduire enfin quelque chose de l'adorable figure de Jésus crucifié. Il recommence vingt fois: dans la salle capitulaire du couvent de Saint-Marc, sous les arcades du cloître, dans le réfectoire, dans les corridors, jusque dans les cellules; toujours nouveau, se surpassant chaque fois, jamais satisfait. Il s'y préparait par le jeûne, par la pénitence, par la prière; souvent le pinceau lui tombait des mains, des larmes ruisselaient sur ses joues; des larmes d'extase

1. *De la Poésie chrétienne*, forme de l'art. Peinture, ch. VI et VII.



LE CHRIST EN CROIX

S. Jean, la Ste Vierge S. Dominique, S. Jérôme

Fra Angelico (Couvent de St-Marc).

à la vue de la figure rêvée, des larmes de douleur, en sentant à quel point son pinceau le trahissait.

« Allez voir cependant à Florence, au couvent de Saint-Marc, cette tête du Christ mourant qui laisse tomber un regard de tendresse sur saint Dominique en pleurs au pied de la croix.... On s'agenouille involontairement devant cette composition vraiment divine et on comprend ce que disaient les contemporains, qu'à un certain moment, quand le pinceau s'échappait des mains du Bienheureux, et que, les yeux noyés de larmes, il s'oubliait dans l'extase, les Anges relevaient le pinceau et achevaient la divine figure (1).

« Il faut, disait Beato, que le Christ en croix soit partout. »

Il est partout en effet à Saint-Marc, mais nulle part il n'apparaît avec autant de grandeur surhumaine que dans la fameuse fresque de la salle du Chapitre. Si jamais les Anges ont collaboré avec l'Angélique; si jamais ils ont dirigé son pinceau; c'est bien dans la composition de ce vaste sujet dont on a pu dire en toute vérité qu'il est « *le poème de la Passion.* »

Dans l'exécution de pareils chefs-d'œuvre, l'inspiration venait-elle parfois à lui manquer, c'est à son crucifix, à son cher crucifix que Fra Giovanni recourait toujours.

Que de fois à tes pieds, réchauffant mon courage,
J'apportais là ce cœur tout prêt à défaillir;
Et toi, d'un doux éclair inondant mon visage,
Tu me disais tout bas, dans ton divin langage,
Que *peindre c'est aimer*, et qu'aimer c'est souffrir (2).

Oui, peindre c'est aimer! Tout comme Fr. Angélique, Pérugin, le chef de l'école ombrienne, aimait; il aimait d'amour sincère sa vocation d'artiste chrétien; il aimait d'amour tendre les madones qu'il peignait sur la toile; il aimait d'amour profond le Christ que son pinceau fixait sur la croix. Aussi quelle beauté vraie, quel souffle d'en haut dans sa fameuse fresque du cloître de Sainte-Madeleine de Pazzi, à Florence! Les personnages sont représentés sous trois arcades architecturales: sous l'arcade du milieu, le Sauveur, suspendu entre ciel et terre: à ses pieds, la Madeleine à genoux, elle prie, les mains jointes, les yeux fixés sur Jésus; sous l'arcade de gauche, Marie, déchirée par la souffrance, et près d'elle saint Bernard son dévot serviteur; sous la dernière arcade saint Benoît et saint Jean. — Oh! oui, peindre, c'est aimer! — Jamais dans cette scène calme et grandiose, l'artiste n'aurait mis sur les

1. Bougaud, *Le Christianisme et les Temps présents*, t. III, IIe P., ch. XII, § VII.
2. *Fra Angelico*, par J.-B. Fougeray, S. J.

traits de Jésus cette expression divinement belle, ni sur les traits de Marie cette douleur déchirante, s'il n'avait senti, s'il n'avait aimé!

Mantegna est le peintre historien. — Par tempérament artistique, il excelle à représenter, sur le Calvaire, les soldats romains, casque

SAINT DOMINIQUE AU PIED DE LA CROIX
(Fra Angelico. Couvent de St-Marc.)

en tête, bouclier au bras, lance au poing. Vrai maître en fait de description, Mantegna avait-il l'émotion intime et profonde, indispensable à l'artiste désireux de représenter au vif le drame sanglant

du Golgotha? Avait-il assez de sentiment dans l'âme pour le faire passer dans le cœur, et du cœur sur le visage de ses personnages? — Il suffit, pour s'en convaincre, de considérer son Crucifiement du Louvre. On voit sur cette toile, unies tout ensemble, la vérité historique (excepté le paysage fantaisiste qui fait le fond de scène) et la vérité psychologique. Ce ne sont pas seulement des personnages costumés, que le peintre de Padoue a évoqués sous les yeux, ce sont des âmes abîmées dans la douleur. Douleur sur les traits du Christ au front couronné d'épines; douleur sur le visage des larrons, douleur résignée chez l'un, douleur révoltée chez l'autre; douleur et douleur poignante en saint Jean, qui, debout, se tord les mains et jette un regard navré sur son Sauveur. Douleur surtout, douleur incomparable dans le groupe des saintes Femmes qui entourent la Mère des douleurs.

Si Mantegna a comme imbibé cette toile de souffrance, c'est qu'il l'a peinte avec son cœur plus encore qu'avec ses souvenirs. De l'aspect triomphant des âges précédents, il ne reste plus rien. Cette crucifixion est bien le drame de la douleur.

Drame de la douleur encore ce *Crucifiement* de Memling, conservé au dôme de Lubeck. Le tableau renferme trente-cinq personnages et offre au regard toutes les circonstances de la Passion à l'heure où Jésus vient d'expirer.

Cette peinture appartient sans nul doute à la période des christs souffrants. Oui, c'est bien l'homme de douleurs cet homme au front ceint d'épines, aux épaules sanglantes, aux bras émaciés, au corps amaigri, cet homme aux lèvres encore humides du vinaigre qu'on vient de lui offrir, cet homme au flanc déchiré par le coup de lance. Oui, c'est l'homme de douleurs dont nous parle Isaïe, *Virum dolorum.*

Peindre, c'est aimer. Raphaël aimait-il? Élève de Pérugin, fidèle aux traditions suprasensibles de l'école ombrienne, Raphaël longtemps aima ce que son maître avait aimé; il puisait alors ses inspirations dans la Bible et dans les profondeurs de l'âme chrétienne; c'est sa première manière; c'est l'époque de ses madones, au regard modestement fixé sur son divin Fils; c'est l'époque du *Christ en croix*, longtemps conservé dans la galerie du cardinal Fesch, si empreint encore de mysticisme vrai, qu'on l'eût facilement attribué au Pérugin.

Plus tard, après sa « Dispute du Saint-Sacrement », chef-d'œuvre de la peinture, Raphaël aime encore, mais il n'aime plus de la même manière. L'art antique l'a séduit; il donne plus à la beauté des formes qu'à l'idée mystique et religieuse, et parfois, sous la grâce trop sensible de quelques-unes de ses vierges, on devine les traits de la créature qu'il aime. Dans cette seconde manière, Raphaël reste encore le peintre inimitable, mais on comprend sans peine

qu'avec sa tendance naturaliste, il se soit senti peu de goût à exprimer la douleur, et n'ait point été le peintre des crucifix.

Ne cherchons point non plus l'inspiration chrétienne dans l'école de Venise, à conception naturaliste, qui fleurit, à cette époque, à côté des écoles de Florence et d'Ombrie. — C'est la mythologie qui règne. Titien, le prince des peintres vénitiens, après avoir étalé sur la toile les charmes tout profanes de ses Diane et de ses Vénus, n'était pas dans l'état d'âme voulu pour peindre les yeux souffrants et les plaies vives du Crucifié: Peindre, c'est aimer!

L'école allemande et flamande fut plus heureuse: par le choix chrétien de ses sujets, par la gravité de la peinture, par l'expression des visages pleine de foi et de sentiment religieux, elle rappelle les gloires de l'école d'Ombrie. Ses maîtres aiment à peindre Jésus crucifié ou la Mère des douleurs, comme le faisaient, de l'autre côté des Alpes, Giotto, Fra Angelico et Pérugin. Citons quelques exemples: tout d'abord la Passion de Jean Holbein le Jeune, conservée au Musée de Bâle: elle est, en dix dessins, plus éloquente que bien des tableaux. On y voit des violences exagérées; les bourreaux sont horriblement laids; mais quelle expression de douleur dans le Christ en croix!

Quelques années avant Holbein, Albert Dürer, le célèbre graveur allemand, faisait ses délices de la Passion. En 1411, il burinait sur cuivre *la Petite Passion*. L'année suivante il gravait sur bois *la Grande Passion*. La scène du crucifiement est grandiose dans sa naïve simplicité. Mais il est dans les œuvres du maître une tête de Christ qui nous émeut considérablement plus. — Ce dessin, on l'a justement remarqué, avec si peu de traits, produit un effet unique en son genre. Il rappelle par la majesté le Moïse de Michel-Ange. Mais tandis que des tempes resplendissantes du Moïse jaillissent des gerbes de lumière, ici, dans le chef auguste de l'Homme-Dieu, s'enfoncent de cruelles épines. Quel pli douloureux dans ce front déchiré! Quelle fixité impressionnante dans ce clair regard! Quelle amertume sur ces lèvres! Regardez cette tête à loisir, — un premier coup d'œil ne révèle pas tout ce qu'il y a là d'inénarrable souffrance. — Plus vous regarderez, et plus vous verrez que cette image, — tracée par le burin d'un grand maître, — est vraiment l'image de la douleur. — Elle clôt admirablement toute cette période où l'art chrétien s'est plu à représenter le Christ souffrant [1].

1. Voyez dans notre grande édition cette tête de Christ que ses dimensions ne nous permettent pas d'insérer ici.

TROISIÈME PHASE. — LE CHRIST, BEAUTÉ PLASTIQUE

Le milieu du XVIe siècle marque la décadence de la peinture chrétienne. Dans cette période, où prédominent le goût de l'allégorie et la recherche de l'effet, où la force dégénère en exubérance, la mollesse en sensualité, où le réalisme humain remplace de plus en plus l'inspiration religieuse, c'est à peine si, en dehors de l'école flamande, on peut relever quelques noms et quelques chefs-d'œuvre pour l'histoire du crucifix.

Le Christ de Guido Reni, conservé au musée de Dresde, jouit d'une certaine réputation; mais le cachet de l'époque est empreint sur la beauté trop humaine des traits de Jésus. La Flandre, avons-nous dit, heureuse exception, ne céda point au mauvais goût de cette époque. Dans ce pays à la foi vive, deux grands peintres ont payé à la croix le tribut de leur talent, Pierre-Paul Rubens et son illustre élève, Van Dyck.

Rubens a décoré de ses peintures les temples de Dieu et les palais des rois. De là peut-être, dans ses magnifiques toiles, un mélange regrettable de sacré et de profane. Aussi bien son pinceau semble-t-il plus disposé à retracer l'allégorie souriante que l'agonie souffrante, l'humain que le divin. Rendons cependant hommage au Christ en croix du Louvre: ce corps, pâli par la mort, laissant échapper de son côté transpercé un large filet de sang, cette tête d'albâtre, retombée sur la poitrine, tout cela est d'une beauté grave et impressionnante.

Sully Prudhomme a écrit ces vers en tête de la collection des œuvres de Van Dyck:

> ... Non, cette grâce tendre à ce goût fin unie,
> Pour l'inspirer, l'exemple et le conseil sont vains.
> C'est ta mère après Dieu qui t'a fait ton génie.

Van Dyck a-t-il du *génie* ou simplement du talent, nous ne voulons pas le discuter, mais nous lui savons gré d'avoir consacré à la scène du Calvaire sa grâce tendre et son goût fin. Est il peintres, depuis les origines, qui aient, à tant de reprises, choisi ce grand sujet d'inspiration? Jugez plutôt; voici ses principales toiles:

Le Christ des Dominicains. De chaque côté de la croix, saint Dominique et sainte Catherine de Sienne. (Musée d'Anvers.)
Le Christ en croix. (Église Saint-Michel, à Gand.)
Le Christ en croix entre deux larrons. (Cathédrale de Malines.)
Le Christ en croix. (Musée de Vienne.)

Le Christ en croix, avec la Vierge, saint Jean, un moine. (Église Notre-Dame à Termonde.)

LE CRUCIFIEMENT
Gravure de Bolswert (Schelte) d'Anvers.
(La première épreuve est conservée à l'école Saint-Joseph (Lille).

Le Christ en croix, avec la Vierge et la Madeleine. (Musée de Lille.)

Le Christ en croix, les bourreaux s'éloignent du Calvaire. (Musée de Munich.)

Le Christ en croix avec saint Antoine. (Galerie Lichtenstein.)

Le Christ en croix. (Musée de Belvédère.)

Le Christ en croix. Un moine embrasse les pieds de Jésus. (Musée d'Amsterdam.)

Le Christ en croix. Un serpent est au pied de la croix. (Galerie Borghèse, à Rome.)

Le Christ en croix. (Couvent des Dames de Nevers, à Sens.)

Le Christ en croix. Des anges recueillent le sang. (Musée de Toulouse.)

Le Christ en croix. (Galerie de M. Chaix d'Est-Ange. — Paris.)

Voici une appréciation contemporaine de ce dernier chef-d'œuvre :

« Sur la croix, dressée presque de face, est attaché par trois clous le corps du doux martyr : un linge blanc s'enroule autour de ses reins ; un large écriteau est fixé au sommet de l'instrument de supplice. La tête s'incline sur l'épaule gauche, avec une expression de douloureuse résignation ; des gouttes de sang tombent des blessures béantes aux pieds et aux mains.

» Pour fond, quelques rochers ou les mouvements confus d'une ville éloignée. La croix est enveloppée de sombres nuages, traversés par les rayons sanglants du soleil couchant ; sur le ciel obscur, le corps du Supplicié se détache lumineux et délicatement modelé [1]. »

A la même époque, *Bolswert* (Schelte), dans ses gravures, rivalise de talent avec Van Dyck, dont il aime à reproduire ou à imiter les tableaux. Nous représentons ici la première épreuve, très rare, de son Christ en croix [2]. Sous le burin du graveur, comme sous le pinceau du peintre, la grâce humaine, la beauté plastique et le décor ont leur grande part : on est loin du temps où la seule expression, donnée au visage du Christ par Giotto ou Fra Angelico, occupait toute l'attention du spectateur, remuait son cœur et absorbait son âme dans une muette et profonde prière.

Néanmoins, Van Dyck et Bolswert ont bien mérité de l'art chrétien en traitant ce beau et grand sujet. Combien peu oseront l'affronter dans la suite !

Le XVIIe siècle nous offre encore, conservés au Louvre, un Christ en croix de Philippe de Champaigne, et *le Crucifix aux Anges* de Lebrun, œuvre pleine de grâce et de fraîcheur.

Il fut fait sur les ordres de la reine-mère, après un songe où elle avait vu Notre-Seigneur en croix, entouré d'anges.

Au XVIIIe siècle et au début du XIXe, c'est la nuit dans l'art religieux. Pas un astre au ciel.

---

1. Jules Quiffrey *Van Dyck : sa vie et ses œuvres*. Chez Quantin, Paris, 1882.
2. L'école libre Saint-Joseph, de Lille, possède cette belle gravure.

En Allemagne [1], sous le roi Louis de Bavière, il y eut une éclaircie. Les écoles de Munich et de Dusseldorf rappellent, avec Overbeck, les vieilles traditions des écoles d'Ombrie et de Florence.

LA SAINTE VIERGE AU PIED DE LA CROIX,
d'après Roger Van der Weyden. — (Musée de Madrid.)

En France, *Hippolyte Flandrin* et *Paul Delaroche* font, dans leurs peintures, aimer Jésus crucifié.

1. Les dix lignes qui suivent sont le résumé de notre chapitre : *Le Crucifix et l'art chrétien au XIXe siècle.* (Voir notre grande édition. Livre II, ch. IX).

CRUCIFIEMENT

Munkacsy, le peintre hongrois, sur une toile colossale, déroule avec talent la funèbre tragédie du Golgotha.

Guffens, l'aimable artiste flamand, peint un beau *Calvaire* sur les murs de l'église Notre-Dame, à Saint-Nicolas, ville de la Flandre orientale.

Œuvre de maître le Crucifiement d'*Henri Hoffmann*, perle fine de cet écrin qui s'appelle : « Souviens-toi. »

Au monastère du Mont Cassin, dans la tour Saint-Benoît, les fils du glorieux patriarche peignent de belles fresques ; le *Crucifiement* est une de leurs œuvres les plus expressives.

Heureux efforts que ces représentations du Christ en France, en Allemagne, en Flandre, en Italie, mais efforts isolés ; dans l'ensemble l'art chrétien, de nos jours, semble avoir apostasié : la volupté a étouffé la foi et si, dans une exposition de peinture, un artiste aujourd'hui ose risquer le portrait du Sauveur vivant ou mourant, il se croit trop souvent obligé de lui enlever son auréole divine et de le représenter sous les dehors d'un ouvrier besogneux, sous les traits d'un condamné vulgaire, si bien que chacun puisse dire en passant devant lui : « C'était un homme comme un autre ! »

Si le temps doit venir où d'orgueil enivrés
Les arts ne boiront plus à la source éternelle,
S'ils rejettent le Christ, ah ! ce jour-là, pleurez :
Le brûlant Séraphin a replié son aile ;

Le ciel se tait, l'homme s'endort,
Le soleil rentre dans la nue,
Le flambeau s'éteint, l'Art est mort,
La nuit sur le monde est venue [1].

---

1. *Fra Angelico*, par J.-B. FOUGERAY, S. J.

Chapitre Troisième

Le Crucifix dans les églises

S'IL est un lieu où l'artiste chrétien ait dû placer le crucifix, c'est bien l'église catholique. L'artiste chrétien n'a pas failli à son devoir. Architectes, sculpteurs, peintres, orfèvres ont placé le crucifix dans nos églises partout où l'appelaient les exigences du symbolisme et la splendeur du culte, dans le plan même de l'édifice, à l'autel, à l'arc triomphal, au portail et jusque dans les trésors.

§ I. — LE CRUCIFIX DANS LE PLAN DES ÉGLISES

VIOLLET-LE-DUC, dans son Dictionnaire, au mot *axe*, écrit ces lignes : « Dans la plupart des plans d'églises du moyen âge, du XIe au XIVe siècle, on observe que l'axe de la nef et celui du chœur forment une ligne brisée au transept [1]. »

Anomalie inexplicable, faute regrettable, négligence impardonnable aux yeux de l'architecte incrédule ; symbolisme touchant, acte de foi sublime aux yeux de l'architecte chrétien. Que voulaient les artistes de ces temps héroïques en bâtissant leurs cathédrales ? Élever un temple où pût se renouveler dignement le sacrifice de la Messe, mémorial vivant du sacrifice du Calvaire ; ils voulaient plus encore : par la structure même de leur édifice, ils prétendaient rappeler la Victime du Golgotha, attachée sur la croix. La croix, elle est là sur le sol, immense ; la grande nef et le transept représentent le corps et les bras étendus. Le maître-autel, où se fait chaque jour l'oblation sainte, représente la tête auguste du Dieu immolé : et ces chapelles rayonnantes autour de l'abside, c'est la couronne glorieuse qui ceint le front du Sauveur du monde. Mais, avant de

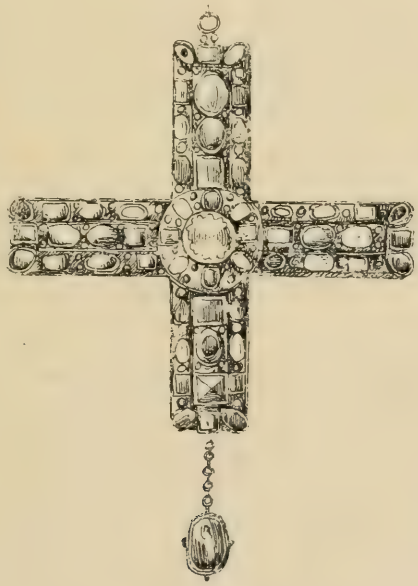
1. Cette inclinaison du chœur se remarque tout spécialement à la cathédrale de Quimper.

mourir, nous dit l'Évangéliste, Jésus inclina la tête, *et inclinato capite, tradidit spiritum.* Sacrifiant peut-être l'esthétique et le coup d'œil à sa foi chrétienne et à son idéal religieux, le constructeur de cathédrales a volontairement incliné le chœur sur le bras du transept, la tête vers l'épaule.

Tandis que, dans le plan même de l'église gothique, l'architecture offrait aux yeux et à la piété des fidèles ce crucifix colossal, la sculpture, rivalisant d'amour, taillait dans la pierre ou le bois l'image du Crucifié et la plaçait partout où elle pouvait être vue et vénérée.

§ 2. — LE CRUCIFIX SUR L'AUTEL

LE crucifix fut placé sur l'autel. — Longtemps, le prêtre, durant la messe, n'avait eu devant lui, sur la pierre nue et sans gradin, qu'une image symbolique, le chrisme, ou encore un agneau au



CROIX GEMMÉE DU TRÉSOR DE MONZA
Tirée de *La Messe*, de Rohault de Fleury.
Imprimeries et librairies réunies, à Paris.

pied d'une croix. Nous en avons donné, plus haut les multiples raisons.

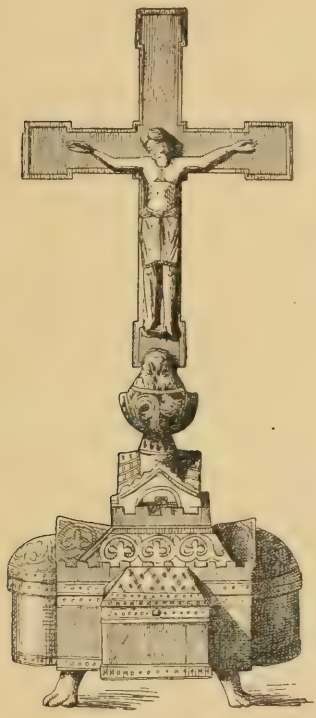
CROIX PROCESSIONNELLE DE MUNSTER

(Xe siècle)

Plus tard, au dire du Père Cahier (Mél. IV, 29), la croix suspendue *(crux pensilis)*, tint lieu de crucifix sur l'autel.

Après l'époque Carlovingienne la *crux pensilis* disparaît et fait place à la croix processionnelle qu'on attachait à l'autel. C'est la deuxième phase de la croix liturgique.

Vers le XIIe siècle, de véritables crucifix, munis de pied, apparaissent sur l'autel; c'est la 3e phase de la croix liturgique. Tel le



CROIX PÉDICULÉE
DU TRÉSOR D'HILDESHEIM
(XIIe siècle).

crucifix du XIIe siècle conservé au trésor d'Hildesheim. Il est porté sur un pied en forme d'église.

Au XIVe siècle, les croix d'autel prennent une importance et une dimension considérables. Elles n'y sont plus placées pour quelques heures seulement, pour le temps du sacrifice, — elles y sont à poste fixe. Ce ne sont plus ces croix minuscules que la piété des prêtres introduit sur l'autel à la fin du XIIe siècle. Ce sont de

grands crucifix de plus d'un mètre de haut : souvent ils sont en bois, ornés de peintures et de dorures. Et pour qu'ils frappent les yeux des fidèles, aussi bien que ceux du prêtre, ils sont élevés sur des degrés, en attendant qu'à un âge postérieur, ils soient admis à trôner sur le tabernacle lui-même. Cet autel qu'il a conquis, après tant de vicissitudes, le crucifix ne le quittera plus ; regardez les miniatures des siècles suivants. Partout où vous verrez le prêtre à l'autel, vous verrez devant lui le crucifix placé, excitant par sa présence la dévotion du sacrificateur, et le jour viendra où la Rubrique ordonnera au prêtre de ne point prononcer, à l'autel, le nom de Jésus, sans incliner la tête avec respect en se tournant vers la croix où est cloué Jésus : « *cum nominatur nomen Jesu, caput versus crucem inclinat.* » Par la volonté de l'Église, le crucifix, — si longtemps dans l'ombre, — est enfin à la place d'honneur.

§ 3. — LE CRUCIFIX A L'ARC TRIOMPHAL

CE n'était pas assez à la sculpture chrétienne d'avoir placé le Christ sur l'autel ; elle voulut que le crucifix, crucifix monumental, crucifix triomphal, apparût aux regards du fidèle dès son entrée dans le lieu saint, et que, à défaut de l'Hostie, condamnée par son amour à l'ombre et au silence du tabernacle, il pût dire au visiteur : « Agenouille-toi ; je suis le maître de céans. »

Ce fut là l'idée primordiale qui fit surmonter le jubé, ou ambon, du Christ en croix, ayant à ses côtés la Vierge et saint Jean. Dans beaucoup d'églises, ce crucifix du jubé était suspendu dans les airs par trois chaînes, attachées, l'une à la partie supérieure, les deux autres aux bras de la croix, et fixées par des anneaux de fer à l'arcade supérieure qui, dans nos vieux édifices romans, s'appelait *l'arc triomphal.*

Presque partout ces jubés ont disparu. Les puristes s'en réjouissent. Ils retrouvent enfin, disent-ils, les cathédrales avec leur belle simplicité, la pureté de leurs lignes...

Viollet-le-Duc est moins catégorique ; il constate, il est vrai, « que les grandes cathédrales, bâties vers la fin du XIIe siècle et le commencement du XIIIe, n'avaient point été primitivement disposées pour recevoir les jubés. » Ce qui ne l'empêche pas de regretter leur disparition. « Il n'existe plus en France, *malheureusement*, un seul jubé d'une époque ancienne, et cependant toutes nos églises abbatiales, toutes nos cathédrales en possédaient [1]. »

Et, de fait, ne devons-nous pas plutôt regretter « ces galeries

1. *Dictionn. d'architecture. Jubé.*

aériennes, lancées d'un pilier à l'autre, gracieux portiques placés à l'entrée du chœur, qui, loin de briser la perspective, la prolongeaient, en paraissant l'arrêter, et ajoutaient un charme mystérieux à la pompe des cérémonies, en ne les laissant apercevoir qu'à travers ses sculptures et ses colonnettes (1)? »

Le Christ triomphant fut arraché à sa place d'honneur et relégué dans l'ombre; c'est ainsi qu'on peut voir à la cathédrale de Reims, réfugié dans la chapelle du Rosaire, le Christ en bois sculpté, aux traits pleins de grâce et de majesté, qui, pendant tant d'années, debout sur son jubé, protégea de son ombre, au jour du Sacre, le trône de nos vieux rois.

On en revient aujourd'hui de cet ostracisme: c'est ainsi qu'à l'église Saint-Jacques, de Reims, un curé, ami de l'art, a replacé sur sa *trabes*, poutre transversale allant d'une colonne à l'autre, le fameux crucifix dû au ciseau de l'illustre sculpteur Jacques: « Les bras et la poitrine sont sillonnés par les veines et les muscles, qui se soulèvent çà et là avec une effrayante vérité anatomique. Il est impossible de le fixer quelques minutes sans éprouver comme un frémissement... C'est un précieux monument de l'art chrétien au XVIe siècle (2). »

La cathédrale d'Albi, Notre-Dame de Liesse, Saint-Étienne du Mont à Paris, Sainte-Madeleine de Troyes, l'église d'Aerschot en Belgique, la fameuse abbaye de Maredsous, possèdent grilles ou jubés, couronnés par la scène du Calvaire; mais le plus beau jubé peut-être, qui ait échappé au vandalisme révolutionnaire ou au purisme destructeur, c'est celui de la collégiale Saint-Pierre à Louvain. La croix est garnie à ses extrémités de médaillons quadrilobés et de fleurs de lis. Au bas les statues de la sainte Vierge et de saint Jean. Dans les médaillons, d'un côté les emblèmes évangéliques, de l'autre côté les quatre grands docteurs latins, Grégoire, Ambroise, Augustin et Jérôme; sur le soubassement les images de saint Grégoire, saint Paul, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Henri et saint Augustin.

Quelle conception sublime réalisée dans ce jubé, que surmonte une croix! C'est le triomphe de Jésus, qui est exprimé là, dans ce Christ orné d'or éclatant et de pierreries scintillantes, le triomphe de Jésus qui avait déjà séduit nos aïeux des premiers siècles, quand ils représentaient sur la croix le Christ triomphant. — Ce jubé élancé, c'est le trône du roi triomphateur; la Vierge qui est là au premier rang, c'est la Mère du Roi, la Reine-Mère. — Tous ces saints Apôtres,

---

1. ALLAIRE. *Semaine religieuse* de Reims, numéro du 4 juin 1870.
2. E. ALLAIRE. *Semaine religieuse* de Reims, 11 juin 1870. Sur ce Christ remarquable lisez aussi la notice faite par M. H. Jadart, de l'Académie de Reims.

Évangélistes et Docteurs, c'est la cour du roi, prosternée sur les degrés du trône, et chantant l'hymne de louange : « A celui qui est assis sur le trône, et à l'Agneau, bénédiction, honneur, et gloire, et puissance dans les siècles des siècles ! *Sedenti in throno et agno, benedictio, et honor, et gloria, et potestas in sæcula sæculorum* (1) ! »

Maudit soit le marteau des vandales qui, dans tant d'églises de notre France, a brisé ce trône et interrompu ce concert d'hommages au Crucifié !

§ 4. — LE CRUCIFIX AU PORTAIL DES ÉGLISES

A L'INTÉRIEUR de l'édifice, le sculpteur chrétien a placé le crucifix sur l'autel et à l'arc triomphal ; et voilà qu'à l'extérieur, son ciseau le taille au pignon du monument, aux croisées, sur le portail.

Viollet-le-Duc (1) cite le Christ crucifié, le front ceint d'un nimbe, sculpté, dès le commencement du XIe siècle, au pignon de l'église du prieuré de Montmille, près de Beauvais.

Dans les ruines gigantesques de l'église de Saint-Jean des Vignes, à Soissons, le visiteur peut voir, se détachant sur la nue, le crucifix colossal qu'y a taillé l'artiste du moyen âge. Mais il est loin d'égaler en perfection le crucifiement du XIVe siècle, qui occupe tout le fronton de la pyramide méridionale du fameux portail de Reims. Le Christ a été travaillé avec un tel soin et un tel amour, qu'on le croirait plutôt destiné à l'intérieur du temple qu'à un endroit où il devait être constamment battu de la pluie. La figure, vue de près ou de loin, exprime une douceur infinie. *(Grav. page suivante.)*

La cathédrale de Toul, Notre-Dame de l'Épine, près Châlons-sur-Marne, la cathédrale de Strasbourg, nous offrent de ces christs de pierre, ainsi sculptés au fronton ou au tympan. A Strasbourg, on voit le vieil Adam recevant le sang qui s'échappe des plaies du nouvel Adam attaché à sa croix.

§ 5. — LE CRUCIFIX DANS LES TRÉSORS

AU moyen âge la foi était tellement débordante qu'elle cherchait mille échappées. Elle croyait n'en jamais faire assez pour glorifier Jésus-Christ, pour parer sa demeure, pour rehausser la beauté de son culte. Non contente d'orner somptueusement le sanctuaire, peu satisfaite de placer sur le portail les Apôtres, la Madone et le Christ en croix, elle créait dans une salle contiguë à l'édifice, une

1. Dict. d'Architecture : *Croix*.

LE CRUCIFIEMENT AU FRONTON DES ÉGLISES

Portail de Reims (partie méridionale).

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWIENSIS

réserve de richesses; c'était *le trésor* de l'église. On y puisait, aux jours de fête, un surcroît de pompe et de splendeur. Là, abondaient les reliquaires précieux, les vierges, les crucifix. Pour embellir ces objets d'art, la sculpture chrétienne faisait alors appel à sa sœur cadette, l'orfévrerie.

Les vieux inventaires des églises de Lincoln, de Windsor, d'York et de Winchester, nous montrent avec quelle sainte prodigalité, aux âges de foi, on incrustait les pierreries les plus rares dans l'or et l'argent des crucifix.

Dans l'inventaire de la cathédrale d'York, je lis ([1]): « Une croix processionnelle, avec un crucifix, garni de trois beaux saphirs aux extrémités, pesant trois livres, quatre onces et demie.

« Item, une croix dorée, avec un grand diamant au pied et trois grands diamants au pied du crucifix, pesant sept onces: le don de M. Stephen Scrope.

« Item, deux croix avec le crucifix en vermeil, avec les quatre évangélistes aux coins, d'argent blanc; et deux images de la Sainte Vierge dans les niches, sur le piédestal porté par quatre lions, pesant cinq livres trois onces: le don de M. Jean Newton.

« Item, une croix de jaspe rouge, ornée d'argent doré, avec des pierres incrustées dans un piédestal de bois: le don du dit M. Jean Newton. »

Ce n'est là que le tiers des crucifix artistiques, signalés dans l'inventaire de la seule cathédrale d'York.

L'Allemagne rivalisait de richesse avec l'Angleterre.

Nous lisons dans la Chronique de Mayence: « Il y avait des croix portatives d'une merveilleuse beauté, deux pour le jour des Rameaux, deux pour Pâques, deux pour la semaine de Pâques, deux pour les Rogations, deux pour l'Ascension, dix en tout. Il y avait une croix, longue d'un bras, qui contenait de nombreuses grandes reliques: au milieu un fragment du saint Bois, de un doigt sur une palme; elle était couverte d'or et de pierreries. » — « Il y avait aussi une croix de bois, revêtue d'or et qui soutenait un crucifix plus grand que nature, lequel portait intérieurement des reliques. On pouvait la démonter et elle se plaçait sur la *trabe* ([2]). » La chronique ici fait sans doute allusion au fameux Christ dont le corps était d'or et les yeux formés d'escarboucles, que l'archevêque Villigris fit exécuter pour son nouveau trésor de la cathédrale de Mayence.

On vénère au trésor d'Hildesheim une charmante croix-reliquaire, en or finement ciselé.

---

1. MIGNE, *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne*, pp. 1068-1069.
2. Gerbert, *Liturgie*, I, p. 195.

CRUCIFIEMENT DU Xe OU XIe SIÈCLE.

Plaque d'ivoire (aujourd'hui au Musée de Munich).

Le Musée de Munich renferme — plaque d'ivoire du Xe ou XIe siècle, — une crucifixion extrêmement curieuse, provenant sans aucun doute d'un trésor ou d'une sacristie. Sa description exigerait toute une monographie : nous préférons la mettre sous vos yeux. *(Page 101.)*

Comme l'Allemagne, l'Italie était riche en trésors, et ces trésors riches en crucifix. On voit encore à la sacristie du Dôme de Pise, une croix qui, d'après la tradition, aurait servi aux Croisés quand ils s'emparèrent de Jérusalem. Une gracieuse légende raconte que le Christ se retourna pour annoncer la victoire aux chrétiens. — C'est en souvenir de ce fait que cette croix, aux processions, se porte toujours à l'envers.

La France ne se laissait pas devancer par les autres nations dans son culte de la croix.

Les trésors de Sens, d'Auxerre, d'Angers, renfermaient de précieux crucifix. — Le trésor de la cathédrale de Reims, doté par les rois, était riche en christs de valeur : on y voit encore la ravissante croix du cardinal de Lorraine, tout en cristal de roche taillé, aux extrémités et jointures d'or ciselé, supportant un Christ d'or d'un travail achevé.

Le trésor de l'église Notre-Dame de Noyon renferme le fameux évangéliaire de Morienval, belle pièce du Xe siècle où, sur une plaque d'ivoire décorée d'entrelacs, le Christ en croix est représenté. *(Page 103.)*

Le trésor de la cathédrale de Chartres nous offre un spécimen du XIIe siècle, la châsse de Saint-Aignan, au fond de laquelle le crucifiement est reproduit. C'est un émail de Limoges remarquable.

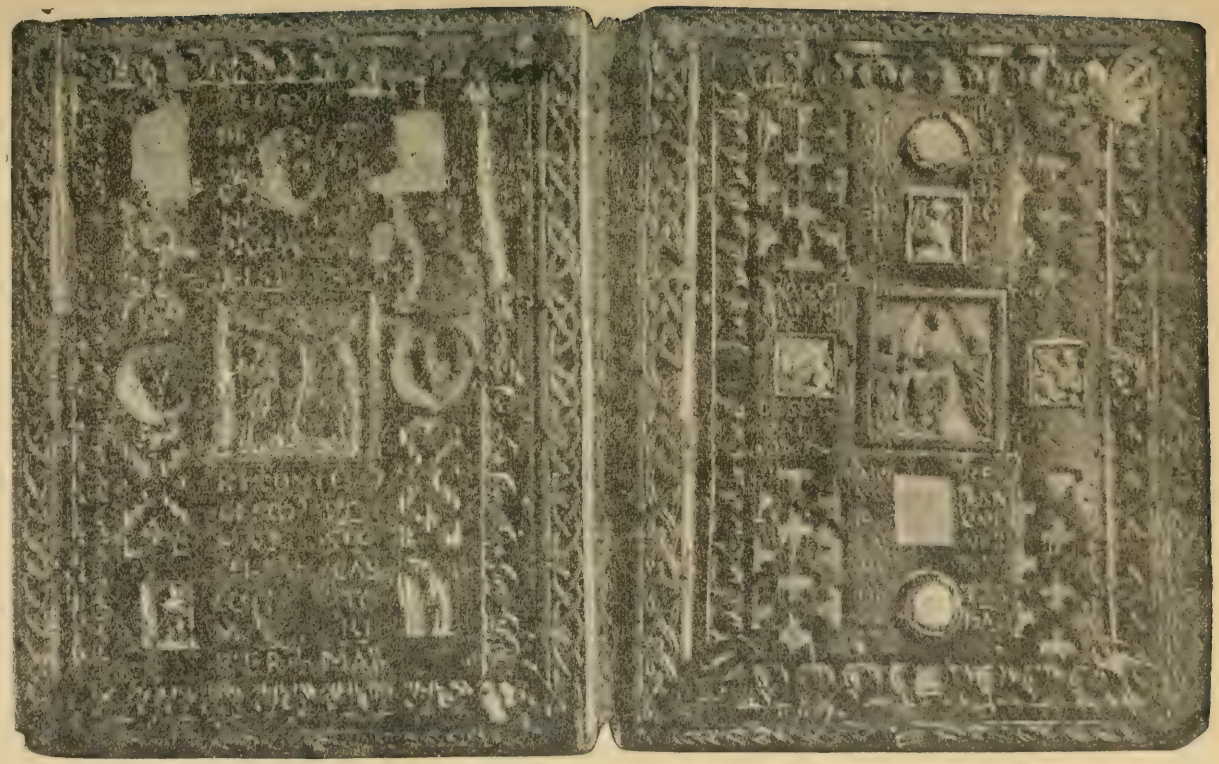
L'église de Rouvres, dans la Côte-d'Or, est fière de posséder une belle croix-reliquaire de la même époque. *(Page 105.)*

Au célèbre trésor de Conques étincelle, parmi cent merveilles, une œuvre d'orfévrerie pure, du XVIe siècle, où le Christ en croix, la Vierge et le disciple bien-aimé s'enlèvent vigoureusement sur un fond de rinceaux et de feuillages largement traités.

Tous ces objets sont d'une telle valeur, qu'ils ont été jugés dignes de figurer au Palais de l'Art rétrospectif, à l'Exposition de 1900. Des vitrines du Palais nous nous faisons un plaisir d'en faire passer plusieurs dans les feuillets de ce livre.

Le trésor de l'abbaye de Saint-Denis l'emportait peut-être encore en richesse sur tous ces trésors.

Voici un texte bien intéressant, tiré de l'*Histoire de Saint-Denis :* « L'abbé Suger fit faire un grand crucifix d'or avec la croix de bois recouverte de lames d'or, et employa à cet ouvrage cinq orfèvres, les plus excellens... Quant à la croix, outre que, comme je l'ay dit, elle estait toute de lames d'or, elle estait avec cela parsemée de riches



ÉVANGÉLIAIRE DE MORIENVAL (Xe siècle)

Ivoire et corne. (Église Notre-Dame de Noyon)

pierreries, comme saphirs, améthistes, topazes, grenats, et perles orientales, toutes enchâssées en or. Le crucifix estait aussi décoré et enrichi de plusieurs pierres rares; mais ce qui en relevait davantage l'esclat, estaient les précieux et très excellents rubis qui brillaient en ses mains, en ses pieds et en son côté; car il était attaché à la

CHASSE DE SAINT-AIGNAN (XIIIe siècle)
Émail de Limoges, conservé au trésor de la cathédrale de Chartres.

croix, non avec des clouds, mais avec des rubis, taillez en tête de cloud. »

Voilà les merveilles que faisait alors exécuter un ministre de France. — Dans les instants de répit que lui laissait l'administration d'un grand royaume, Suger mettait son génie à glorifier, jusque dans son effigie, l'Homme-Dieu, mort pour les hommes sur un gibet. Il lui faisait une croix d'or massif et l'y clouait avec des rubis.

CROIX-RELIQUAIRE (XIIIe siècle)
Trésor de l'église de Rouvres (Côte-d'Or).

C'est là, aux pieds du Christ, qu'aux heures de difficultés, le pieux administrateur allait chercher la lumière, et Dieu l'éclairait si bien que ses contemporains ne craignaient point de l'appeler « *le Père de la Patrie.* »

Heureux les empires, heureux les âges de foi, où des ministres d'État, non contents des conseils souvent intéressés de la sagesse humaine, prennent leurs grandes décisions, le regard fixé sur le Crucifix !

Chapitre Quatrième

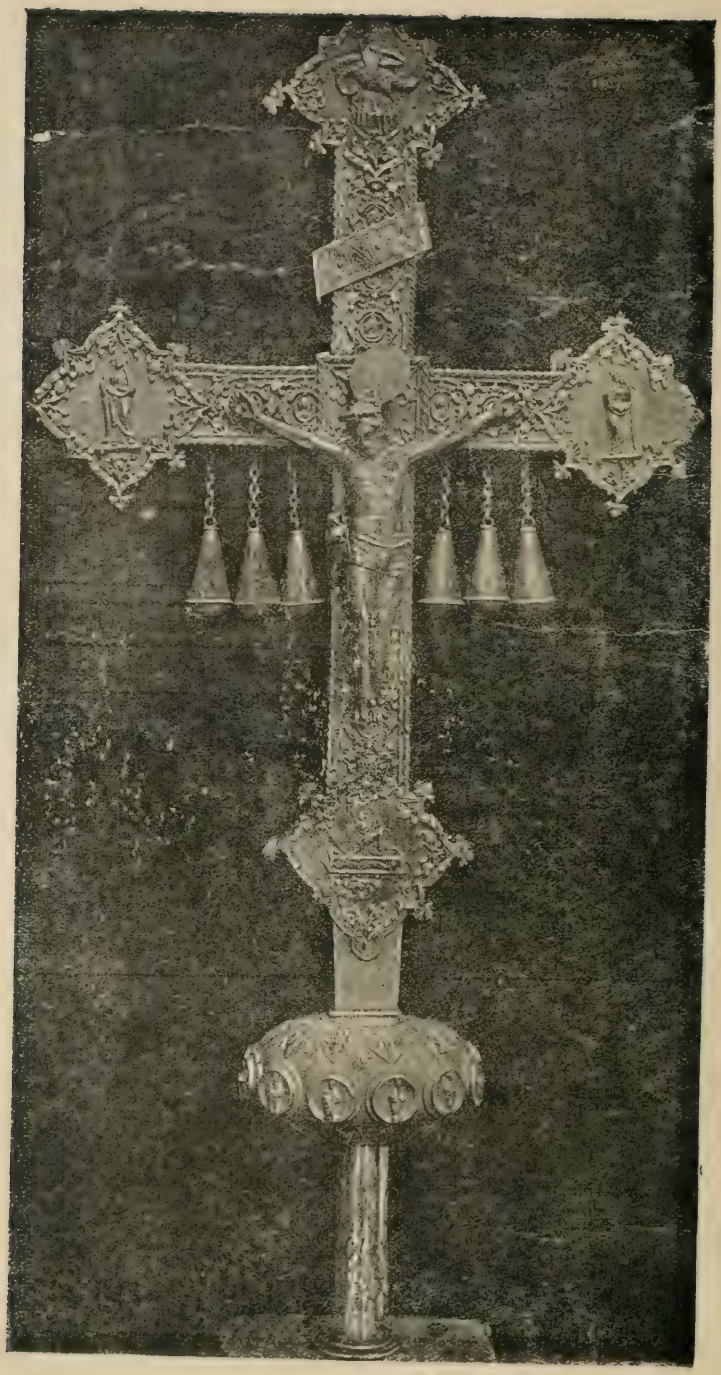
Le Crucifix à la ville et aux champs

DÈS les premiers siècles du christianisme, les fidèles avaient coutume de se rendre à des lieux sanctifiés par le souvenir des martyrs : chemin faisant on chantait des prières. C'est ce qu'on appelait les litanies. Les lieux saints où l'on s'arrêtait, s'appelaient les stations. La croix qui précédait le cortège s'appelait dès lors la croix *stationale* ou processionnelle. En certains pays, dans le Béarn en particulier et en Bretagne, ces croix étaient munies de clochettes ou de grelots. Clochettes et grelots, en s'agitant, avertissaient le peuple de l'approche de la procession ; Bretons et Béarnais s'inclinaient avec respect sur le passage du signe adorable.

Quelle fête pour le peuple chrétien, quand, aux jours solennels, aux Grandes Litanies, toutes ces richesses, reliquaires et statues, sortaient de leur mystérieuse retraite, et défilaient, parmi les vapeurs de l'encens, dans les rues de la cité !

Avec quelle avidité grands et petits suivaient du regard ces merveilles artistiques, cet or et cet argent, ces saphirs et ces diamants, étincelant sous la voûte du ciel, au soleil du bon Dieu ! Qu'elles répondaient admirablement aux aspirations intimes des âmes, ces processions libres des âges libres ! Aussi bien étaient-elles l'affirmation de cette vérité indéniable que Notre-Seigneur est le maître de la cité, non moins que de l'individu.

De temps à autre, le cortège s'arrêtait, et l'on priait au pied du crucifix, planté sur la place publique ou sur le bord de la route. A l'usage des tyranneaux contemporains, qui veulent reléguer dans les églises tout emblème religieux, rappelons ici ce que faisaient nos Pères : « A quelle époque, dit Viollet-le-Duc, commença-t-on à élever des croix dans les carrefours, à l'entrée des villes ou des villages et dans les cimetières ? Je ne saurais le dire ; on peut constater seulement que cet usage était fort répandu dès les premiers temps du moyen âge. » Et, à l'appui de son dire, le grand savant



CROIX PROCESSIONNELLE D'AHETZE (BASSES-PYRÉNÉES)
Croix munie de grelots (XVe siècle)

cite les fragments de la croix de Rougemont (Côte-d'Or), portant d'un côté le Christ attaché; de l'autre côté, dans le médaillon du centre, une main qui bénit. Il cite encore les restes d'une charmante croix que l'on voyait près de Troyes, en tête du pont de Fouchères; « la figure du Christ était sculptée sur chacune de ses faces, l'une tournée vers l'Orient, l'autre vers l'Occident. »

LE CALVAIRE DE COMFORT, EN BRETAGNE

Au centre même de Troyes, *dans la grand'rue;* les Confrères de la Croix firent élever un monument de bronze, que décrit encore Viollet-le-Duc; il était d'une si grande beauté qu'on l'appelait partout *la Belle-Croix.* Heureuse cité, à qui le Jansénisme n'avait pas encore fait sentir sa glaciale étreinte!

Souvent dans nos croyantes contrées, dans le Béarn, en Bretagne, en Auvergne, en Flandre, la simple croix des champs ou la croix

plus luxueuse de la ville était remplacée par un superbe Calvaire, monument granitique, abrégé de la Passion, vrai poème de pierre. Bien curieux sont les Calvaires de Bétharam et de Roc Amadour. Plus curieux sont, au pays d'Armor, les Calvaires de Guimiliau, de Saint-Paul de Léon, de Pleyben, de Plougastel et de Comfort.

LE CRUCIFIX SUR LE MENHIR
La pierre du *Champ Dolent*. — Dol (Bretagne).

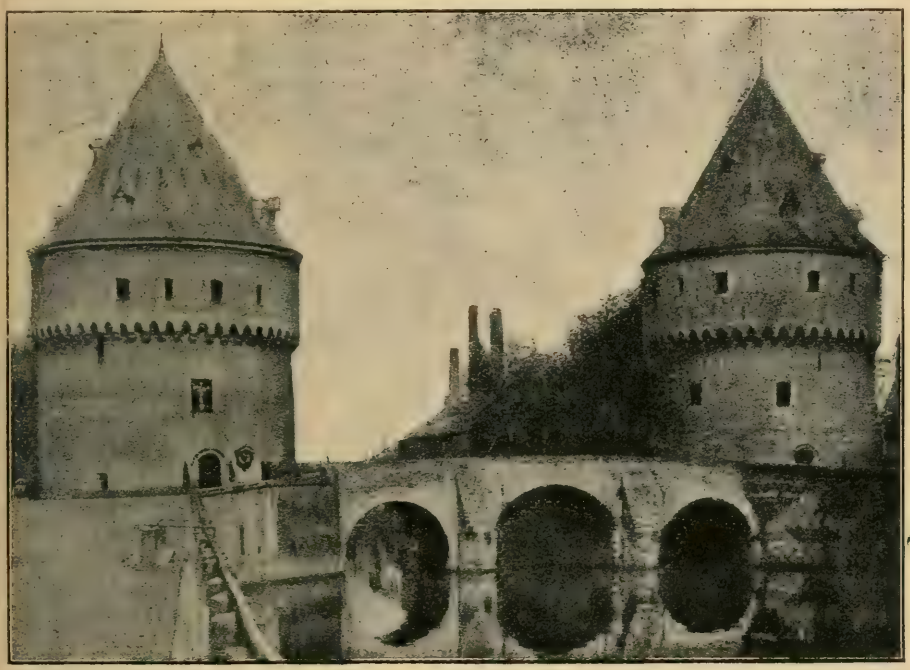
Parfois pour donner un socle digne d'elle à l'image du Christ, les Bretons, sans sourciller, jettent leur dévolu sur l'un des vieux menhirs qui se dressent au milieu de leurs ajoncs.

Tel, près de Dol, en Ille-et-Vilaine, le Calvaire du Champ Dolent. Belle idée, à coup sûr, d'avoir ainsi fait de la pierre idolâtrique le piédestal de la croix!

Dans ces âges de foi on allait en pélerinage aux Calvaires et aux

croix, non pas seulement aux grandes fêtes que nous rappelions tout à l'heure, mais dans des circonstances solennelles, en temps de guerre, en temps d'épidémie: c'est au pied de la croix, source de tout bien, que nos aïeux venaient demander la cessation du fléau.

Il était d'usage aussi qu'en traversant la campagne, les convois funèbres s'arrêtassent devant les Calvaires rencontrés sur la route: on faisait reposer le cercueil, le temps d'un *De Profundis*, devant



LE CRUCIFIX, GARDIEN DE LA VILLE
Pont de Courtrai, — Le crucifix est fixé à la meurtrière centrale d'une des tours.

l'image du Sauveur, courtes haltes avant la halte définitive, courts instants de repos avant le repos suprême.

Si de tout temps la foi chrétienne s'est plu à dresser des croix à la ville et aux champs, c'est avec une prédilection toute spéciale qu'elle a élevé l'image du Sauveur mourant, à la limite extrême de ce dernier champ, où la terre ferme va faire place aux abîmes mouvants des mers.

Qu'il est touchant le Calvaire dominant la falaise! Sa vue encourage

le marin qui prend le large et dans la tempête, c'est vers lui encore qu'il se tourne comme d'instinct, redisant la prière des apôtres en détresse: « Seigneur, nous périssons! »

Dans notre pèlerinage en pays chrétiens, nous avons, à la suite de la croix processionnelle, parcouru les rues de la cité, et stationné devant *la belle croix* qui se dresse sur la place: nous avons sillonné la campagne et fait halte devant les croix des chemins ou le christ des falaises. L'âme réconfortée par notre pieuse pérégrination, reprenons la direction de la ville. Nous voici arrivés aux remparts, avant de franchir la porte flanquée de tours, saluons encore un crucifix de bronze doré, qui étincelle aux rayons du soleil, un crucifix plus touchant peut-être que tous ceux que nous avons rencontrés jusqu'ici. Il est fixé — ainsi l'ai-je vu avec émotion à l'entrée de Courtrai, — dans une des meurtrières de la grosse tour qui protège la cité. Gloire au magistrat chrétien qui a placé là, en vedette, ce crucifix de bronze! tandis qu'aujourd'hui des sectaires iconoclastes s'en vont brisant sottement croix et statues, il a compris, ce bourgmestre, ce fils des Flandres, la belle parole de David: « *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.* Si le Seigneur ne garde la cité, c'est en vain que veille celui qui la garde! » (Ps. CXXVI, 1.)

Chapitre Cinquième

Le Crucifix dans les palais

1. — CRUCIFIX DANS LES PALAIS DES ROIS

DANS les âges de foi, les princes donnaient aux peuples l'exemple de la dévotion au crucifix. Pas plus que les gouvernants athées de notre siècle, ils n'étaient sans défauts; la passion grondait dans leurs cœurs, et parfois la tempête éclatait. Mais, après la faute, ils savaient où chercher le pardon; ils s'agenouillaient devant le crucifix; c'est là, à ses pieds, qu'ils pleuraient leur crime et promettaient de changer de vie.

On conserve, à Notre-Dame de Paris, le Christ d'ivoire que Louis XIV, repentant, donna à Mme de la Vallière: c'est devant ce crucifix, sans doute, que la courtisane convertie dépouilla, selon l'expression de Bossuet, « ces ornements qui étaient un piège pour les autres et pour elle-même; » c'est devant lui que, prenant le langage du Prophète, elle put dire: « Je détruirai et les colliers et les bracelets et les anneaux et les boîtes à parfum, et les manteaux et les rubans, et les broderies et ces toiles si déliées, vaines couvertures qui ne cachent rien. » C'est devant lui qu' « elle déclare une guerre immortelle et irréconciliable à tous les plaisirs (1). »

Cette sainte image, arrosée des larmes de l'illustre pénitente, fut, le 14 février 1831, au sac de l'archevêché de Paris, entaillée par le fer brutal des émeutiers. Le crucifix, c'est bien toujours « le signe de contradiction », objet d'éternel amour et d'éternelle haine!

Les désordres des règnes de Louis XIV et de Louis XV appelaient une victime. Dieu la prit sur le trône. N'est-ce pas en méditant la croix que Louis XVI se prépara à l'expiation suprême? La maison de Saint-Acheul, près Amiens, conserva longtemps le Christ, admirable d'expression, qui appartint à la famille du pieux monarque (2);

1. Bossuet, *Sermon pour la profession de Mme de la Vallière, passim.*

2. Il fut donné par M. de Sèze, à la suite d'une visite qu'il fit à Saint-Acheul, le 27 juillet 1827.

souvenir rendu bien touchant par la mort sanglante du roi-martyr; à sa vue, n'est-on pas tenté de redire la parole de Caïphe: « Il est bon qu'un homme meure pour le peuple, et que toute la nation ne périsse pas! »

CHRIST DE LOUIS XVI

A Florence, dans la chapelle du palais Pitti, se dressait, au XVIe siècle, un crucifix, vrai chef-d'œuvre de l'art chrétien; il était dû au ciseau du fameux orfèvre florentin Benvenuto Cellini. Cosme Ier de Médicis régnait alors en Toscane: heureux s'il eût compris les

leçons de ce Christ fait pour sa demeure! moins de cruautés eussent déshonoré son règne!

Comme la France et l'Italie, l'Espagne, en ses palais, eut aussi des

LE CRUCIFIX DE CHARLES-QUINT

crucifix fameux. Qui n'a entendu parler du *Christ de Charles-Quint!*

A l'heure actuelle, la France garde ce trésor.

C'est peut-être le crucifix le plus beau qu'ait produit l'art chrétien. Nous ne lui connaissons qu'un rival, le crucifix d'Avignon, que nous avons déjà fait connaître [1].

Voici le jugement porté sur le Christ de Charles-Quint par le *Journal des Beaux-Arts :*

« Ici le génie et la foi se sont unis dans un magnifique élan et ont produit une œuvre telle que, en la contemplant, l'imagination se demande s'il est bien possible que des mains humaines aient taillé cet ivoire, passé, en quelque sorte, à l'état de matière mouvante et vivante...

» Le Christ va mourir; sa tête se lève vers le ciel où ses yeux jettent encore un regard; sa bouche exprime ses dernières paroles. La donnée est aussi simple que connue; il y a près de dix-neuf siècles que les artistes la traitent... Nul ne l'a sentie et comprise comme l'auteur inconnu du Christ de Charles-Quint.

» ... L'artiste, dans chacun des muscles, dans chacune des parties de chair et d'os a fait passer un souffle de vie d'une extraordinaire puissance et d'une palpitation presque effective. Voyez ainsi les doigts de la main, leur souplesse relative, leur contraction, le jeu et le mécanisme des petits muscles, les phalanges amaigries vers le milieu et gonflées vers les bouts, la finesse des attaches du poignet avec leurs tendons raidis, mais encore vivants, le moelleux de la pose et des muscles du cou, l'amaigrissement du nez se contractant aux approches de la mort, l'œil s'éteignant, mais élevant une dernière fois la prunelle, la bouche ouverte, d'où l'on croit voir sortir le voile humide de l'haleine... Nous le répétons, c'est une œuvre réellement hors ligne, et notre plume s'avoue impuissante à l'analyser... »

Si la plume est impuissante à l'analyser, peut-être la lyre saura-t-elle chanter cette merveille. Écoutons quelques-unes des strophes, tombées, en face de ce Christ, d'une âme de poète :

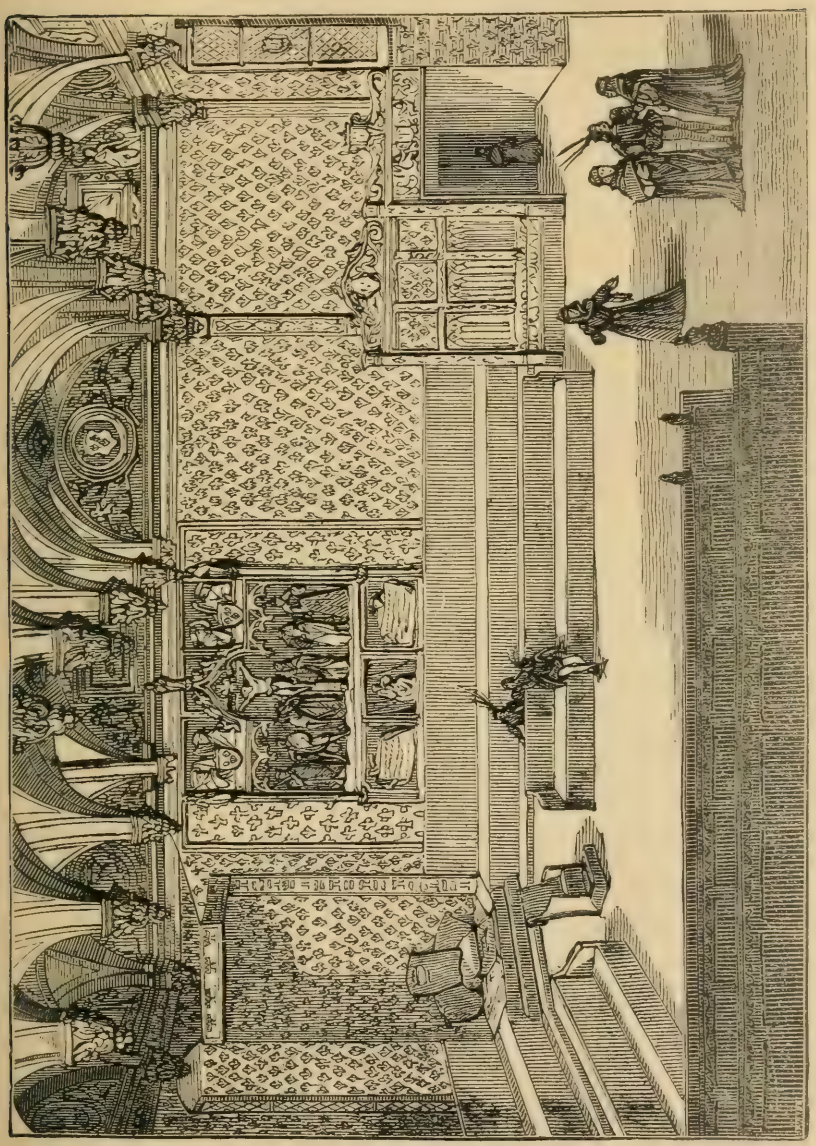
Venez et contemplez ce triple rang d'épines
Ceignant ce front royal, perçant ce chef sacré,
Et son sang, se mêlant à ses larmes divines,
Implorant le pardon pour son frère égaré!

Dans la bouche entr'ouverte, ô langue desséchée,
Tu murmures encor : J'ai soif, soif de ton cœur;
Oui, ta brûlante soif ne peut être étanchée
Que par le repentir, les larmes du pécheur.

Toujours je la verrai, cette épaule blessée,
Que déchira pour moi le fardeau de la croix;
Toujours je la verrai, cette main transpercée,
Qui semble me bénir pour la dernière fois.

1. Voir livre Ier, ch. I, § 4, et la gravure au frontispice de l'ouvrage.

Ses muscles sont tendus, ses veines épuisées.
Le prophète l'a dit: Ils ont compté ses os;



CHAMBRE DORÉE DE L'ANCIEN PALAIS DE JUSTICE DE PARIS
Le crucifix est à la place d'honneur.

Ses membres sont meurtris, toutes ses chairs blessées
Et des affreux sillons le sang coule à longs flots.

§ 2. — CRUCIFIX AU PALAIS DE JUSTICE

LONGTEMPS le Crucifix fut à la place d'honneur dans les palais de la justice humaine.

Nous montrons ailleurs [1] quelle autorité donnait au serment des témoins, quelle gravité à la sentence des magistrats cette image auguste du Juge des juges de la terre. Hélas! le Vendredi-Saint de l'an 1904, un ministre de la justice signait l'ordre de proscrire le Crucifix de tous les prétoires de France. L'ordre fut exécuté, mais son exécution arracha au pays un cri de douleur indignée.

Écoutez Coppée:

LE CHRIST HORS LA LOI

J'ai dit au Crucifix en tombant à genoux:
Pardon pour cette honte encor dans notre histoire!
Nos infâmes tyrans t'ont chassé du prétoire,
Le jour même, Seigneur, où tu mourais pour nous.

C'est une ignominie et c'est un sacrilège;
Mais ta tragique image, innocent condamné,
Peut-être importunait d'un remords obstiné,
Les hideux magistrats sommeillant sur leur siège...

Or ces hommes de qui chaque arrêt se tarife
Par quelque ruban rouge ou quelque avancement,
Vont se déshonorer plus confortablement.
Ton souvenir, Jésus, ne gêne plus Caïphe...

Quoi! L'avilissement des âmes est-il tel
Qu'aucun cri de révolte, aucun ne retentisse,
Alors qu'on proscrit Dieu des chambres de justice,
Avant de le chasser bientôt de son autel!...

Jésus, rends-nous l'ardeur des chrétiens d'autrefois!
Toi qui fis ces martyrs que les tortures folles
Ni la mort n'empêchaient de briser les idoles,
Suscite des héros pour relever ta Croix!

François COPPÉE.
Vendredi-Saint de l'année 1904.

---

1. Voir notre grande édition, pages 84 et 85.

Chapitre Sixième

Crucifix catholique et Crucifix Janséniste

On voit dans la sacristie de la cathédrale de Soissons un crucifix dû au ciseau de Girardon. Ses deux bras sont élevés en l'air. Les visiteurs l'admirent. C'est sans doute qu'uniquement soucieux du culte de la forme, ils n'ont cure des vieilles traditions chrétiennes.

Vous vous souvenez, chers lecteurs, des beaux crucifix du XIIe, du XIIIe siècle, le Christ était représenté comme un triomphateur, les deux bras majestueusement posés sur la traverse de la croix.

Dans les crucifix du XIVe au XVe siècle, les bras ne sont plus sur une ligne droite; ils forment un angle, mais un angle très obtus. « Nous devons reproduire le Sauveur tel qu'il était sur son gibet, disent les artistes de cette seconde époque; or, il est impossible que le corps, pesant de tout son poids sur les bras du Crucifié, ne les ait pas fait dévier de la ligne horizontale et fléchir quelque peu vers la terre. »

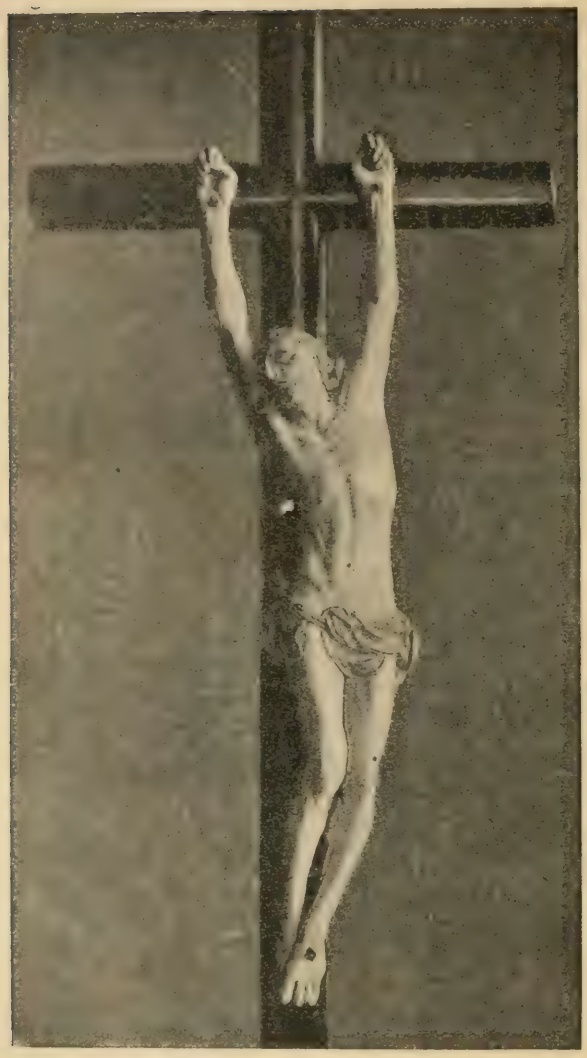
Cette remarque est juste, et, sans blâmer les imagiers du moyen âge d'avoir peut-être sacrifié la vraisemblance à une belle idée, nous n'avons pas le droit de réprouver la modification que les artistes d'une date postérieure, par amour de la vérité anatomique, ont cru devoir introduire dans la pose du Sauveur en croix.

Mais il y a loin de ces christs du XIVe, du XVe siècle au christ du peintre Jordaens dans la cathédrale de Bordeaux, au christ de Girardon conservé à Soissons. Ces deux crucifix et beaucoup d'autres de cette troisième époque semblent être le symbole d'une doctrine.

Au temps de Girardon, les jansénistes dogmatisaient [1]. Ils soute-

1. Le Jansénisme avait envahi les esprits, les mœurs et même l'art chrétien. Avec ou sans intention, des peintres ont représenté Notre-Seigneur crucifié avec les bras en l'air et non étendus. Les familles chrétiennes acceptent encore aujourd'hui ces crucifix jansénistes dont elles ne comprennent pas le sens. La foi nous enseigne que Notre-Seigneur est mort pour tous, et ses bras étendus embrassent tout le genre humain pour le racheter.... les disciples de Jansénius prétendaient qu'Il n'était mort que pour une partie de genre humain, distinction ignorée de la plupart des artistes.

(Abbé Pardiac, *Revue de l'Art chrétien*, 1885.)



CRUCIFIX DE DUQUESNOY
d'un seul morceau d'ivoire,
conservé au palais épiscopal de Gand.

CRUCIFIX DE BUIS
(d'une pièce)
Collection du Dr Marchant (Dijon).

naient, entre autres erreurs, que Notre-Seigneur n'est pas mort pour tous les hommes. Et les voilà qui, après avoir tarifié la valeur du

Sang de Notre-Seigneur, restreint l'efficacité de ses souffrances, diminué la multitude de ses miséricordes, veulent encore, — complément obligé de cette désolante doctrine, — changer totalement la pose du Christ en croix.

Ces bras étendus leur semblent trop manifestement ouverts à tous les hommes. Il faut modifier l'iconographie traditionnelle; les deux clous qui fixaient les mains de Jésus, sont donc rapprochés du centre de la croix et le corps du Sauveur est ainsi suspendu à ses deux bras, devenus presque parallèles.

Peut-être, je veux le croire, est-ce par originalité, par amour de la difficulté vaincue que tel ou tel artiste, que Duquesnoy, par exemple, le grand sculpteur de Bruxelles, a voulu tailler son crucifix tout d'une pièce dans un morceau d'ivoire, que tel autre a voulu le sculpter dans une branche de buis; tel l'artiste dont nous admirons le merveilleux crucifix dans la collection du Dr Marchant. Vu l'exiguïté de la dent ou du rameau, les sculpteurs ont dû forcément rapprocher les bras et les rendre parallèles.

Peut-être plus d'une fois est-ce là le simple motif qui, — en dehors de toute préoccupation dogmatique, — a déterminé cette fantaisie. N'importe, résistez à ce péril de la nouveauté (1); en fait d'art chrétien, toute nouveauté est dangereuse.

Artistes chrétiens, peintres ou sculpteurs, répudiez cette pose du Christ, qui n'est ni la vraie pose historique, ni la vraie pose symbolique, et, fidèles aux traditions des Giotto, des Fra Angelico, des Verocchio et des Benvenuto Cellini, offrez aux regards des rachetés un crucifix dont les bras largement ouverts attirent tous les prodigues et soient l'expression sensible de la parole de saint Paul: « *Omnes homines vult salvos fieri.* Dieu veut que tous les hommes soient sauvés (2). »

---

1. Ne vous croyez pas cependant obligés de bannir de vos maisons ces christs jansénistes. En présence du jansénisme, éteint pour toujours, l'Église tolère même dans les églises des œuvres d'art qu'elle eût peut-être proscrites à une autre époque, témoin le tableau du crucifiement par Jordaens à la cathédrale de Bordeaux. Vous n'êtes pas tenus, dans le secret de vos appartements, à une rigueur que l'Église n'exige pas, même dans le lieu saint. Ne vous croyez pas tenus non plus d'imiter cette religieuse, — Dieu aura récompensé sa bonne intention, — qui, ayant un superbe christ d'argent, les bras en l'air, fit, par un amour mal compris de l'orthodoxie, couper ces deux bras à l'épaule et les fit ressouder bien horizontaux. Par crainte d'un christ hérétique, elle obtint un christ monstrueux.

2. *I Tim.*, II, 4.

Livre Troisième

LE CRUCIFIX DANS L'AME DES SAINTS

Chapitre Premier

Le Crucifix, livre des saints

AU musée de Vienne, on admire le fameux tableau d'Albert Dürer, *la Toussaint.* On y voit le Père céleste tenant sur ses genoux son Fils crucifié et l'offrant à la contemplation des Saints réunis. Prophètes, patriarches, vierges, martyrs, confesseurs ont les yeux fixés sur le Sauveur. Cette toile ne représente pas seulement un symbole; elle reproduit un fait historique. Le Crucifix, sur la terre, nous allons le prouver par les textes des écrivains sacrés, c'est le livre où les Saints lisent et apprennent les leçons du renoncement; au ciel, les plaies de Jésus transfiguré seront l'éternel et délicieux objet de leur vision.

Saint Augustin a écrit cette parole: « *Crux Christi non solum est lectulus morientis, sed et cathedra docentis:* La croix n'est pas seulement le lit de douleur où Jésus expire, mais encore la chaire d'où il enseigne (1). »

C'est par les paroles et les exemples tombés de cette chaire, que le Sauveur, dans la suite des siècles, édifiera les âmes.

Dans son second sermon sur la Passion, Bossuet, résumant la tradition des Saints, donne au divin Crucifié un nom qui se rapproche fort de l'expression de saint Augustin; il l'appelle *un livre:* « Ouvrez vous-même le livre; lisez de vos propres yeux; les caractères en sont assez grands et assez visibles; les lettres en sont de sang, pour frapper la vue avec plus de force; on a employé le fer et la violence pour les graver profondément sur le corps de Jésus-Christ crucifié. »

Cette comparaison, employée par Bossuet, était chère aux Saints. Estimant, avec saint Paul, ne rien savoir que Jésus et Jésus crucifié, ils se plaisent à répéter que leur crucifix est *leur livre:* source de toute leur science.

---

1. *Orat. 119 in Joan.*

Saint Jérôme découvrait, dans ces feuillets sanglants, des enseignements si profonds, qu'il engageait ses disciples à ne pas se contenter d'une première lecture: « *Lisez*, leur disait-il, *et relisez le Christ.* »

Dès le Ve siècle, Samson, jeune enfant que son savoir fit élever plus tard au siège épiscopal de Dol, en Bretagne, affirmait plus apprendre au pied de son crucifix que dans tous les livres de philosophie.

Le crucifix, nous l'avons dit, c'est le livre que saint Bonaventure aimait à consulter, avant de prendre la plume [1].

Saint Dominique priait un jour au pied de son Christ. Au sortir de l'oraison un frère convers l'aperçoit, les yeux gonflés de larmes: « Père, lui dit-il, pourquoi pleurer ainsi? — Comment ne pleurerais-je pas? reprit le saint Patriarche, *la croix est mon grand livre de comptes;* j'y vois d'une part le nombre de mes péchés, de l'autre le sang que Jésus a dû verser pour payer ma dette. Comment ne pas pleurer à cette vue? »

Au siècle suivant, l'illustre fils de saint Dominique, le thaumaturge de l'Occident, saint Vincent Ferrier, ne se séparait jamais de son crucifix: il disait y trouver toutes les lumières répandues dans la Sainte Écriture et l'appelait *sa grande Bible.* — C'est là, c'est dans les feuillets de ce Livre qu'au XVIe siècle saint Jean de Dieu apprit pratiquement l'amour de l'humiliation et du mépris, à l'exemple de Celui qui avait été humilié et méprisé pour nous.

A la même époque, saint Thomas de Villeneuve produisit tant de fruits dans les âmes que les contemporains le comparaient à saint Paul pour la doctrine, à Élie pour le zèle. Charles-Quint en voulut faire le conseiller de sa vie. — Où Thomas puisait-il cette sagesse surnaturelle? Il nous le dit: *Moins dans les livres qu'au pied du Crucifix.*

Si les Jérôme, les Dominique, les Bonaventure, les Vincent Ferrier, les Jean de Dieu, les Thomas de Villeneuve, docteurs, fondateurs d'ordre, ascètes, directeurs d'âmes, archevêques, ont puisé dans ce livre « plus que dans tous les livres de philosophie » l'art de diriger les fidèles, c'est là surtout, c'est dans le Crucifix, tout enluminé de sang, que les Saints ont appris à sanctifier leurs propres âmes.

C'est que, en dernière analyse, la sanctification d'une âme se réduit toujours à deux éléments, un élément négatif et un élément positif.

Vous trouvez ces deux éléments dans la formule de la vie parfaite, donnée par le Maître: « Si quelqu'un veut venir à moi, *qu'il se*

---

1. Voir Introduction.

renonce, voilà l'élément négatif ; et *qu'il me suive*, voilà l'élément positif [1]. »

Vous les trouvez dans la formule employée par saint Paul, dans son épître aux Colossiens : « *Dépouillez* le vieil homme avec ses

S. BONAVENTURE MONTRE A S. THOMAS D'AQUIN LE LIVRE OU IL PUISE TOUTE SA SCIENCE
Tiré du *Génie civilisateur* de Magaud. Chez Plon, Nourrit et Cie, éditeurs.

actes (c'est bien l'élément négatif) et *revêtez* le nouveau (c'est l'élément positif) [2]. »

1. *Matth.*, XVI, 24.
2. *Colos.*, III, 9 et 19.

Vous les trouvez dans l'*Imitation de Jésus-Christ* où le Sauveur dit au chrétien : « Mon fils, *abandonne-toi* (encore l'élément négatif) et *tu me trouveras* (l'élément positif) [1]. »

Vous les trouvez dans Bossuet, au cours de la Passion que je vous citais tout à l'heure : « Quitter tout pour sauver son âme, en allant

EN REGARDANT SON CRUCIFIX, SAINT JEAN DE DIEU
APPREND LE MÉPRIS DU MONDE
(D'après un bas-relief de l'abbaye de Liessies)

à Dieu et à son royaume, n'est-ce pas toute la science du christianisme, et ne la voyez-vous pas, toute ramassée en Jésus crucifié ? »

Oui, Bossuet dit bien : *quitter tout*, pour sauver son âme (élément négatif) et *aller à Dieu* (élément positif), c'est là toute la science du christianisme, toute la science de la sainteté, et cette science je la trouve toute ramassée en mon crucifix, en Jésus crucifié.

Nous voudrions vous montrer par des traits tirés de la vie des

1. *Imit.*, l. III, ch. XXXVII, v. I.

Saints que le premier élément de la sainteté, quel qu'en soit le nom, qu'on l'appelle *renoncement* avec Notre-Seigneur, *dépouillement* avec saint Paul, qu'il consiste à *s'abandonner*, comme le veut l'auteur de l'*Imitation*, ou à *tout quitter*, comme le demande Bossuet; élément qui, en tout cas, n'est pas fait pour plaire à la nature déchue, parce qu'il implique une idée de destruction et de mort à soi-même, est cependant facile à réaliser pour toute personne qui médite et comprend les leçons du crucifix.

Nous verrons ensuite, l'histoire des Saints à la main, que le second élément de la sainteté, fruit du premier, qu'il s'appelle *suivre* Jésus, *revêtir* Jésus, *trouver* Jésus, *aller* à Jésus, toutes expressions qui peuvent se résumer en celle-ci: « union intime avec Jésus, » a été la récompense des âmes vaillantes qui ont mis en pratique les leçons du crucifix.

Chapitre Deuxième

Le Crucifix, école des renoncements journaliers

SE renoncer. » Quel vilain mot! Se renoncer! bon pour la Carmélite, enfermée derrière sa triple grille! Mais me voyez-vous prenant à tâche de me renoncer, moi, femme du monde, et du grand monde?

— Madame, elle était du monde aussi, et du grand monde, Élisabeth de Hongrie. Noble épouse de Louis, Landgrave de Hesse et de Thuringe, elle portait au front le triple diadème d'une haute naissance, d'une immense fortune et d'une illustre alliance; mais, dès son enfance, elle a compris les plaies de Jésus crucifié, et se renoncer lui est devenu un besoin.

Un jour, jeune encore, elle entre dans une église; elle est vêtue de soie et porte sur ses cheveux une couronne d'or et de pierreries. Soudain, le crucifix attire ses regards: « Me voici couverte de soie et couronnée d'or, se dit-elle toute honteuse, tandis que mon Seigneur est nu sur la croix et couronné d'épines. » Elle arracha sa couronne et ne parut plus à l'église qu'en robe de laine. — C'est en regardant, elle aussi, le crucifix, que Jeanne de Valois renonça gaiement à la couronne royale que la fortune lui enlevait.

Oh! que le renoncement est facile à qui regarde le crucifix!

Quoique appartenant à une famille d'artisans, elle était du monde encore, au moins par les apparences, la jeune Catherine, patronne de Sienne. Sa mère veut la marier et, — nous dit son historien, — « Catherine se laisse vêtir avec élégance, elle accepte toutes les parures dont on relevait sa fraîcheur et sa beauté; elle soigna son corset, elle se fit jolie et chercha à plaire. » Mais c'est elle qu'on représentera plus tard dans une vieille gravure du XVe siècle, tenant en main un crucifix avec ces mots, écrits tout près: *Jesu dolce, Jesu amore!* — Jésus crucifié, *son doulx Jésus*, Jésus son amour fut plus fort que le monde. Catherine va se dépouiller de son plus riche ornement: elle prend des ciseaux, saisit ses longues tresses et coupe ses beaux cheveux noirs.

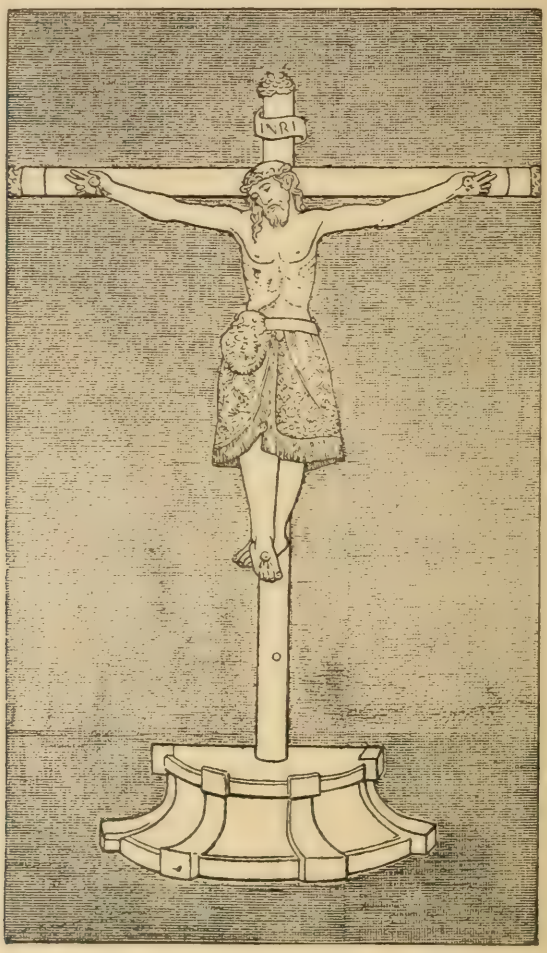
Dites-moi, si les femmes chrétiennes du monde, chaque matin, à leur lever, au lieu de donner leur premier regard à leur miroir, le donnaient à leur crucifix, si elles voyaient sous les épines les cheveux de leur Sauveur collés en plaques rougeâtres, diadème de douleur, rançon anticipée de leur vanité féminine, auraient-elles le triste courage de se bâtir au sommet de la tête, — c'est l'expression de S. Jérôme, — une tour faite avec les cheveux d'une autre (1)?

EN REGARDANT SON CRUCIFIX, SAINTE JEANNE DE VALOIS RENONCE JOYEUSEMENT A SA COURONNE
(D'après un bas-relief de l'abbaye de Liessies)

Elles qui prétendent n'avoir pas le temps de méditer, elles consacreraient tous les matins, à l'oraison, le temps employé jusque-là à la construction de leur tour, et elles entendraient tomber des lèvres de leur Crucifix ces paroles que Notre-Seigneur adressait à Marguerite de Cortone, l'amante des plaies du Crucifix: « Je gémis des modes vaines, nouvellement introduites dans les vêtements et

1. Alienis capilis turritum verticem struere. (S. Jérôme à Démétriade.)

les ornements;.. elles font pécher mortellement ceux dont elles attirent les regards, en imprimant dans leurs esprits des imaginations impures. Oui, je suis souvent mortellement atteint par ces dentelles,



LE CRUCIFIX DE SAINTE ROSE DE LIMA
conservé en l'église des Dominicains de Lima.

ces parures, ces frisures de cheveux, car ceux qui les font, portent sur leur face l'orgueil et les insignes de Satan [1]. »

Ce n'est pas par des paroles seulement que le crucifix enseigne le renoncement au luxe et à l'excès de la parure, c'est encore par

1. Marguerite de Cortone. *Sa vie*, Ch. IX, § 40.

des actes. Il est un christ fameux, vénéré à la cathédrale de Burgos. « La tradition, nous dit Ozanam, lui attribuait ce touchant prodige: on avait placé sur la tête du Christ une couronne d'or, mais cette tête sacrée la secoua, ne voulant être couronnée que d'épines, et le riche diadème resta à ses pieds [1]. »

Dans son Évangile, Notre-Seigneur, en deux mots a peint l'homme que la richesse attache à la terre: « Il était revêtu de pourpre et de lin, et il faisait, chaque jour, de splendides festins [2]. » Vaniteux et gourmand, voilà bien le mondain.

Nous venons de voir comment, à la vue de Jésus crucifié, Élisabeth de Hongrie, Catherine de Sienne, Marguerite de Cortone avaient rejeté loin d'elles la pourpre, les parures et la fascination de la bagatelle. La vue du crucifix n'est pas moins efficace pour réagir contre la sensualité de la bouche.

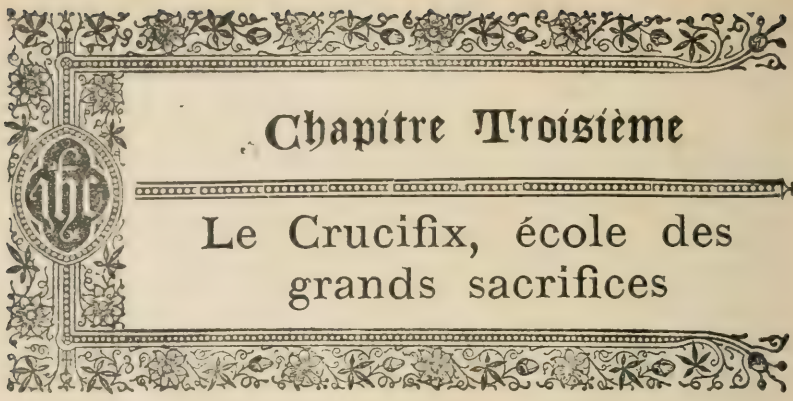
Nicolas de Tolentino était rempli d'une tendre affection pour la passion du Sauveur. Aussi à l'exemple de son grand patron, aimait-il à jeûner trois fois la semaine.

Rose de Lima avait un amour ardent pour la croix. En méditant son crucifix, elle avait vu les lèvres de Jésus abreuvées de fiel: desséchées par la soif. Elle veut imiter son Sauveur: « Dès son enfance, lisons-nous en sa vie, elle s'abstint de manger de toutes sortes de fruits qui sont excellents dans le Pérou. A l'âge de six ans, elle commença à jeûner trois jours de la semaine au pain et à l'eau; elle mêlait à ses aliments de l'absinthe et autres herbes amères, et elle avait un vase plein de fiel dont elle se lavait la bouche chaque matin, en mémoire du fiel dont le Sauveur a été abreuvé sur la croix. »

Chers lecteurs, si la vue du crucifix ne vous pousse pas à cette mortification héroïque, elle vous détournera du moins des raffinements de la sensualité moderne. Disciples du Crucifié, vous vous efforcerez de maintenir, à votre table, quelque vestige de l'austérité salutaire dont vos pères donnaient l'exemple.

---

1. Ozanam, *Pèlerinage au pays du Cid.*
2. *Luc*, XVI, 29.



Chapitre Troisième

Le Crucifix, école des grands sacrifices

QUAND saint Paul nous dit de dépouiller le vieil homme avec ses œuvres, *cum actibus suis*, il semble principalement viser le dépouillement de l'âme. Une des affections mauvaises les plus difficiles à dépouiller, c'est le ressentiment : on a été lésé dans ses intérêts, froissé dans son amour-propre, blessé peut-être dans son honneur, et l'on garde volontairement dans le cœur de l'amertume, parfois même de la haine, pour l'auteur de ce dommage fait à nos biens ou à notre réputation, oubliant que Notre-Seigneur nous dit en saint Matthieu : « Si tu apportes ton offrande à l'autel et que là tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande près de l'autel et va d'abord te réconcilier avec ton frère, et puis tu viendras offrir ton présent (1). »

Que de chrétiens, hommes et femmes, détournés du service de Dieu par un ressentiment, par une rancune volontaire ! Qu'ils regardent donc la croix ! La première des sept paroles qu'y prononce le Sauveur est une parole de pardon.

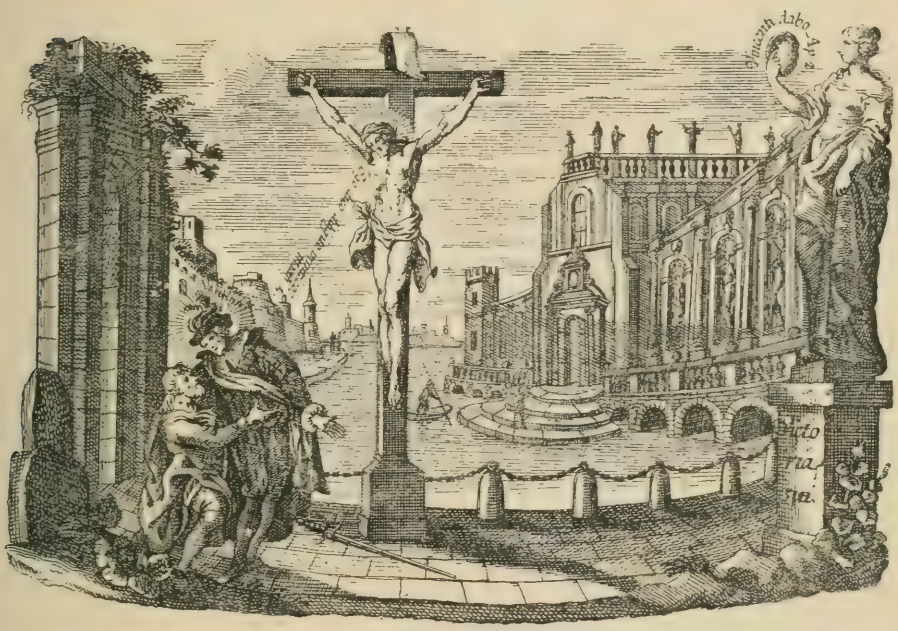
Dans la première moitié du XVIe siècle, vivait un gentilhomme nommé Jean Gualbert : un de ses parents ayant été assassiné, Jean résolut de tuer le meurtrier. « Un jour, dit son historien, que notre Saint allait à Florence, rêvant dans son esprit comment il pourrait trouver l'auteur du crime et s'en défaire, il l'aperçut qui venait à sa rencontre dans un lieu si étroit qu'ils ne pouvaient se détourner ni l'un ni l'autre. Gualbert saisit son épée ; il va la passer au travers du corps de son ennemi ; mais celui-ci se jette soudain aux pieds de Jean et, les bras étendus en forme de croix, il le conjure par la Passion de Jésus-Christ, de ne pas lui ôter la vie. Le gentilhomme fut touché : « Je ne puis vous refuser, dit-il, ce que vous me demandez

1. *Matth.*, v, 24.

au nom de Jésus-Christ. Priez Dieu de me pardonner mon péché. » Et il l'embrassa avec effusion.

Jean continue son chemin jusqu'à l'abbaye de Saint-Miniat; il entre dans l'église: tandis qu'il priait, le crucifix (1), sur l'autel, incline la tête, comme pour le remercier du pardon qu'il avait si généreusement accordé pour son amour.

Vers la même époque, saint Louis Bertrand, par l'intervention miraculeuse du crucifix, ramenait à des sentiments de clémence



SAINT JEAN GUALBERT, A LA PENSÉE DE JÉSUS CRUCIFIÉ, PARDONNE A SON ENNEMI
(D'après une vieille gravure,)

l'âme ulcérée d'un gentilhomme. — Le Saint avait repris publiquement les vices alors régnants. Parmi ses auditeurs, un gentilhomme se crut spécialement visé et résolut de se venger. Il va à la rencontre de Louis Bertrand et dirige sur lui le canon de son pistolet. Le saint Dominicain, sans s'émouvoir, fait sur l'arme un signe de croix. Le pistolet vole en éclats. A sa grande surprise le gentilhomme, au lieu de l'arme meurtrière, ne voit plus dans sa main que le doux emblème de la miséricorde, le crucifix. Tout ému, il se jette aux pieds du thaumaturge et lui demande humblement pardon. Ce fait miraculeux est rapporté par le promoteur même de la cause de

1. Ce crucifix est vénéré à Florence, dans l'église de la Trinité.

canonisation de saint Louis Bertrand, et inséré dans le Bréviaire Dominicain (1).

Si la vue du crucifix désarme la passion; si elle va jusqu'à donner au chrétien la force d'embrasser un meurtrier, elle lui donne encore la force de baiser avec résignation la main de Dieu, quand elle brise notre cœur, en dépeuplant notre foyer.

LE BIENHEUREUX LOUIS BERTRAND
Le pistolet miraculeusement changé en crucifix.
(D'après une ancienne gravure.)

En racontant le massacre des Innocents, saint Matthieu remarque qu'on entendit en Rama des pleurs et des hurlements: c'est Rachel qui pleure ses fils, et elle ne veut pas être consolée, parce qu'ils ne sont plus.

Trente-trois ans plus tard, Rachel, dans la contemplation de son

1. Voir dans les Bollandistes, 10 octobre. *Vita auctior, auctore Bartholomæo Avignano, causa canonizationis auctore.*

Dieu crucifié, eût pu trouver une consolation qu'elle n'avait pas alors. — La bienheureuse Mélanie, écrit saint Jérôme, venait de perdre un mari tendrement aimé, elle le pleurait encore, quand soudain son fils unique lui est ravi par la mort. « D'abord, elle reste immobile de douleur et comme terrifiée par ces coups redoublés. Mais elle aperçoit son crucifix; elle le prend, elle le baise, et, en le baisant, elle trouve la force de bénir Dieu. »

Dans le cours des âges, que de mères, que de veuves frappées de coups semblables, ont trouvé le courage dans ces plaies de Jésus, où Mélanie l'avait puisé!

La mort prématurée de ces êtres chers qu'unissent les liens du sang, est peut-être le sacrifice le plus cruel que Dieu puisse imposer ici-bas à un cœur humain.

Il est un sacrifice plus méritoire encore, parce qu'il est volontaire, c'est le sacrifice qu'un jeune homme et qu'une jeune fille font à Notre-Seigneur, en entrant dans la vie religieuse; sacrifice que saint Thomas ne craint pas d'appeler un holocauste, parce que l'on s'y consacre à Dieu totalement, sans rien réserver de la victime offerte (1), sacrifice si agréable au Créateur que, selon le Docteur angélique, en embrassant l'état religieux on obtient la même grâce qu'en recevant le Baptême (2); sacrifice, à toute époque, douloureux à la nature, puisque les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, flammes de l'holocauste, consument ce qu'un être a de plus cher au monde, les biens de la fortune, les plaisirs du corps, l'indépendance de la volonté, — sacrifice plus douloureux de nos jours, où le jeune homme et la jeune fille, appelés de Dieu, se voient trop souvent contrariés dans leurs desseins par l'égoïste amour, par la cruelle tendresse de leurs parents, et se voient dès lors contraints, pour répondre à l'appel divin, de s'arracher violemment aux bras d'un père et de faire couler les larmes d'une mère.

Oh! qu'il est dur parfois d'abandonner le foyer qui nous a vus naître! « Lorsque je sortis de ma maison paternelle, dit sainte Thérèse, j'éprouvai comme les douleurs de l'agonie... je sentis tous mes os qui allaient se détacher les uns les autres (3)..... »

O vous que Dieu, par une faveur inestimable, appellerait à cette agonie volontaire, à ce sacrifice suprême, ne tremblez pas, mais regardez le crucifix: il a été la force de Thérèse, il sera la vôtre. Vous entendrez Jésus crucifié, type parfait du religieux (4), vous redire: « Je rendrai mes vœux au Seigneur en face du peuple entier. »

---

1. *Summa Theol.* IIa IIæ, q. 186, art. 1.
2. *Ibid.*, IIa IIæ, q. ult., art. 3; ad 3.
3. *Sainte Thérèse.* Sa vie écrite par elle-même, IV, p. 33.
4. Mgr Gay, *État religieux*, p. 93.

Et, à son exemple, vous attacherez irrévocablement votre vie à sa croix.

Poussée par la grâce, une jeune fille du grand monde souhaitait devenir enfant de sainte Thérèse. Elle se présente au Carmel. Pour éprouver sa vocation, la Supérieure fait à l'aspirante une affreuse peinture des austérités du cloître: « Dans votre vie nouvelle, au lieu de votre charmant boudoir, vous n'aurez qu'une sombre cellule; la nuit pour reposer, au lieu des sommiers élastiques, une dure paillasse; au réfectoire, au lieu de vos mets délicats, des aliments grossiers et le jeûne bien souvent. Vous êtes habituée aux compliments de vos amies; ici, au Chapitre, vous n'aurez guère que des avis et des réprimandes. »

La jeune fille se taisait.

— Eh bien! que vous en semble? reprit la Supérieure.

— Ma mère, je n'ai qu'une question à vous faire: Y a-t-il chez vous des crucifix? y en a-t-il dans cette cellule où l'on est si mal logé et si mal couché? y en a-t-il dans la salle du Chapitre où l'on reçoit de si vertes réprimandes et de si rudes corrections?

— Oui, ma fille, il y en a partout.

— Ah! ma mère, ajouta la courageuse postulante, j'espère ne trouver rien de difficile là où je trouverai le crucifix [1]!

Elle raisonnait cette vaillante, comme raisonnait dès le VIIe siècle, Ste Dymphne, fille d'un roi d'Irlande: elle se sent pressée de garder à Dieu sa virginité: « Tu mourras, lui dit son père, si tu persévères dans ton ridicule dessein. — Père, avec l'aide du Christ, je mourrai. » Et elle mourut, les yeux fixés sur le crucifix.

Taine, dans son étude des orignes de la France contemporaine, a une bien belle page sur la fidélité des Religieuses pendant la grande Révolution.

En 1790, elles étaient 37,000, réparties en 1500 maisons. Les sectaires d'abord veulent arracher aux cloîtres ces malheureuses, qu'ils prétendent avoir été enfermées de force dans leur couvent.

Une enquête est ordonnée sur cette prétendue violence. Un membre du Comité en donne le résultat à la tribune française. Il doit avouer que les Religieuses, bien loin de subir aucune contrainte, déclarent par lettres et adresses vouloir rester dans leur prison volontaire: « Nous préférerions, disent plusieurs d'entre elles, le sacrifice de nos vies au sacrifice de notre état. »

---

1. On raconte un trait semblable du bienheureux Laurent de Brindes, issu, au XVIe siècle, des illustres familles de Rossi et de Masella. Il se présente chez les Capucins. Le P. Laurent de Bergame, provincial, le conduit dans une misérable cellule : « C'est là qu'il vous faudra passer votre vie. — Que cette cellule renferme un crucifix, dit le jeune seigneur, et elle me semblera plus belle que les salles de mes palais ! »

D'autres ajoutent : « Nous protestons devant la nation, en face du ciel et de la terre, qu'il n'est donné à aucun pouvoir de nous arracher l'amour de nos engagements, et nous les renouvelons, ces engagements, avec encore plus d'ardeur que nous ne les fîmes à notre profession [1]. »

Quelle est donc la chaîne mystérieuse qui les rive à une vie toute faite de renoncements ?

SAINTE DYMPHNE

ravie d'amour pour Jésus crucifié, renonce à la vie plutôt que de renoncer à sa virginité.
(D'après une vieille gravure.)

Portent-elles sur elles quelque talisman qui donne des reflets dorés à ces grilles de fer qui les séparent du monde ? Oui, le crucifix, voilà leur talisman : C'est lui qui leur a inspiré la pensée de la vie religieuse, c'est lui qui les maintient dans les renoncements quotidiens de la vie religieuse.

C'est lui qu'une âme contemplative chantait en ces strophes, pleines d'une naïve passion :

---

1. Taine, *La Révolution*, I, p. 217.

Oh! viens, viens sur mon cœur, n'es-tu pas mon partage?
N'es-tu pas mon trésor jusqu'au dernier soupir?...
N'es-tu pas de l'Époux, dont tu m'offres l'image,
Le plus doux souvenir?

Tu me tiens lieu de tout: de trésor, de patrie,
Tout ce que j'ai laissé, tu le deviens pour moi:
Mon amour, mon seul bien, ma liberté, ma vie,
Ma famille, c'est Toi!

Je ne veux, pour ma part, que tes clous, que tes larmes.
Que m'importe le monde et sa vaine faveur!
Un soupir, à tes pieds, a pour moi plus de charmes
Que ses chants de bonheur.

Tu me suivras partout. — A mon heure dernière
C'est toi qui répondras à mon regard mourant...
Toi qui comprendras seul la muette prière
De mon cœur expirant...

C'est toi qui veilleras sur ma cendre glacée:
Entre mes doigts raidis, toi qui brilleras seul;
Toi qui demeureras, quand tout m'aura laissée,
Sous mon pâle linceul!

Oh! viens, viens sur mon cœur, gage qui me fait vivre,
Parle-moi de mon Dieu... redis-moi son amour...
Donne-moi de l'aimer, de souffrir, de le suivre,
Jusqu'à mon dernier jour!

Seigneur, dit le chrétien au livre de l'*Imitation* (1), combien de fois me renoncerai-je? et en quoi faut-il m'abandonner?

— Toujours et à toute heure, reprend Jésus, dans les petites choses comme dans les grandes, *sicut in parvo, sic et in magno.* »

Le crucifix, nous venons de le voir, aide à ce renoncement dans les petites choses, comme dans les grandes.

Sa vue inspire à la mondaine d'enlever à son front cette parure recherchée, de démolir la tour de Babel de ses cheveux empruntés, de bannir de sa table les superfluités coûteuses du sensualisme contemporain. — Ce sont là les petits dépouillements dont parle l'Imitation, *sicut in parvo.*

Le crucifix est aussi l'inspirateur des grands renoncements.

1. *Imit.*, L. III, Ch. XXXVII, v. 2 et 3.

Le ressentiment est au fond de votre cœur; la vue du crucifix l'étouffe. La mort a fait le vide à votre foyer, les pieds du crucifix que vous baisez, arrêtent vos plaintes et sanctifient vos larmes.

Dieu fait à votre famille le grand honneur d'une vocation religieuse. Parents, Jésus vous dit: « Offre ton enfant, comme mon Père m'a offert pour le rachat du monde. »

Élu du Seigneur, fiancée du Christ, le crucifix vous dit: « Renonce à tout ce que le monde aime, et que tes trois vœux, clous crucifiants, te fixent à ma croix! »

Voilà les grands renoncements inspirés par le crucifix: *sic et in magno.*

Tous ces renoncements, grands et petits, doivent mener l'âme à la suite de Jésus: Qu'il se renonce... *et me suive.* Or, nous allons le constater dans la suite de ce livre, par une conduite providentielle de Dieu, glorifiant ainsi l'image de son Fils en croix, cette union à Jésus jaillit encore naturellement de la dévotion au crucifix. Si bien que le crucifix est partout dans la sainteté des Saints: il facilite leur renoncement et, en récompense de ce renoncement même, il les mène aux joies de l'union avec Notre-Seigneur, union dans l'oraison, union dans l'apostolat, union dans l'immolation.

Chapitre Quatrième

Le Crucifix est le maître de l'oraison

NOTRE-SEIGNEUR en croix est le principe de la haute contemplation des Saints. Celui-là se tromperait qui prétendrait, comme certaine école de contemplatifs au XVIe siècle, arriver à des états d'oraison sublime, sans passer par l'Humanité sainte de Jésus et de Jésus crucifié. Sainte Thérèse avait failli partager cette opinion; mais, comme elle pleura son erreur! Sa plume semble encore humide de ses larmes, quand elle trace ces lignes:

« O Seigneur de mon âme, Jésus crucifié, je ne me souviens jamais sans douleur de cette opinion que j'ai partagée dans mon ignorance. Je la considère comme une grande trahison, dont je me rendis coupable à l'égard de ce bon Maître, et quoique ce fût innocemment, je ne saurais trop la pleurer (1). »

Chacun sait les extases extraordinaires dont Dieu favorisa Madeleine de Pazzi, l'héroïque fille de sainte Thérèse. Pour elle aussi, la dévotion au crucifix fut le principe de cette haute oraison.

« Elle avait pour Jésus souffrant, nous dit le P. Cépari, tant de dévotion, qu'on la vit une fois, le crucifix à la main, le contempler pendant trente heures de suite, sans en détourner un seul instant ses regards, tantôt fondant en larmes, tantôt prenant un visage animé et plaidant contre les Juifs la cause de cet innocent Agneau avec une éloquence surhumaine (2). »

« Un autre jour, ajoute son historien, tenant un crucifix en main, transportée de la violence de l'amour qui brûlait son cœur, elle s'en alla, courant par le monastère sans pouvoir se contenir, et criant à haute voix: « O amour! ô amour! ô amour! », puis, tantôt elle regardait le crucifix, tantôt elle le pressait tendrement sur la poitrine,

---

1. *Sainte Thérèse.* Sa vie écrite par elle-même, publiée par le P. Bouix, chez Lecoffre, 1880, ch. XXII, p. 248.

2. Sa vie, par le P. Cépari, t. Ier, ch. V, p. 84.

et l'embrassait avec une incroyable ferveur, redoublant toujours: « O amour! ô amour! je ne finirai jamais de vous appeler amour, mon cher amour, la joie de mon cœur, l'espérance et tout le réconfort de mon âme » et arrêtant les yeux sur le côté ouvert, elle témoignait y apercevoir des choses admirables. »

Oh! oui, le crucifix est le maître de l'oraison, et qui sonde ses plaies, y découvre des choses admirables. »

Bien avant Thérèse de Jésus et Madeleine de Pazzi, fleurs empourprées du Carmel, n'est-ce pas dans les blessures du Crucifié que saint Bruno puisait son dégoût des choses de la terre et ses saints désirs du ciel? n'est-ce pas dans les blessures du crucifix que saint Bernard, saint François et saint Bonaventure, ces grands contemplatifs du moyen âge, avaient puisé leur amour de Dieu?

Écoutez cette page de l'abbé de Clairvaux:

« Accordez-moi, Seigneur, la grâce de reproduire, de quelque manière, en ma vie, le mystère de votre sainte Passion. Et d'abord daignez charger les épaules de votre serviteur de cette suave croix qui devient pour tous ceux qui la portent un arbre de vie; donnez-moi cette croix qui a pour largeur la charité, pour hauteur la toute-puissance, pour profondeur l'abîme de la sagesse. Faites que je coure avec légèreté à votre suite et que je ne rejette pas le fardeau dont mes ennemis m'ont chargé. A cette croix qui est vous-même, clouez vous-même, Seigneur, mes pieds et mes mains, et réalisez de tout point en moi le mystère de votre Passion... Enfin, pour représenter votre couronne d'épines, faites que je sois déchiré par la componction et par le souvenir de mes péchés. »

Ne voit-on pas que ces lignes sont écrites en face du crucifix, devant cette croix dont le Saint mesurait la largeur, la hauteur et la profondeur, devant ces quatre clous dont il voudrait voir transpercés ses mains et ses pieds; devant ces épines dont il veut, en quelque façon, sentir les déchirements? Oui, le crucifix a puissamment aidé le grand ascète du XIIe siècle à entrer dans les secrets de Dieu.

Au siècle suivant, saint François d'Assise rivalise avec saint Bernard dans sa dévotion tendre et passionnée envers Jésus crucifié. Depuis le jour où, abîmé dans la prière, il avait contemplé Notre-Seigneur en croix, il ne pouvait plus voir un crucifix (nous disent ses historiens) qu'il ne fondît en larmes et éclatât en sanglots. Si bien qu'un jour, quelqu'un de ses amis l'ayant trouvé en cet état, tout baigné de larmes, près de l'église de la Portioncule, et l'ayant repris de cette faiblesse dont il voulait lui faire honte, le Saint lui répondit: « Je pleure la mort de mon Sauveur, je ne dois pas avoir honte de remplir toute la terre de mes pleurs pour un tel sujet. »

Comme son Bienheureux Père, saint Bonaventure fait du Sauveur

en croix le sujet favori de son oraison. Ce mystère d'ineffable souffrance, le ravit, le transporte. — Écoutez: c'est comme un délire d'amour: « Si j'eusse été le bois de cette croix sainte, et qu'à moi eussent été attachés les pieds et les mains du bon Jésus, j'aurais dit aux pieux personnages qui l'en détachèrent: oh! ne me séparez pas de mon Seigneur. Ensevelissez-moi avec lui et que je lui demeure éternellement uni. Ce que je ne puis faire de corps, je le veux faire de cœur.

« Quelle douce chose que d'être avec Jésus crucifié! Je veux établir en lui trois demeures: l'une en ses mains, l'autre en ses pieds, et l'autre, incessante, en son précieux côté. C'est là que je veux me décharger de tout soin, me reposer, dormir et prier. C'est là que je parlerai à son cœur et que j'en obtiendrai tout ce que je désire. O plaies de mon Rédempteur, que vous êtes aimables!...

« O bienheureuse lance, ô clous bénis, qui nous avez ouvert le chemin de la vie! Si j'eusse été le fer de cette lance, je ne serais jamais sorti de son sein et j'aurais dit: Voici le lieu de mon repos dans les siècles des siècles! »

Où donc le Docteur Séraphique a-t-il pris ces élans d'amour? Où a-t-il puisé cette hardiesse qui lui fait envier le sort du bois sacré où fut cloué le corps de Jésus, le sort de la lance qui perça le côté du Sauveur? — Où? mais lui-même l'a dit à Fr. Thomas d'Aquin, il vous en souvient: c'est dans son *Livre*, c'est dans les plaies du crucifix.

S'il est arrivé à cette haute contemplation, c'est que le crucifix était son Maître.

Nous lisons dans la vie de saint Ignace qu'il eut, à plusieurs reprises, des visions extraordinaires. Un jour, plus spécialement, Dieu le fit entrer dans les profondeurs insondables du mystère de la Trinité sainte et se plut à lui dévoiler, d'une manière claire et précise, l'économie du monde surnaturel. — Où donc saint Ignace eut-il cette vision fameuse? — A Manrèze, agenouillé devant un crucifix [1] planté sur la route de Barcelone, non loin du couvent de Sainte-Claire, comme si Dieu eût voulu que ses visions sublimes eussent, pour point de départ, l'hommage rendu au crucifix. C'est au pied

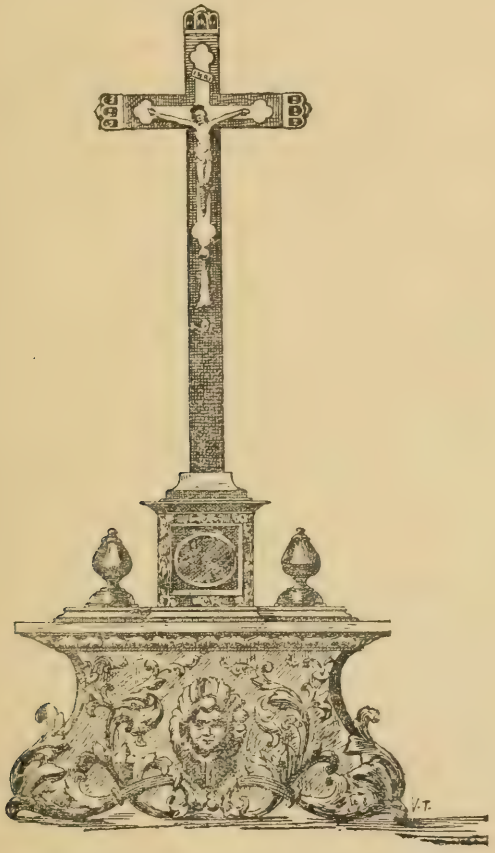
---

1. Ce crucifix, après la mort de saint Ignace, fut, par les soins du chanoine Thomas Fadre, porté dans la grotte de Manrèze, et fixé à une fente du rocher, du côté de l'épître.

Or, en 1727, la veille de la fête de saint Ignace, tandis que la grotte était remplie de pieux visiteurs, à la vue des fidèles, le sang se mit à couler, frais et vermeil, comme d'un corps vivant, des pieds, des mains et du côté du crucifix. Aujourd'hui ce crucifix est au-dessus de la porte d'entrée, dans la Santa-Cueva. Une inscription atteste que le prodige fut reconnu authentique par l'évêque de Vich, sur la déposition de seize témoins, dont deux chanoines trois médecins et un docteur en droit.

du crucifix que Louis de Gonzague, ange de la terre, reçut *ces dons célestes* dont Dieu se montra si prodigue à son égard.

Le Christ en croix, foyer de contemplation sublime, est encore, — ceci soit dit pour votre consolation, chers lecteurs, — *le livre de méditation pratique*, où chacun doit apprendre à se corriger de ses défauts; le Père de Grenade nous l'affirme:



CRUCIFIX DEVANT LEQUEL PRIAIT SAINT LOUIS DE GONZAGUE
Conservé au monastère des religieuses de Jésus à Castiglione.

« Jette les yeux sur cette croix, ô mon âme, et les vertus et les perfections que tu découvriras dans celui qui y est attaché, te montreront, plus fidèlement que le miroir le plus pur, tes défauts sans nombre.

« O miroir de beauté et de vertu, comme vous me montrez mes misères et mes vices! Cette croix de douleur condamne mes plaisirs

et mes sensualités; cette nudité condamne ce qu'il y a d'excessif et de superflu dans mes goûts; cette couronne d'épines, mon luxe et ma vanité; ce fiel et ce vinaigre, mon intempérance et ma délicatesse dans le boire et le manger; ces bras étendus pour embrasser et les

SAINTE RITE DE CASSIE

amis et les ennemis, mes ressentiments et mes haines; cette prière en faveur des bourreaux, mes emportements contre les personnes qui m'ont fait du mal; ce cœur ouvert pour tous les hommes, la dureté de mon cœur si étroitement fermé à mes frères; ces yeux sans

éclat et mouillés de larmes, la vanité et la dissolution de mes yeux [1].»

Le crucifix est donc tout à la fois, pour le simple fidèle, le manuel de la méditation quotidienne, et pour les Saints le maître de la plus haute contemplation.

Dieu a plusieurs fois manifesté, par des prodiges, combien il se plaisait à voir les âmes avancer dans les voies de l'oraison, au contact de ses plaies.

Sainte Rite de Cassie, naguère canonisée par Léon XIII, se plaisait à méditer Jésus crucifié. Elle contemplait avec transport les clous qui lui perçaient les mains et les pieds, et la couronne d'épines qui ensanglantait son Chef adorable. Le Sauveur voulut l'en récompenser. Un jour qu'elle était agenouillée au pied du crucifix, une épine se détache de la couronne du Christ, et dans un rayon de lumière s'en va transpercer le front de la Sainte.

Dans la première moitié du XVIIe siècle vivait à Lima le Bienheureux Martin de Porrès, pauvre Frère lai du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. « Un jour, lisons-nous dans sa vie, qu'il était en prière devant un crucifix, telle fut l'ardeur de son amour pour le divin Rédempteur, qu'on le vit s'élever de terre, s'envoler vers la sainte image, et presser avidement de ses lèvres la plaie du côté, comme s'il en coulait encore du sang et qu'il eût voulu s'en abreuver. »

A la fin du siècle dernier, un illustre fils de saint François, le bienheureux Diégo Joseph de Cadix, livré à la plus sublime oraison, pénétra dans la profondeur des divins mystères. Le Bienheureux a été représenté par la gravure tenant en main son crucifix; il lui dit sans doute ces paroles, qui lui étaient familières : « O amour, crucifié pour moi, vous êtes ma vie, mes délices! Je vous aime, vous êtes mon Bien-Aimé! »

Lecteurs dévoués au crucifix, prenez souvent votre Christ en main, fixez-le du regard, habituez-vous à lire ce livre divin. Ces caractères de sang frapperont votre esprit léger; ces clous de la croix fixeront votre imagination volage, ces plaies béantes vous inspireront une haine plus profonde du péché, un amour plus vif de Notre-Seigneur, un désir plus ardent de travailler au salut des âmes [2] et comme le bienheureux Diégo, pénétrés d'une ardeur séraphique, vous vous écrierez : « O amour, crucifié pour moi, vous êtes ma vie, mes délices, mon amour, mon tout! Je vous aime, vous êtes mon Bien-Aimé! »

---

1. Grenade, *Mémorial de la vie chrétienne*, 5e traité, ch. 1er.
2. V. *Exercices spirituels de saint Ignace*. Directoire, ch. XXXV.

Chapitre Cinquième

Le Crucifix, principe de l'apostolat, arme de l'apôtre

C'EST par son crucifiement que Jésus-Christ nous a rachetés : « Il a, nous dit saint Paul, entièrement aboli le décret de notre condamnation, en l'attachant à sa croix ; et ayant désarmé les principautés et les puissances des ténèbres qui nous tenaient assujettis, comme un triomphateur, il les a traînées à son char, à la face du monde, après les avoir vaincues en lui-même par sa croix [1]. »

Il semblait juste que cette croix, instrument providentiel de notre salut sur le Calvaire, eût toujours sa part dans l'œuvre de notre rachat. Aussi, voyez dans l'histoire de l'Église, quel rôle rédempteur joue le crucifix, image de Jésus en croix.

I. — LE CRUCIFIX, PRINCIPE DE L'APOSTOLAT

QUE de fois, par des prodiges, il a relevé le courage, excité le zèle, enflammé l'ardeur des saints missionnaires !

Que de fois, par un geste, par une parole, par une bénédiction, par une apparition merveilleuse, il a lancé les apôtres à la conquête des âmes ! C'était à la fin du VIIe siècle : Hubert, raconte la tradition, était un prince parfait et un chasseur accompli. Hélas ! l'amour de la chasse l'emportait parfois chez lui sur l'amour de la religion. Un jour de fête solennelle, lorsque les fidèles s'assemblaient en foule dans les églises, pour y entendre la parole de Dieu et pour y assister aux saints Mystères, ce jeune seigneur, accompagné de ses gens et précédé d'une meute de chiens, s'en alla à la forêt pour y chasser ; mais Notre-Seigneur, qui avait sur lui de grands desseins, se servit de cette occasion pour lui toucher le cœur et le gagner entièrement à Lui. Car lorsqu'il courait après son gibier, un cerf se présenta, ayant un crucifix enlacé dans son bois, et il entendit une

1. *Coloss.*, II, 14 et 15.

voix qui lui dit: « Si vous ne vous convertissez au Seigneur, en embrassant une sainte vie, vous tomberez bientôt dans les abîmes de l'enfer. » A cette vue, à cette voix, le jeune prince saute à bas de son cheval, il se prosterne contre terre, il adore la croix et

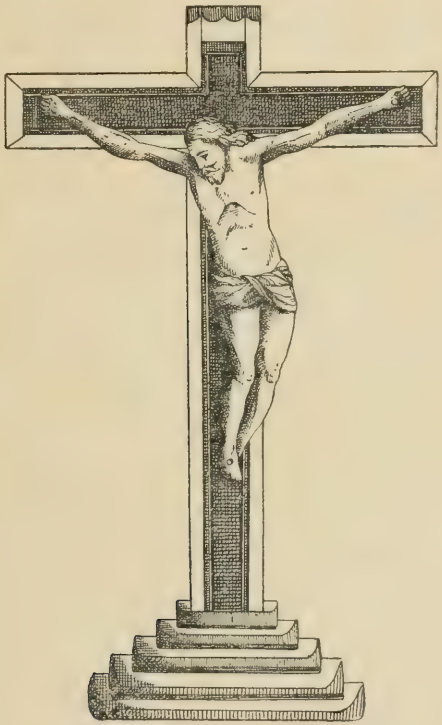
UNE APPARITION DU CRUCIFIX FAIT DE SAINT HUBERT « UN CHASSEUR D'AMES »
D'après le tableau d'Albert Dürer (XVIe siècle.)

proteste qu'il va quitter le monde et se consacrer aux saints exercices de la religion. — Il tint parole; pendant vingt ans Tongres, Maëstricht, Liège l'ont vu se dévouer sans trêve à la cause du Sauveur. Le crucifix a fait du chasseur de cerfs, *un chasseur d'âmes.*

Saint Bertrand, au milieu de ses immenses travaux, un jour se sent

découragé, accablé de peine; il s'approche de son crucifix; le Christ détache un de ses bras de la croix et pour rendre du cœur à son vaillant soldat, il le serre contre sa poitrine dans une étreinte d'amour.

S. Thomas d'Aquin vient de déposer sur l'autel son manuscrit sur la question ardue des Accidents eucharistiques: des lèvres du crucifix une voix s'échappe: « *Bene scripsisti de me:* Thomas, tu as bien écrit sur moi. » C'est le Christ qui encourage les travaux de son serviteur.



CRUCIFIX DE SAINT IGNACE
conservé dans la famille de Uriarte.

Trois siècles plus tard, Ignace de Loyola, l'esprit encore tout rempli d'exploits de la chevalerie, le cœur tout brûlant des ardeurs du néophyte, rêvait une croisade, mais une croisade pacifique au pays des infidèles. Il se rend à Jérusalem. Savez-vous ce qui soutient ce bouillant croisé dans les fatigues et les dangers de sa longue expédition? — Un crucifix pendu à son cou et qu'il presse, de temps à autre, sur sa poitrine, seule relique, avec une image de Notre-Dame, qu'il eût voulu garder, quand il échangea contre un habit

de pénitent son costume de chevalier. Et plus tard, quand il a fondé un Ordre militant, où puise-t-il l'ardeur qu'il communique à ses soldats? Au pied d'un crucifix placé sur sa table de travail: l'exécution n'en est guère artistique; mais qu'importe? C'est le Christ, le Christ souffrant, le Christ mourant; cette vue excite Ignace et l'enflamme (1).

Chacun sait les travaux prodigieux de saint Vincent de Paul: que d'âmes sauvées par ses courses apostoliques dans les villes et les campagnes; par les prédications des Prêtres de la Mission, qu'anime son zèle; par l'admirable dévouement de ses Filles héroïques, pénétrées de sa charité!

D'un mot, son historien nous donne le secret de cette ardeur, la raison d'être de ses conquêtes: l'amour de Jésus crucifié. « De là, nous dit-il, son respect et sa tendresse pour tous les hommes et, en particulier, pour tous ceux dont la bassesse et les souffrances lui présentaient une plus vive ressemblance du Dieu anéanti et de l'*Homme de douleurs* (2). Quand, en quête d'âmes, il parcourait les rues de Paris, pour éviter les distractions de la grande ville, il tenait les yeux fixés sur un petit crucifix qu'il tenait à la main. Dans son bréviaire encore il avait mis une image de Jésus crucifié.

Que de fois, dans les fatigues de l'apostolat, Vincent de Paul a dû baiser cette effigie pour retrouver, au contact des plaies sacrées une nouvelle vigueur et un nouvel élan!

Le saint évêque de Genève, l'ami de Vincent de Paul, fut, lui aussi, d'une manière miraculeuse, excité dans sa lutte contre les hérétiques par l'image du Sauveur en croix. François de Sales prêchait à Chambéry: le temps était sombre, le ciel couvert de nuages. Soudain le christ de la tribune darde sur le prédicateur des rayons lumineux qui, à la vue de la foule émerveillée, l'enveloppent tout entier d'un éclat éblouissant. — Ce phénomène eut pour témoins les sénateurs présents, d'autres grands personnages et tous les assistants émerveillés. Plusieurs d'entre eux, interrogés juridiquement, attestèrent, sous la foi du serment, la vérité de ce prodige qui décupla les forces du vaillant Missionnaire dans sa croisade contre la Réforme.

C'est encore l'image de Jésus en croix qui, à la même époque, enflamme d'ardeur le père d'une grande famille de prêtres, saint prêtre lui-même, dont François de Sales avait prédit la vocation et dont Vincent de Paul dirigeait la conscience. — Le fait se passe

---

1. Le crucifix, donné tout d'abord à la province du Paraguay, par le P. Mutius Vitelleschi, appartient aujourd'hui à la famille de Uriarte. Le Christ est en citronnier; il a 12 cent. de largeur d'une main à l'autre, et 12 cent. de hauteur.

2. *Vie de saint Vincent de Paul*, par l'abbé Maynard, t. IV, p. 249.

en 1634. Désireux de se dévouer corps et âme à la gloire de Dieu, Monsieur Olier, sous la direction de Monsieur Vincent, vaquait, à Saint-Lazare, aux Saints Exercices de la retraite. La vénérable Mère Agnès de Langeac [1] lui apparaît, tenant en main un crucifix et un chapelet; elle l'encourage dans ses pieux desseins, « lui prédit que Dieu se servira de son ministère pour former un grand nombre d'ecclésiastiques [2], » et en le quittant lui remet le chapelet et le crucifix [3] qu'elle tenait en main, « pour lui apprendre, nous raconte-t-il lui-même dans ses mémoires, que la croix et la dévotion à la sainte Vierge seraient les instruments de son salut (4). »

CRUCIFIX DE SAINT VINCENT DE PAUL

C'est par la contemplation et la méditation du crucifix que la vénérable Alix le Clerc, la glorieuse fondatrice de la Congrégation Notre-Dame, triomphe, dans l'exécution de ses desseins, de toutes les oppositions des hommes et de toutes les ruses de l'enfer.

Encore un trait sur les encouragements donnés par le crucifix aux âmes apostoliques: Mme de Bermont était destinée par Dieu à

1. Religieuse dominicaine, très célèbre à cette époque par sa sainte vie et par les faveurs miraculeuses dont elle fut l'objet.
2. *Vie de Messire J. J. Olier*, p. 419.
3. Ce crucifix est encore vénéré aujourd'hui au Séminaire St-Sulpice.
4. *Mém. ant.*, t. I, p. 84.

introduire en France l'Ordre des Ursulines. Un jour, contrariée dans ses desseins, elle court dans la grande église d'Avignon, et,

LA VÉNÉRABLE MÈRE ALIX LE CLERC
par son union à Jésus crucifié, triomphe des difficultés de sa grande entreprise

se jetant au pied de la croix, elle lui confie sa peine. Le crucifix

détache sa main et, la bénissant, il lui dit: « Persévère, ma fille, je bénirai ton Ordre [1]. »

QUATRE JEUNES CONQUÉRANTES D'AMES
1. Sœur Annette. 2. Sœur Ancina. 3. Sœur Erambert. 4. Sœur Armelle, de la Charité de Gand. Parties le 1er septembre 1900 pour le Congo, le crucifix sur la poitrine.

Sans agir d'une manière aussi extraordinaire, le crucifix encourage encore de nos jours les Vierges Missionnaires. Voyez, au port

1. Pareille faveur fut accordée à S. Camille de Lellis.

d'Anvers, sœur Annette, sœur Ancina, sœur Erambert et sœur Armelle, ces conquérantes d'âmes, qui le 1er septembre 1900 s'embarquent pour le Congo: en quittant famille et patrie, leur cœur bat avec violence; et cependant leurs lèvres sont souriantes; c'est que sur leur poitrine elles portent le crucifix.

II. — LE CRUCIFIX, ARME DE L'APOTRE.

Si, par les prodiges que nous venons de raconter; si, par la contemplation muette qui se fait aux pieds du Christ dans l'oratoire, si, par ce langage du sang que comprennent les âmes généreuses, le crucifix, dans le cours des âges, a été le grand stimulant du zèle apostolique, il en a été aussi l'instrument habituel: le crucifix, voilà l'épée des conquérants d'âmes.

« Comment le christianisme a-t-il conquis le monde? Est-ce par une méthode rationnelle? A-t-il essayé de rétablir la doctrine de l'unité de Dieu, de l'immortalité et de la spiritualité des âmes, pour les faire monter ensuite, peu à peu, jusqu'à la Trinité et à l'Incarnation?

— Non, répond Monseigneur Bougaud, il a suivi la route opposée: le monde a vu paraître des hommes qui disaient: « Pour nous, nous ne savons qu'une chose, Jésus et Jésus crucifié! » et il est tombé à genoux. C'est par le coup de foudre de la croix que le monde a été converti... Des méthodistes ont essayé, dit-on, de convertir les Indiens par la voie rationnelle. Tant qu'ils n'ont parlé aux sauvages que du Grand-Esprit, du Dieu un, de l'âme immortelle, on ne les a pas écoutés. Ces sauvages ne sont tombés à genoux que quand on leur a montré la croix [1]. »

C'est le crucifix à la main, nous l'avons vu, que Dominique de Gusman, à la tête des croisés, marchait victorieux à Muret, contre les troupes albigeoises.

C'est le crucifix à la main que dans des batailles non moins conquérantes, quoique non sanglantes, Vincent Ferrier parcourait l'Espagne et la France, l'Angleterre et l'Allemagne, brisant partout devant lui les chaînes du péché.

C'est le crucifix à la main qu'au delà des mers saint François-Xavier entreprit la conquête de l'Inde et du Japon. C'est le crucifix à la main qu'au pays de Travancor, il mit en fuite une armée de barbares qui attaquaient les nouveaux chrétiens; c'est le crucifix à la main, surtout, qu'il mit en fuite des légions de démons et délivra des phalanges d'âmes captives.

C'est le crucifix à la main qu'Alphonse de Liguori parcourait les

1. *Le Christianisme et les temps présents*, t. III.

rues des villes et des hameaux, invitant le peuple à la Mission, et quand il l'avait réuni, c'est encore au crucifix qu'il recourait pour toucher les âmes. Il montrait à ces pauvres gens une image sanglante du Sauveur en croix dont nous vous donnons une esquisse. Des cinq plaies partent des flèches qui vont percer les cœurs. Tout en montrant ce douloureux portrait, le Saint commentait ces paroles : « De mes plaies sortent des flèches qui percent et embrasent les cœurs. »

SAINT FRANÇOIS XAVIER
le crucifix à la main, met en fuite une armée de barbares, au pays de Travancor.

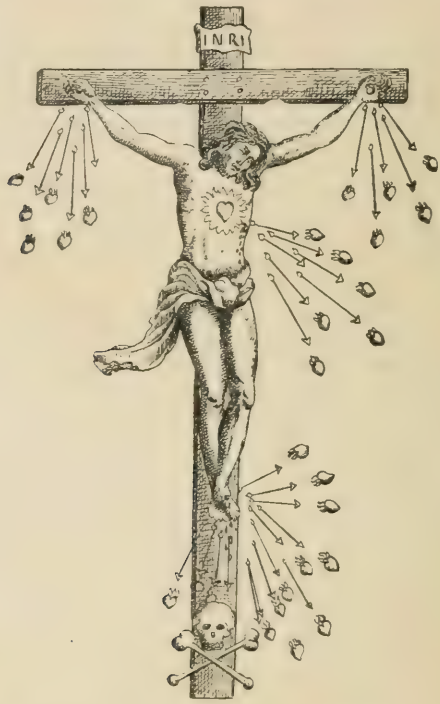
Et l'image du Christ et les paroles du Saint faisaient couler des larmes de repentir.

C'est aussi par la vue du crucifix que le Bienheureux Grignon de Montfort ramena à Dieu toute une jeunesse légère et frivole. Le fait se passe en Bretagne, pendant une Mission ; le saint Missionnaire rencontre une troupe de gens qui se livraient à la danse. — Il va droit aux danseurs, et mettant son crucifix sur un bâton élevé, il le plante en terre ; puis il se jette à genoux pour l'adorer. Toute l'assistance en fait autant ; alors il se met à prêcher Jésus crucifié. Danseurs

et danseuses se retirent, touchés et convertis, promettant d'être fidèles dorénavant aux leçons du crucifix [1].

Chacun sait les immenses travaux qu'entreprit pour le salut des âmes, en Artois et en Picardie, le Père Sellier, ce type du Missionnaire pendant la première moitié du XIXe siècle.

C'est dans le prière de la nuit, au pied du crucifix, qu'il aimait à se préparer à ses luttes apostoliques. Il donnait, raconte son bio-



De mes plaies sortent des flèches
qui percent et embrasent les Cœurs

CRUCIFIX DE S. ALPHONSE DE LIGUORI

graphe, une Mission dans les environs de Saint-Omer; quelques jeunes gens, plus désireux de s'amuser que de profiter des prédications, venaient de passer en folles joies les heures de la soirée; regagnant leur logis vers onze heures, ils aperçoivent de la lumière dans la chambre du Missionnaire: « Tiens, se disent-ils, voyons donc ce que fait ce bon vieux. » Ils regardent par un trou du volet et voient le Père Sellier agenouillé devant son crucifix... La même

1. Voir la *Vie du Bienheureux*, par Pauvert, ch. XXXVII.

nuit, s'étant levés vers trois heures pour aller battre le blé, ils repassent devant le presbytère; la chambre du Père est encore éclairée; ils s'approchent, regardent à nouveau: le vieillard est toujours là, à genoux, priant devant son crucifix.

Cette vue toucha leur cœur; ils suivirent la Mission et furent ramenés à Dieu par l'exemple de cet Apôtre, vrai chevalier du Christ, faisant ainsi sa veillée d'armes au pied du crucifix.

Semblable à la parole de Dieu, le crucifix est une arme qui pénètre jusqu'au fond des cœurs pour les remuer et les convertir; jugez-en par ce trait: Durant le cours d'une mission paroissiale, un forgeron, voisin de l'église où se donnaient les saints exercices, se montrait particulièrement rebelle à la grâce et même acharné contre les prédicateurs. Au moment du sermon, il prenait à tâche de redoubler le tapage de son bruyant atelier, et quand le missionnaire montait en chaire, ce qu'on entendait tout d'abord, c'était le forgeron, faisant retentir l'enclume de coups formidables.

— La Mission allait finir. Un des Pères avait un grand crucifix en métal. Un jour, le christ se détache du bois qui le retient: un clou était tombé. — Une pensée s'offre au missionnaire. Il arrive bravement chez le susdit forgeron.

« Monsieur, je viens vous demander un service. On m'a dit que vous êtes très habile: voyez s'il y aurait moyen de réparer l'accident arrivé à ce crucifix, auquel je tiens beaucoup. »

Le front de l'ouvrier s'était légèrement plissé en voyant entrer le prêtre. Il prend néanmoins le crucifix, examine la chose et répond:

« Oui, Monsieur l'abbé, tout peut s'arranger. »

Ce jour-là, le marteau ne tourmenta pas l'enclume au moment du sermon. Le lendemain, on vit même le forgeron se glisser dans l'église, à la tombée de la nuit. Une heure après, le missionnaire, descendu de la chaire, trouvait à la sacristie un homme qui l'abordait respectueux, un peu ému.

« Monsieur le Curé, voici votre crucifix, et puis... confessez-moi!

— Volontiers, mon ami. Mais qui donc vous a inspiré ce bon désir?

— Ah! mon Père, quand je me suis vu ce grand crucifix dans les mains, je me suis pris à trembler. Il m'a semblé qu'il me parlait, qu'il me faisait des reproches, qu'il me disait: Mon ami, reviens à moi, je t'aime tant! j'ai tant souffert pour toi! — Enfin, je me suis senti tout retourné. »

Le forgeron disait vrai: le crucifix l'avait retourné vers le Dieu dont il s'était longtemps détourné.

Oh! oui! le crucifix, c'est bien l'arme de l'Apôtre!

Chapitre Sixième

Le Crucifix, leçon d'immolation

ON peut être conquérant d'âmes, sans courir les champs de bataille.

Écoutez: « La chrétienté est en feu: on voudrait condamner de nouveau le Sauveur; on essaye de détruire son Église de fond en comble... Ah! puisque le divin Maître a si peu d'amis, que ceux-ci du moins le servent généreusement!... Quand je regarde ces grands maux, il me semble qu'il faut une armée d'élite à l'Église de Dieu, une armée prête à mourir, oui: à se laisser vaincre, jamais (1)! »

N'est-ce pas la harangue d'un général avant la mêlée? De quelles lèvres tombent ces paroles de feu? — Des lèvres d'une femme. C'est Thérèse qui exhorte ses sœurs aux combats pour les âmes, par l'immolation, le regard sur le crucifix.

Telle est, en effet, la puissance du crucifix: il fait tout à la fois des conquérants et des victimes, des Fortunat et des Radegonde, des François et des Claire d'Assise, des Vincent Ferrier et des Catherine de Sienne, des François-Xavier et des Thérèse de Jésus, des la Colombière et des Marguerite-Marie.

Tandis qu'il arme la main des apôtres, il s'imprime en stigmates sanglants dans les membres des vierges, achevant dans leur chair, selon la belle expression de saint Paul, ce qui manque aux souffrances du Christ, pour le triomphe de son Église, qui est son corps mystique.

Ainsi, — admirable économie du salut, — le crucifix entraîne dans la plaine les conquérants, et il tient captives dans leur monastère d'innocentes victimes, hosties de propitiation, auxiliaires des conquérants d'âmes.

Tel, dans l'ancienne loi, Jephté triomphe des Ammonites, mais, — prix douloureux de la victoire, — sa fille est immolée. Le 19 septembre 569, — il vous en souvient, — le couvent de Sainte-Croix,

---

1. Sainte Thérèse, *Chemin de la perfection.*

à Poitiers, était en fête; on y recevait la précieuse relique de la vraie Croix, due à la générosité de l'empereur Justin II [1]. Sous les voûtes du saint asile retentissait pour la première fois le *Vexilla Regis*, composé, pour la circonstance, par l'évêque Fortunat:

L'étendard du grand Roi des rois,
La croix fait éclater son mystère suprême,
Où l'auteur de la chair, s'étant fait chair lui-même,
Daigne mourir pour nous sur un infâme bois [2].

SAINTE JEANNE-FRANÇOISE DE CHANTAL
Le crucifix à la main et le nom de Jésus sur le cœur.
(D'après le portrait de Restout, XVIIe siècle.)

Dans le cloître on chantait; dans sa cellule, Radegonde s'immolait. Nous avons déjà dit combien elle aimait la Croix. Elle voulut lui

1. Cette relique est encore conservée au monastère de Ste-Croix, à Poitiers. Elle est renfermée dans son petit reliquaire byzantin, dépouillé en 1793 de son or et de ses pierreries. C'est avec émotion que nous avons baisé ce fragment de la Croix que tant de fois dut baiser Ste Radegonde.

2. Traduction de Pierre Corneille.

donner une nouvelle preuve de son attachement. Passionnée pour les âmes, amoureuse du crucifix jusqu'à vouloir l'imprimer en elle, la voilà qui fait buriner sur une lame de fer, avec l'image de Notre-Seigneur, les instruments de la Passion; elle met cette lame dans le feu, et quand elle fut toute rouge, poussée par l'Esprit-Saint, à deux reprises, elle se l'applique profondément sur le corps (1). Martyre volontaire que Jeanne de Chantal renouvellera dix siècles plus tard (2).

Sainte cruauté, plus digne assurément d'admiration que d'imitation; elle nous montre du moins à quel degré d'héroïsme dans l'immolation peut élever l'amour de Jésus crucifié.

Tandis que, parmi les contemporains de nos vieilles cathédrales, saint François d'Assise, par lui-même et par ses enfants, répandait la dévotion au crucifix, sainte Claire, en elle-même et dans ses filles, donnait au monde l'exemple de l'immolation avec le crucifix. Elle revêtait sa chair d'un rude cilice et aimait à passer la nuit étendue sur un tas de sarments de vigne. Dieu voulut récompenser son amour par de célestes communications; un jour, lisons-nous dans sa vie, elle fut tellement abîmée dans la considération des bontés de Jésus mourant qu'elle demeura en extase depuis le jeudi-saint jusqu'à la nuit du samedi-saint.

Vers la même époque Dominique de Melval, jeune enfant de chœur, paie de son sang sa dévotion à la Sainte Messe et son amour pour le Crucifix. A l'exemple de son divin Maître, il est crucifié, innocente victime, par les Juifs de Saragosse.

Du sommet lumineux du XIIIe siècle, descendons le cours des âges chrétiens; toujours nous retrouverons avec leurs sanglantes et délicieuses folies, ces amantes du crucifix, payant à Jésus, par leurs immolations, la rançon des âmes.

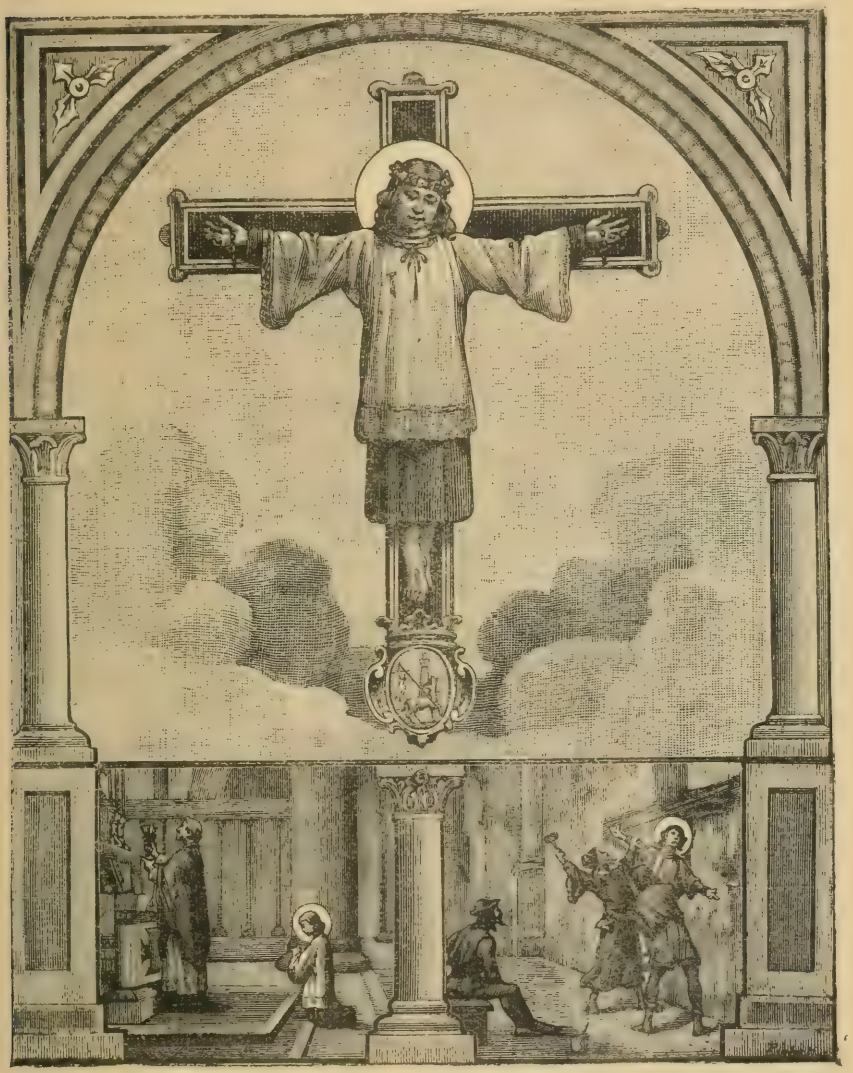
Au XVe siècle, Vincent Ferrier poursuit ses conquêtes apostoliques; il sème les miracles sur son passage, comme le semeur sème le blé. C'est alors qu'à Sienne une pauvre fille s'immole aux pieds du Christ, et, par là, sans qu'elle s'en rende compte peut-être, obtient la fécondité pour les travaux de son frère d'armes.

Au XVIe siècle, François Xavier, dans les Indes, rend à l'Église autant d'âmes que Luther lui en arrache dans l'Occident: c'est alors que Thérèse, derrière ses grilles, harangue les âmes d'élite rangées sous sa conduite: « O mes sœurs en Jésus-Christ, aidez-moi donc à prier pour tant d'âmes qui se perdent! C'est dans ce but que Notre-

1. Cette croix de métal est conservée, elle aussi, à Ste-Croix de Poitiers. Elle a quatre branches presque égales, de douze centimètres de hauteur.

2. « Sanctissimum Jesu Christi nomen candenti ferro pectori insculpsit. » Bréviaire romain, XXI août.

Seigneur nous a réunies, c'est à cette fin que doivent tendre tous vos désirs, toutes vos larmes, toutes vos demandes; c'est là l'objet



SAINT DOMINIQUE DE VAL
jeune enfant de chœur immolé par les Juifs à Saragosse au milieu du XIIIe siècle.

de votre vocation [1]. » Le regard sur la croix, la mère et les filles

1. *Chemin de la perfection*, ch. III.

prient, pleurent, souffrent et, dans l'Inde et le Japon, un million d'âmes sont sauvées!

C'est à cette époque encore qu'une jeune enfant, nommée Alexan-

SAINTE CATHERINE DE RICCI
Le crucifix de Sandrina.

drine, se fait, au pied de la croix, victime volontaire pour le salut des âmes. Pensionnaire au couvent de Saint-Pierre de Morticelli,

elle passait de longues heures à regarder un crucifix, suspendu derrière la grille des Religieuses. Parfois elle entrait en extase et le crucifix semblait s'animer pour converser avec elle; aussi demeura-t-il célèbre sous le nom de « *Crucifix de Sandrina* » (1). Devenue fille de saint Dominique sous le nom de Catherine, Sandrina sentit de jour en jour s'aviver en elle l'amour de la Passion et l'heure vint où cette vierge immolée, vivante copie de Jésus en croix, fut gratifiée du don sacré des stigmates. — Qui saura jamais le nombre d'âmes sauvées par les prières de Catherine de Ricci, vivante copie du Crucifié?

Le 17 juillet 1794, seize Carmélites de Compiègne furent citées, à Paris, devant le tribunal révolutionnaire. On les accuse d'avoir enfermé dans leur monastère des armes pour les émigrés. La prieure montre alors le crucifix que les Carmélites portent toujours sur elles: « Voilà, dit-elle aux juges, les seules armes que nous ayons jamais eues dans notre monastère. » On lui répond par une sentence de mort.

Le crucifix, stimulant divin, qui, derrière les grilles de leur couvent, avait été leur force dans les immolations journalières de la pénitence, va les soutenir encore, en face du couperet, dans l'immolation suprême.

Retraçons, à la gloire du crucifix, cette page sublime (2), belle entre toutes, dans les fastes de l'Église militante: « Condamnées à mort, elles récitent ensemble l'office des morts, et vêtues de blanc, elles montent dans la charrette qui les mène à l'échafaud. Chemin faisant, elles récitent les prières des agonisants. Arrivées à la barrière du Trône, elles chantent le *Te Deum* et, au pied même de l'échafaud, récitent le *Veni Creator* que les bourreaux n'eurent pas le courage d'interrompre. Puis, ayant toutes, à haute voix, répété la formule de leurs vœux: « Je fais vœu de pauvreté, de chasteté, d'obéissance; » elles tendent le cou au couperet, heureuses de sceller de leur sang leur fidélité à leur divin Époux (3).

Que l'on est fort dans la vie, que l'on est fort dans la mort, quand on porte sur sa poitrine l'image et dans son cœur l'amour du crucifix!

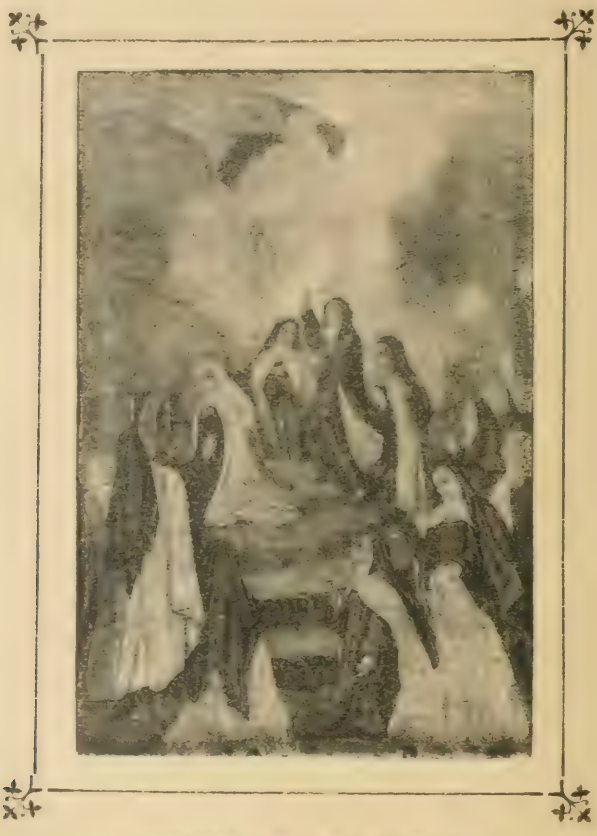
Au XIXe siècle, elles sont encore là, derrière leurs grilles, les héritières de ces immolées de la Terreur.

Tandis que les sectaires veulent les faire mourir de faim, plus d'un catholique les méconnaît et les accuse: « De nos jours, à la bonne cause il faut des bras, des activités. Que font ces oisives dans leur couvent fermé? — Ce qu'elles font? Ce que fait le paratonnerre au

1. Abréviation d'Alexandrine.
2. Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Église catholique*, t. XXVIII, pp. 580-581.
3. Ces vierges vaillantes ont été béatifiées par S. S. Pie X, le 27 mai 1906.

sommet de l'édifice. Elles tiennent le crucifix levé vers le ciel, et le crucifix, ainsi levé dans les airs par ces mains sans tache, arrête les vengeances du Très-Haut, prêtes à éclater. »

O mon Dieu, gardez-nous ces hommes généreux, ces femmes héroïques qui, par vœux, s'enchaînent au service des pauvres ou à l'instruction des enfants; gardez-nous ces vierges vaillantes qui



FORTIFIÉES PAR LA VUE DU CRUCIFIX

Sœurs Carmélites de [illegible] en 1794.

sur un champ de bataille, le crucifix sur la poitrine, s'en vont gaiement, au péril de leur vie, s'en vont sous les balles qui pleuvent, panser les blessés et consoler les mourants. Mais avec ces Ordres voués à l'action, gardez-nous aussi les Ordres voués à la contemplation; gardez-nous les couvents où l'on répare, où l'on s'immole: à nos sociétés menacées, gardez, ô Dieu, ces vierges victimes, ces porte-

Christ qui, offrant à vos regards l'image de votre Fils crucifié, désarment votre bras et détournent vos foudres!

En 1794, seize vierges, le regard sur le crucifix, mouraient en chantant. Dix siècles auparavant, il vous en souvient, des femmes, femmes du monde celles-là, avaient donné leur sang pour la défense du crucifix.

« Il existait à Constantinople, sur la porte de Chalcé, un grand crucifix de bronze, révéré de toute la ville, et auquel le peuple attribuait plusieurs miracles. L'empereur iconoclaste, Léon l'Isaurien, ne put souffrir la vue de ce Christ qui semblait triompher de ses édits de proscription contre les saintes images. Il ordonne à Jovin, l'un de ses officiers, d'aller abattre la croix. L'officier obéit, il monte à l'échelle; déjà il a porté trois coups de marteau sur la figure du Sauveur, mais les femmes du peuple, blessées dans leur foi et dans leur amour, accourent en poussant de grands cris. L'échelle est renversée et Jovin écrasé sous les pieds de la foule. Léon l'Isaurien lance ses gardes sur ces femmes attroupées; en un instant, elles sont massacrées, heureuses de donner leur sang pour la cause du crucifix [1].

Si l'on veut de ces Grecs restaurer les doctrines,
Si l'on tente jamais d'abattre sous vos yeux
Le crucifix planté jadis par vos aïeux,
Femmes faites au Christ un mur de vos poitrines.
Et les briseurs de croix reculeront, honteux,
Devant ce mur vivant, élevé devant eux!

1. Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Église catholique*, t. X, p. 519.

LE CHRIST, ARBRE DE VIE
Gravure sur bois.

Livre Quatrième

LE CRUCIFIX DANS NOTRE VIE

De nos ancêtres dans la foi, le crucifix a fait des héros : il les a dépouillés du vieil homme et les a revêtus de l'Homme nouveau ; il les a détachés du monde et de ses vanités et les a unis à Jésus dans les délices de l'oraison, dans les conquêtes de l'apostolat, dans les joies de l'immolation.

Nous sommes les fils des saints : si nous voulons aspirer à leur détachement du monde, à leur union avec Jésus, prenons en main le levier qui les a soulevés de terre, le crucifix.

Le R. P. de Ravignan a, sur ce sujet, deux ou trois pages ravissantes. En voici quelques lignes :

« Possédons un crucifix ; qu'il y ait une *habituelle* et tendre communication entre lui et notre âme ; prenons-le pour ami, pour confident, pour modèle : que notre première action, le matin, soit de le saluer ; demandons-lui de nous diriger, de nous protéger pendant le jour ; et en lui faisant hommage de nos actions, de nos efforts, puissions-nous lui offrir le soir, quelques sacrifices que nous aurons accomplis pour son amour. »

Nous voudrions, cher lecteur, dans ce dernier livre, vous montrer comment vous pouvez établir « cette habituelle et tendre communication entre le crucifix et votre âme ; » nous voudrions vous faire toucher du doigt combien il est facile et fructueux de « le prendre pour ami, pour confident et pour modèle, » soit dans la vie, soit dans la mort.

Dans ce but, nous allons tout d'abord suivre, de votre réveil à votre coucher, toutes les actions de votre journée, faites en union avec votre crucifix. — Cela vous apprendra à bien vivre.

Nous verrons en second lieu comment, au soir de votre dernière journée, le crucifix vous aidera à tout quitter sans peine. — Cela vous apprendra à bien mourir.

LE CHRIST, ARBRE DE VIE
Gravure sur bois.

Livre Quatrième

LE CRUCIFIX DANS NOTRE VIE

De nos ancêtres dans la foi, le crucifix a fait des héros : il les a dépouillés du vieil homme et les a revêtus de l'Homme nouveau ; il les a détachés du monde et de ses vanités et les a unis à Jésus dans les délices de l'oraison, dans les conquêtes de l'apostolat, dans les joies de l'immolation.

Nous sommes les fils des saints : si nous voulons aspirer à leur détachement du monde, à leur union avec Jésus, prenons en main le levier qui les a soulevés de terre, le crucifix.

Le R. P. de Ravignan a, sur ce sujet, deux ou trois pages ravissantes. En voici quelques lignes :

« Possédons un crucifix ; qu'il y ait une *habituelle* et tendre communication entre lui et notre âme ; prenons-le pour ami, pour confident, pour modèle : que notre première action, le matin, soit de le saluer ; demandons-lui de nous diriger, de nous protéger pendant le jour ; et en lui faisant hommage de nos actions, de nos efforts, puissions-nous lui offrir le soir, quelques sacrifices que nous aurons accomplis pour son amour. »

Nous voudrions, cher lecteur, dans ce dernier livre, vous montrer comment vous pouvez établir « cette habituelle et tendre communication entre le crucifix et votre âme ; » nous voudrions vous faire toucher du doigt combien il est facile et fructueux de « le prendre pour ami, pour confident et pour modèle, » soit dans la vie, soit dans la mort.

Dans ce but, nous allons tout d'abord suivre, de votre réveil à votre coucher, toutes les actions de votre journée, faites en union avec votre crucifix. — Cela vous apprendra à bien vivre.

Nous verrons en second lieu comment, au soir de votre dernière journée, le crucifix vous aidera à tout quitter sans peine. — Cela vous apprendra à bien mourir.

L'HUMANITÉ SUPPLIANTE AUX PIEDS DU CHRIST

Tableau de Gabriël Max

Avec l'autorisation de Nicolas Lehmann, éditeur à Prague.

Chapitre Premier

Le Crucifix et les débuts de la journée

LE sommeil vient de se dissiper.

Vos yeux viennent de s'ouvrir à une nouvelle aurore: Si vous avez la bonne habitude de porter dans votre lit un crucifix à votre cou, baisez-le; et puis, suivez le conseil de saint Athanase: « Dès ce premier instant du jour, faites sur vos membres le signe de la croix vénérable et vivifiante [1]. » Faire une croix sur votre corps, n'est-ce pas faire de vous un crucifix vivant?

Le lever prompt et matinal est d'une souveraine importance dans la vie spirituelle. Combien de chrétiens gaspillent dans la mollesse d'un demi-sommeil ces prémices de la journée que Dieu voulait se réserver [2] et se privent ainsi des bienfaits de la méditation et du réconfort de la messe quotidienne!

Pour vous aider à secouer la torpeur du lit, jetez un regard sur le Christ suspendu au mur de votre alcôve, et dites, sinon à la lettre, du moins quant au sens; sinon des lèvres, au moins du cœur, ces tendres paroles que vous suggère le Père de Grenade:

« Je n'ai point encore visité votre couche, Seigneur. Dites-moi, ô très doux Jésus, où vous reposez... Me voici à vos pieds pour écouter vos enseignements; car ma sensualité n'est pas disposée à saisir le langage de votre croix. Je vous l'ai déjà dit: il me faut une couche molle. Si l'heure de la prière vient à sonner, au lieu de me lever, je cède au sommeil et à la paresse, et je passe une partie de la matinée dans le repos. Et vous, Seigneur, quel repos avez-vous pris sur la dure couche de la croix? Quand vous étiez las de rester sur un côté, comment vous retourniez-vous sur l'autre pour vous délasser?... Seigneur, donnez-moi votre grâce pour anéantir ma mollesse à votre exemple, ou bien qu'en ce moment finisse ma vie...

---

1. *Cum mane surrexeris, figuram venerandæ et vivificæ crucis, omnibus tui faciet membris.* (S. Athanase, *Serm.*, t. III, p. 469.)

2. *Primitias tuas non tardabis reddere.* (Ex., XXII, 29.)

Qu'il ne soit pas dit... que vous n'ayez pour lit qu'un gibet et que je désire une couche voluptueuse et les délices du repos [1]. »

Pour vous prémunir contre les recherches de la toilette, les yeux sur votre Christ, vous pouvez ajouter avec le grand ascète : « Rougis, ô mon âme, en présence de ton Sauveur mourant, et prête une oreille attentive à ses conseils et à ses réprimandes : « J'ai reçu pour toi une couronne d'épines et tu portes en mépris de moi une guirlande de fleurs [2]. »

Dans ces doux colloques avec le crucifix, votre toilette est vite achevée.

Votre prière faite, rendez-vous à la messe ; vous en avez le temps, puisque la vue du Christ en croix a rendu votre lever plus matinal et votre toilette plus prompte.

Il y a une connexion intime, un complément mutuel entre la dévotion au crucifix et la dévotion à la sainte Messe.

Le crucifix, c'est l'image de la Victime immolée.

La Messe, c'est l'immolation renouvelée.

Le crucifix met sous vos yeux le sang du Sauveur s'échappant de ses plaies. — La Messe vous applique les mérites de ce sang. Le crucifix offre à vos regards les traits de Jésus, c'est vrai ; mais ce n'est là qu'une représentation extérieure de son Corps sacré.

La Messe offre à vos adorations le Corps de Jésus, réellement présent sur l'autel, c'est vrai ; mais ce Corps est dissimulé sous les espèces du pain.

Joignez l'Hostie et le crucifix, et vous avez tout le Calvaire devant vous. Dans l'Hostie consacrée, Jésus est réellement présent à votre foi ; dans le crucifix, il est présent à vos yeux. Voilà pourquoi la liturgie catholique ordonne qu'un crucifix soit toujours placé sur le tabernacle ; entrez donc dans les intentions de l'Église en unissant dans votre prière, durant le Saint Sacrifice, et le crucifix et l'Hostie : « Vous, dont je contemple sur cette croix l'image sanglante, vous êtes là réellement sous les voiles eucharistiques. O mon crucifix, je vous aime ! Corps de mon Dieu, je vous adore ! »

Vous voyez combien notre chère dévotion facilite l'assistance à la Messe ; ne vous laissez donc pas détourner du divin Sacrifice par de futiles prétextes.

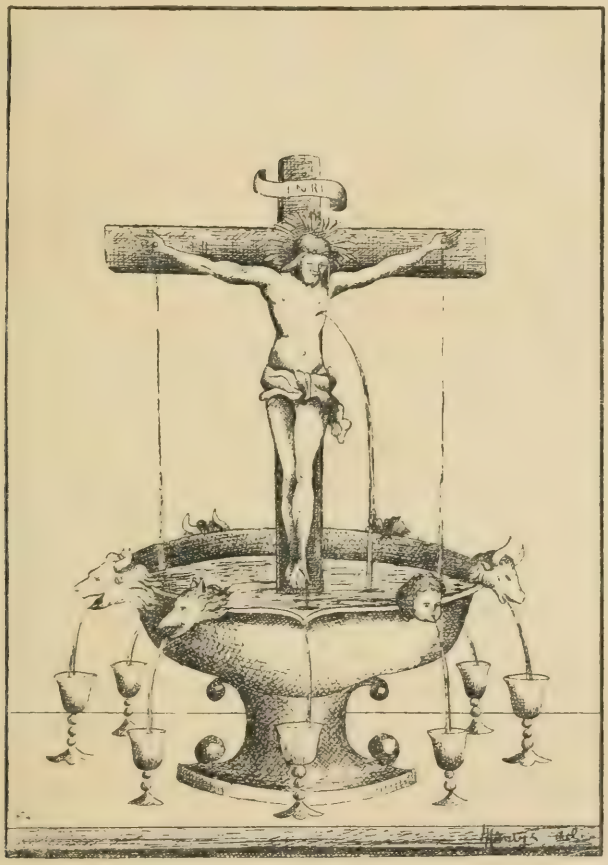
Dans les pays infidèles, les néophytes font vingt et trente lieues, traversant fleuves et forêts, pour adorer Jésus offert sur l'autel. Lever plus matinal, dix minutes de marche, un peu de brouillard, quelques gouttes de pluie, une toux légère ne vous priveront pas,

1. GRENADE, *Œuvres complètes*, t. XI, p. 78. *Traité de l'Oraison et de la Considération.*

2. GRENADE, *ibid.*

j'en ai la confiance, des joies et des fruits de la Messe quotidienne.

En 1883, Gabriel Max achevait un christ original : Jésus se détache sur un ciel noir : au bas de la croix, des mains jointes sortent comme d'un abîme et s'élèvent vers les pieds du Sauveur. Certains critiques ont condamné cette nouveauté. Peut-être une raison d'esthétique



LE CRUCIFIX A LA VASQUE
Les plaies du Christ, sources de la grâce.
(Vitrai de Troyes.)

justifie-t-elle leur verdict ; mais qu'ils reconnaissent au moins la beauté du symbolisme qu'expriment ces mains tendues. Ces mains tendues vers la Croix, c'est l'Humanité besogneuse et souffrante qui prie son Avocat et son divin Médiateur.

Allez, Chrétiens, allez, chaque matin à la Sainte Messe, allez tendre

aux pieds du Christ vos mains suppliantes; allez recueillir le Sang qui jaillit de l'Autel.

Par la prière aux pieds du Christ et par l'application de son sang, vous êtes armés pour la lutte.

La journée qui commence va vous offrir travail et repos, sans doute aussi plaisirs et souffrances. Le crucifix sera là, planté comme un jalon du ciel, le long de ces quinze à dix-huit heures; il sera là, à l'atelier, dans votre cabinet de travail, dans votre salon, soutenant votre labeur, bénissant votre repos, modérant vos plaisirs, sanctifiant vos souffrances.

Chapitre Deuxième

Le Crucifix dans l'atelier

« TU mangeras ton pain à la sueur de ton front. » C'est la condamnation aux travaux forcés, promulguée par Dieu contre Adam pécheur et contre sa descendance.

Il suffit de voir la sueur perler au front du forgeron, quand, à deux pas de la fournaise, il lève son lourd marteau et le laisse retomber sur l'enclume; il suffit de voir, sous un ciel brûlant, le moissonneur tout en eau, pour se convaincre que la sentence a été pleinement exécutée.

Mais le Dieu qui a promulgué la peine, l'a bien allégée en la partageant. Ne s'est-il pas fait homme comme nous, travailleur comme nous, souffrant comme nous? Si parfois l'effort nous coûte, regardons le crucifix; que sont nos sueurs auprès de ce sang?

Quand une machine frotte et grince, le mécanicien y verse une goutte d'huile; frottement, grincement cessent aussitôt, et les rouages reprennent leur marche silencieuse et rapide.

Ouvriers de la ville et des champs, vous peinez, courbés sur le métier ou l'outil. La machine frotte et grince. Allons! un regard sur la croix! une goutte de sang va tout adoucir; car le sang de Jésus aussi bien que son nom, est une huile répandue, *oleum effusum* [1].

Qu'ils ont été bien inspirés, qu'ils ont fait œuvre tout à la fois humanitaire et chrétienne, ces industriels catholiques qui, dans leurs ateliers, ont suspendu le crucifix!

Quelle estime pour ses ouvriers donne au patron l'image de ce Dieu, qui vécut ouvrier! Quelle leçon de charité pratique lui donne encore l'image de ce Dieu, qui est mort d'amour pour tous ces pauvres gens!

D'autre part quelle force et quelle consolation donne au travailleur, quel mérite donne à sa peine cette contemplation silencieuse de Jésus, attaché volontairement à son instrument de travail, à cette croix où il opère notre salut!

1. *Cant.*, I, 2.

Pour que le crucifix fasse un bien réel dans l'atelier, le patron

LE CRUCIFIX DANS UN ATELIER DU MOYEN AGE
(Les Moines enlumineurs.)

doit s'efforcer de le faire agréer de ses ouvriers, saisissant une occasion favorable pour l'exposer à leurs regards.

Dans une ville de Champagne, la femme d'un industriel chrétien,

ange de bonté et de charité, était gravement malade. Le curé de la cathédrale entre dans l'usine et, avec des larmes dans la voix : « Mes amis, dit-il aux ouvriers, nous allons réciter un *Notre Père* et un *Je vous salue, Marie*, pour la femme de votre patron, si bonne et si charitable. Tournez-vous, pour prier, vers ce crucifix que je vais suspendre à la muraille. » Le crucifix fut en effet suspendu à la muraille et il y resta, étendant sur ces trois cents travailleurs ses bras bénissants.

Le bien sera plus grand encore si l'initiative vient du personnel lui-même, comme il arriva dans un vaste établissement des Ardennes où quelques ouvriers, tout enflammés du zèle qu'ils avaient puisé dans une retraite, sollicitèrent et obtinrent de leur patron l'installation d'un grand Christ au milieu de l'usine.

L'atelier n'est pas nécessairement cette salle immense où sous l'œil d'un directeur, sous la surveillance des contre-maîtres, des centaines d'individus sont courbés sur leur métier.

Cette pièce étroite et basse, donnant sur la rue, où parmi des souliers éculés et des rognures de cuir, un brave Alsacien entouré de ses grands garçons, manie l'alène et le tranchoir, c'est l'atelier.

Cette chambre, juchée au quatrième étage, où une pauvre fille et ses sœurs, renforcées d'une ou deux apprenties, passent la journée, et la nuit trop souvent, à manier l'aiguille et les ciseaux, c'est l'atelier encore, l'atelier de couture.

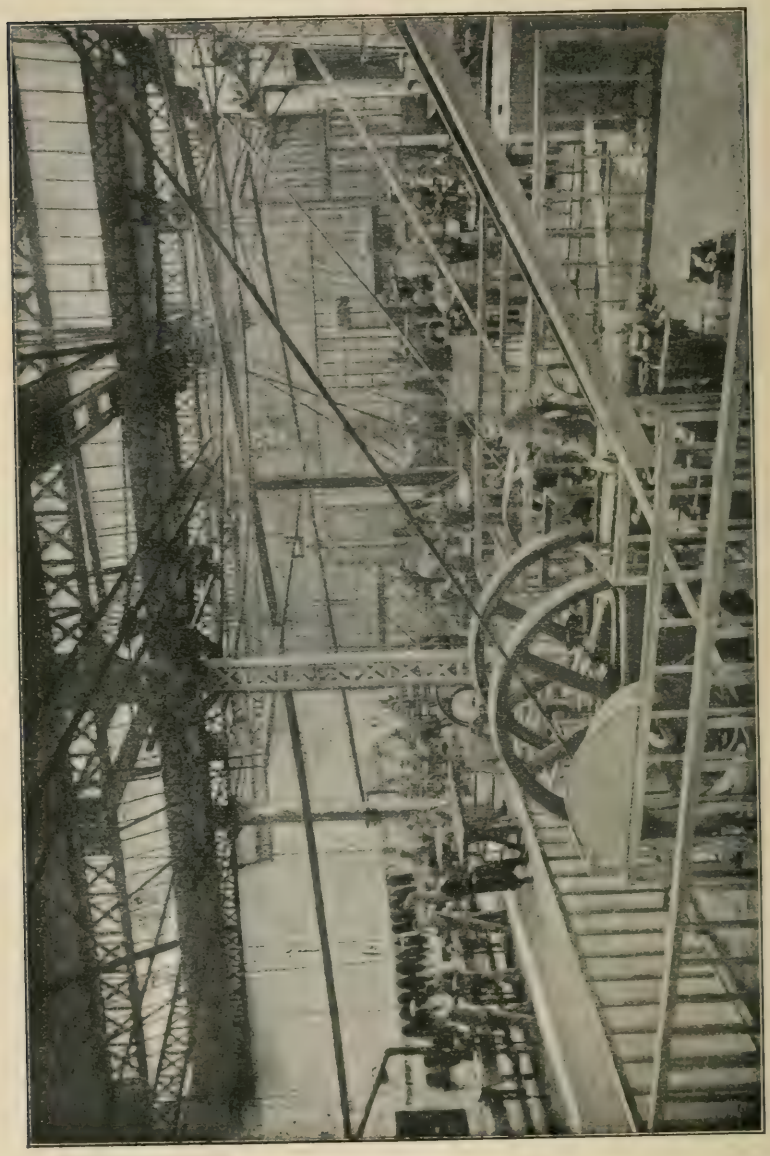
Hélas ! ils sont rares aujourd'hui, ces pauvres ateliers où le crucifix ait conservé sa place. Le respect humain l'en a banni et l'a relégué dans la chambre à coucher, dans l'ombre de l'alcôve. Et cependant, que la vue de cette image verserait de consolation sur les labeurs du jour et sur les épuisements des veillées d'hiver ! Un jour la sœur Françoise de Saint-Ange se plaignit d'avoir les mains toutes déchirées par le travail ; Jésus crucifié lui dit : « Françoise, regarde mes mains, et puis plains-toi ! »

O vous qui, à votre rez-de-chaussée ou à votre mansarde, travaillez sans relâche pour gagner votre pain ; en face de vous, suspendez un crucifix ; si vos doigts sont lassés, si vos mains sont endolories, vous regarderez la douce Victime, et elle vous dira tout bas : « Enfant, regarde mes mains et puis plains-toi ! »

Il est d'autres ateliers encore : ce champ à qui l'on confie la précieuse semence, n'est-ce pas un atelier superbe ; atelier en plein air, qui compte autant de métiers que de sillons, où le laboureur, travaillant de concert avec le bon Dieu, fait — merveille plus grande que bien des miracles [1], — d'un grain de blé pourri, jaillir cent grains de blé vivants ?

1. C'est la pensée de S. Augustin... Opera Dei mira et stupenda in quolibet seminis grano. (Tract. 24 in Joan.)

Que le paysan des âges de foi comprenait ses véritables intérêts,



LE CRUCIFIX DANS UN ATELIER MODERNE
(Atelier d'ajustage, à l'Institut catholique d'Arts et Métiers de Lille.)

quand, au coin de son champ, près de la borne qui sépare son atelier de l'atelier voisin, il plantait un crucifix [1] !

1. Sur cet usage voyez Goschler : *Dict. de théologie :* Croix des champs, et Viollet-le-Duc, *Dict. d'Architecture* : Croix.

Dans les ardeurs du soleil de midi, il laissait là sa charrue, venait s'asseoir au pied de la croix et pouvait dire, comme au livre des Cantiques (1) : « Je me suis reposé à l'ombre de Celui que j'avais tant désiré, et son fruit a semblé doux à ma bouche. » Fortifié par cette prière, il reprenait sa charrue et enfonçait le soc plus profond dans la glèbe.

Un jour, à l'heure de la réfection, accoudé au socle d'un Calvaire, un Trappiste mangeait son pain ; et son pain lui semblait bien dur et bien sec : « Trempe-le dans mon côté, lui dit le Christ, et il te semblera plus délicieux que le miel. »

Ouvriers des campagnes, voulez-vous adoucir vos travaux, si durs et parfois si ingrats ? — Relevez la croix de pierre dont j'aperçois les débris, là-bas au coin de votre champ.

---

1. *Cant.*, II, 3.

Chapitre Troisième

Le Crucifix à l'école

L'ÉCOLE est l'atelier mystérieux où l'enfant, jeune apprenti, sous la direction d'un maître habile, élabore cet or pur qu'est son âme; il le burine, il le cisèle, il l'orne des brillantes pierreries de la science humaine et des gemmes étincelantes de la science divine.

Travail laborieux. — Pour adoucir ses efforts, l'Église, l'institutrice autorisée des peuples (car c'est à elle et non à un autre que Jésus a dit: *Docete*, enseignez!) l'Église, de tout temps, s'est plu à suspendre un crucifix au mur des écoles.

Que de fois la vue de ce Christ souffrant a donné force et courage à la gent écolière! A cet âge il fait si bon gambader et courir! Quel instrument de supplice que ce banc de bois, où il faut rester assis, des heures, sans bouger!

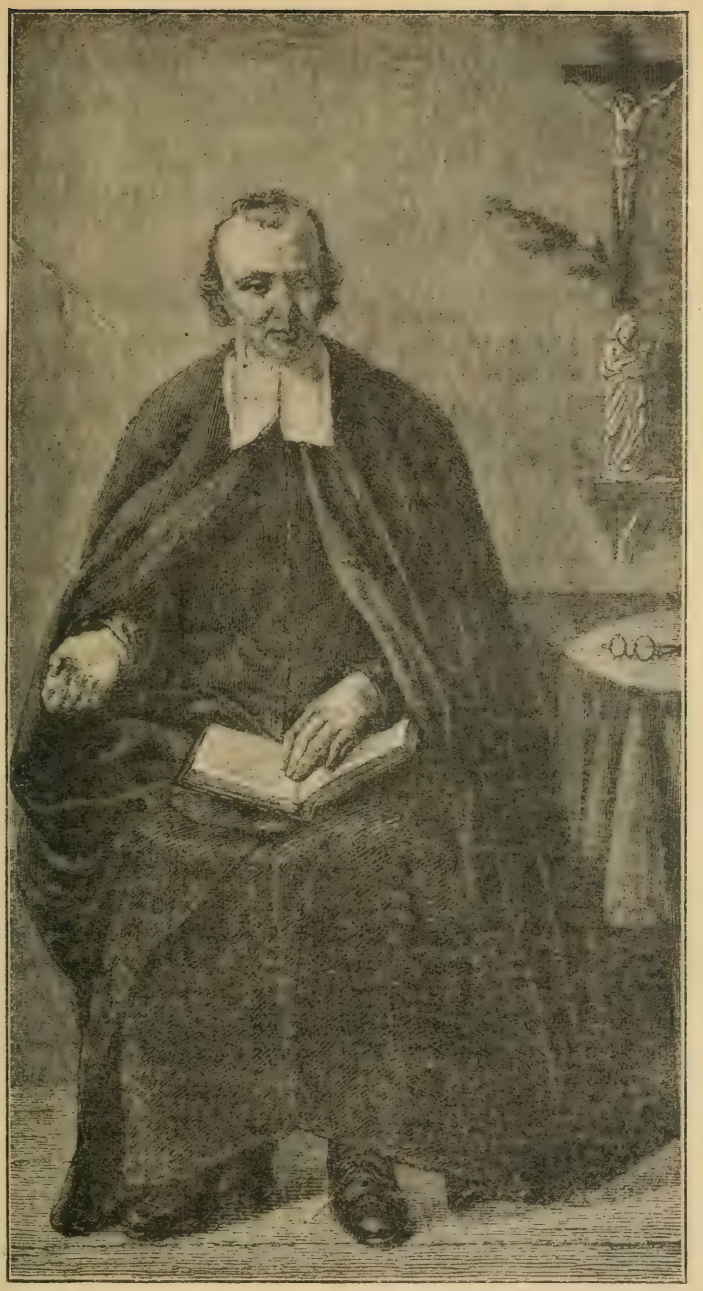
Un regard sur le crucifix inspirait la patience au jeune supplicié. Voyant les membres de son Dieu immobiles, fixés par quatre clous sur la croix de bois, il trouvait moins intolérables et les clous rigides d'un règlement de fer et la longue immobilité sur le banc de bois.

Ce crucifix, force et soutien de l'écolier volage et remuant, était encore pour son âme une muette et éloquente leçon.

L'Église a toujours tenu à honneur d'enseigner les sciences humaines; sur les murs des écoles elle a donc placé cartes et tableaux destinés à inculquer les connaissances terrestres; mais, comme la science humaine est bien courte, si elle n'est complétée par la science divine, à la place d'honneur, sous les yeux des enfants, elle a mis le crucifix. C'est le grand livre qui parle à l'écolier de Dieu, de la chute originelle, de la Rédemption; c'est le manuel sublime qui lui enseigne la science du Ciel!

Eh bien! les suppôts de l'enfer ne veulent plus que l'enfant lise les feuillets sanglants de ce livre divin.

Sous le couvert d'une prétendue neutralité, ils ont lacéré ces pages, enluminées par le sang d'un Dieu.



UN MAITRE D'ÉCOLE CONTEMPORAIN
réfléchissan à sa mission au pied du crucifix
Le Frère Philippe, tableau d'Horace Vernet.

Ils ont décroché de la muraille le crucifix que la foi des ancêtres avait planté là...

L'étude est commencée et la prière est dite;
Les fronts blancs sont penchés près du pupitre noir;
Sur l'ardoise polie ou la page érudite,
Prenant l'air sérieux de l'homme qui médite,
Vingt ou trente écoliers s'appliquent au devoir.

Ils sont là sur deux rangs; tout le monde à sa place;
La maîtresse, sans bruit, se promène au milieu;
Seuls, quatre ou cinq petits, vers le fond de la classe,
Près du mur, sous un Christ, qu'une guirlande enlace,
Épellent sur leur planche ou leur croix de par Dieu.

Tout à coup des pas lourds piétinent à la porte;
Les écoliers tremblants quittent leurs escabeaux...
Un homme entre, suivi d'une hideuse escorte,
Ricanant aux éclats, criant d'une voix forte,
Et se serrant les reins d'une écharpe en lambeaux.

La maîtresse, effrayée, essaye une parole...
« Silence!... Et vous, marmots, apprenez vos leçons;
Je viens mettre ici l'ordre et nettoyer l'école,
Et je veux qu'on entende une mouche qui vole!...
Voyons, surveillez-moi ces petits polissons!...

« A l'œuvre!... » Un forgeron armé d'une tenaille
S'avança vers le Christ, prit et jeta les fleurs;
Les enfants sanglotaient tout bas... « Tais-toi, canaille!
Dit le maire; je veux qu'on rie et qu'on travaille... »
De tous les yeux roulaient ou ruisselaient des pleurs.

Le Christ tombe. « Pitié, Seigneur! » dit la maîtresse.
Le maire sous son bras prit la croix en riant:
« J'interdis la prière et j'exclus la paresse!... »
Tous les pauvres petits que le chagrin oppresse
Jetaient sur leur grand Christ un regard suppliant..

Cette proscription sacrilège a été un des grands scandales de notre siècle. La franc-maçonnerie a soustrait aux regards des enfants l'image de celui qui disait: « Laissez venir à moi les petits enfants. »

Cet acte de haine envers le crucifix a, comme toujours, suscité des actes d'amour et de réparation, réparation des maîtres chrétiens, réparation des écoliers, réparation des populations entières. J'ai

LE CRUCIFIX DANS L'ÉCOLE

Saint Jean-Baptiste de la Salle faisant l'école,

d'après un tableau de Marlani, offert à Sa Sainteté Léon XIII.

connu une maîtresse d'école qui obtint de garder le Christ arraché de sa classe; elle le plaça dans sa chambre à coucher, et le soir, agenouillée devant le Christ proscrit, les bras en croix, elle priait, elle souffrait pour réparer l'injure.

Ailleurs on venait encore de chasser le bon Dieu de l'école.

Un petit bonhomme résolut de protester à sa façon contre la mesure sauvage; écoutons-le raconter tout triomphant son naïf exploit: « Maman m'avait donné un crucifix; je l'ai pris, je l'ai porté en classe; dans mon pupitre, je l'ai attaché avec un clou, — et maintenant le bon Dieu est dans l'école! »

Plus d'une fois l'instituteur athée se fit l'instrument docile des Loges et, en présence même de ses élèves, enleva brutalement le Crucifix des murs de l'école. — Mais plus d'une fois aussi on vit les maires, défenseurs courageux des croyances d'une population chrétienne, remettre à sa place d'honneur le Crucifix proscrit. Souvent la révocation fut le prix de leur courage. Honneur à eux! Leur nom prendra place dans la liste d'or — elle est longue déjà [1] — de ces catholiques convaincus qui depuis dix-neuf siècles, se sont fait une gloire de pâtir pour le Christ!

---

1 Voir Livre I, ch III. Le Crucifix signe de contradiction.

Chapitre Quatrième

Le Crucifix dans le salon

FEMMES chrétiennes, placez un crucifix dans votre salon. Le salon, c'est votre domaine; c'est là, qu'après le travail, vous prenez avec des amies délassements et plaisirs. Que le Christ préside à ces délassements pour les sanctifier, à ces plaisirs pour les tempérer. — Votre grand délassement, le plus cher, ce sont ces visites que vous aimez à vous rendre; et dans ces visites, votre grande liesse, c'est le jeu de la langue qui vous est si doux. Trop souvent, la réputation d'autrui défraye ces entretiens.

ACASTE

Que vous semble d'Adraste?

CÉLIMÈNE

Ah! Quel orgueil extrême!
C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même...

CLITANDRE

Mais le jeune Cléon, chez qui vont aujourd'hui
Nos plus honnêtes gens, que dites-vous de lui?

CÉLIMÈNE

Que de son cuisinier il s'est fait un mérite,
Et que c'est à sa table à qui l'on rend visite.

ÉLIANTE

Il prend soin d'y servir des mets fort délicats.

CÉLIMÈNE

Oui, mais je voudrais bien qu'il ne s'y servît pas;
C'est un fort méchant plat que sa sotte personne
Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne [1].

---

1. MOLIÈRE, *Misanthrope*. Acte II, scène V.

Ce salon, dépeint par Molière, n'est pas seulement le salon de son temps; c'est le salon de tous les temps; et ce feu roulant de traits perfidement décochés, n'est pas, hélas! le monopole de Célimène; c'est le fait de tous ceux qui n'ont pas recours à la grâce du ciel pour dompter leur langue. Saint Jacques l'affirme catégoriquement: « Nul homme ne peut dompter la langue, c'est un mal inquiet; elle est pleine d'un venin mortel [1]. » Sur quoi saint Augustin fait cette remarque: « L'Apôtre ne dit pas que nul ne peut dompter la langue, mais que nul *homme* ne peut la dompter pour que nous confessions qu'en cas de victoire, c'est *Dieu* qui a triomphé [2]. »

Si, d'après saint Jacques, commenté par saint Augustin, Dieu seul peut dompter cette langue qui distille le venin, femmes chrétiennes, dans vos conversations, ayez recours à Dieu, et, pour penser à lui, mettez sous vos yeux un emblème qui vous rappelle son souvenir; fixez le crucifix à la muraille de votre salon; de sa croix, Jésus mourant vous y redira la devise de sa vie: « Aimez-vous les uns les autres; c'est à ce signe qu'on vous reconnaîtra pour mes disciples. » Sa vue et ses leçons arrêteront le dard qui, partant de vos lèvres, allait déchirer le prochain; par là, vous serez parfaites, car, selon saint Jacques encore: « Celui-là est parfait qui ne pèche point en paroles [3]. »

Ainsi le crucifix dans votre salon sanctifiera vos conversations. — Il y tempérera l'effervescence de vos plaisirs.

— Le crucifix dans mon salon! me dites-vous, mais vous n'y pensez pas. Puis-je placer l'image du Sauveur en croix à côté de cette toile, en face de ce bronze? Les convenances s'y refusent.

— Ah! les convenances s'y refusent? C'est donc que cette toile et ce bronze ne conviennent guère à l'appartement d'un chrétien, puisqu'il y a incompatibilité entre eux et le crucifix, étendard du chrétien. Oh! je vous comprends parfaitement: ce crucifix prêche la souffrance; cette toile et ce bronze prêchent la volupté. Il y aurait dans ce vis-à-vis un contraste choquant, c'est vrai. Mais il est un moyen aisé de le faire cesser: au lieu de proscrire le Christ souffrant, par crainte du bronze impur, proscrivez le bronze impur, par égard pour le Christ souffrant: décrochez du mur ce tableau païen; le clou sera tout prêt à recevoir le crucifix chrétien. Telle jadis, il vous en souvient, la vraie Croix, découverte par sainte Hélène, renversa, en sortant des

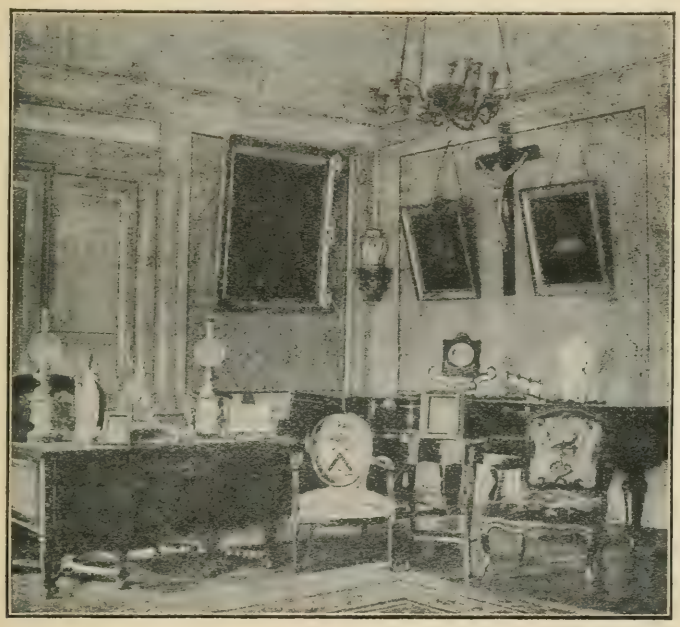
---

1. *Jac.*, III, 8.
2. AUGUST. *Sermo 4, De verbis Domini secundum Matth.*
3. *Jac.*, III, 2.

décombres, le temple et la statue de Vénus qui lui disputaient la place [1].

Enlever ces objets d'art, ce serait chose possible encore, ajoutez-vous; mais faut-il pour toujours bannir de ce salon ces fêtes qui sont la joie de nos nuits d'hiver? Or, parmi les personnes invitées, plusieurs, par leur mise, rappellent ces bronzes et ces toiles, pour lesquels vous vous montrez si sévère. Les voyez-vous, dans cette tenue, en présence du Christ en croix?

— Lecteur chrétien, le crucifix, placé dans votre salon, ne sera



SALON CHRÉTIEN
Le Christ et les aïeux.

jamais un reproche ni pour vous, ni pour vos invités, si vous vous contentez de ces réunions d'amis sûrs, de ces récréations innocentes, de ces soirées familiales, qui détendent l'esprit fatigué, resserrent les liens de l'affection mutuelle et dilatent les cœurs. Dans ces fêtes intimes et joyeuses, Jésus-Christ, croyez-le, ne sera pas déplacé. Du haut de son trône d'amour, ce Dieu auteur de la famille, de ses deux bras étendus bénira les membres de cette famille qui, pendant quelques heures, prennent innocemment leurs ébats, pour

1. Voir Livre Ier, ch. II, § Ier. *Invention de la vraie Croix.*

reprendre demain, plus forts, plus dispos, plus allègres, le fardeau dont sa Providence les a chargés.

Mais si, vous laissant entraîner au courant d'un monde pervers, vous voulez, vous chrétiens, donner dans vos salons des fêtes païennes; si, vous chrétiens, vous organisez dans vos salons des danses païennes, je comprends que le crucifix vous gêne placé dans ces salons; car ces fêtes, ces mises, ces danses païennes, c'est le monde que Jésus a maudit à cause de ses scandales [1], et du haut de sa croix, comme d'un tribunal, le Christ, juge sévère, par la voix de son sang, crierait encore à l'assemblée voluptueuse: « *Væ mundo!* Malheur à toi! »

Que faire? Proscrire le crucifix qui vous gêne? — Non, mais bien le divertissement trop libre, que le crucifix condamne.

Mettez, lecteur chrétien, mettez un Christ dans votre salon. Du même coup, il bénira vos fêtes de famille et bannira ces fêtes du monde, tumultueuses et passionnées, qui, d'après saint François de Sales, « dissipent l'esprit de dévotion, alanguissent les forces, refroidissent la charité et réveillent en l'âme mille sortes de mauvaises affections [2]. »

« Mais, dit-on, le salon est un terrain neutre... N'est-ce pas un contre-sens d'y placer un emblème confessionnel, tel que le crucifix? »

Beau langage vraiment que celui-là! il devrait faire rougir de honte! C'est le langage qu'ont tenu jadis des laïcisateurs d'écoles. « De l'école, terrain neutre, ont-ils dit, il faut chasser le Christ. » Et les voilà qui vous répètent: « Du salon, terrain neutre, il faut bannir le crucifix. »

— Comment? *votre* salon, terrain neutre? Oui ou non, êtes-vous catholique? — Oui, je le suis. — Eh bien, votre salon, salon d'un catholique, est un terrain catholique. Tout comme l'Algérie, colonie de la France, est une terre française.

— Mais, répliquerez-vous, dans mon salon pourraient venir des non-catholiques, des incroyants;.. un crucifix choquera leur regard.. »

Et moi, poursuivant ma comparaison, je vous réponds: Sur le sol de l'Algérie pourront venir des Anglais, des Allemands. Craindrez-vous que la vue du drapeau choque leur regard? Pour leur éviter un déplaisir, interdirez-vous aux trois couleurs de France de flotter en plein air, en plein soleil? Bien au contraire, vous les ferez resplendir fièrement au sommet de tous les édifices, pour que nul ne s'y méprenne, pour que chacun sache bien que cette terre de l'Algérie est une terre française.

---

1. *Matth.*, XVIII, 17.
2. *Introduction à la vie dévote*, IIIe Partie, ch. XXXIII.

Chrétiens, la croix est votre drapeau, ne l'oubliez pas. Conformément à la parole d'Isaïe : *ad populos exaltabo signum meum*, levez votre drapeau à la face des peuples [1]. — *A la face des peuples*, entendez-vous, c'est-à-dire, non pas seulement à la face de vos parents, de vos familiers, mais à la face des étrangers et des visiteurs, même inconnus. Fixez donc le crucifix, non pas seulement dans le secret

LA CRUCIFIXION
Triptyque d'ivoire du Musée de Berlin (XIe siècle)

de la chambre à coucher, domaine de l'homme privé, mais dans le salon, domaine du citoyen et de l'homme public.

Chose étrange ! Des originaux mettront dans leur salon, sur une étagère, la statue de Boudha, bronze grimaçant, idole repoussante, venue de l'Inde ou du Japon. — Des protestants appliqueront au mur de leur salon, une gravure de Luther, le moine défroqué, fondateur de leur secte. — Des rationalistes placeront sur la table de

1. *Isaïe*, XLIX, 22.

leur salon un buste de Voltaire, l'ami de Frédéric de Prusse, l'insulteur de Jeanne d'Arc. — Des francs-maçons exposeront à tous les regards, dans leur salon, leurs criminels insignes, et seuls, les catholiques n'oseront pas arborer leur drapeau! Que penser d'une pareille conduite?... La neutralité! — Ne me parlez pas ici de la neutralité. La neutralité en fait de religion est un mensonge. Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit: « Qui n'est pas pour moi, est contre moi? »

Sur le Calvaire, Jésus-Christ a voulu que sa royauté fût officiellement proclamée. Sur un écriteau, par ordre du pouvoir public, ces mots furent inscrits: Jésus de Nazareth, ROI des Juifs.

Il est le Roi des individus. Reconnaissez son domaine sur votre personne, en portant à votre cou, ou sur votre cœur, la croix de votre Roi, comme le brave aime à porter sur sa poitrine l'effigie de son souverain.

Il est le Roi des familles. Ne les a-t-il pas régénérées, en condamnant la polygamie, en rétablissant la pureté du mariage, en consacrant l'indissolubilité du lien conjugal? Reconnaissez son domaine sur le foyer domestique, en ayant un crucifix dans la chambre à coucher, sanctuaire intime de la famille.

Il est le Roi des peuples: Roi par droit de naissance, car son Père lui a donné les nations en héritage: « *dabo tibi gentes hæreditatem tuam.* » Roi par droit de conquête; il a conquis le monde par son sang: « *acquisivit sanguine suo.* » Reconnaissez son règne, en mettant son image en public dans votre salon. — Vous y avez déjà placé le portrait de vos aïeux: dans cette galerie de tableaux, vous avez donné la place d'honneur à celui qui fut la souche de votre lignée; et si cet aïeul, savant ou soldat, s'est distingué par une découverte ou un exploit, vous le montrez à vos visiteurs avec une légitime fierté. — Tout cela est bon, tout cela est saint. Oui, gardez par l'image le souvenir et les traditions de votre famille; mais n'oubliez pas, de grâce, que Jésus-Christ est votre ancêtre dans la foi: « Il est, nous dit saint Paul, le premier-né entre beaucoup de frères. » Et cet ancêtre s'est distingué par ses exploits, il a vaincu les démons, triomphé de l'enfer, acheté des milliers d'esclaves. Il a eu de glorieuses blessures, une mort héroïque. Tous ces titres de noblesse vous sont rappelés, en abrégé, dans une image expressive, le crucifix.

Mettez, chrétiens, mettez dans votre salon, à la place d'honneur, le crucifix, l'image de votre divin ancêtre (1).

1. Lisez dans *Le saint esclavage de la Croix de Jésus*, les pages chaleureuses où, vers le milieu du XVIIe siècle, le P. Valdory, S. J. plaide en faveur des crucifix dans les salons.

Chapitre Cinquième

Le Crucifix et la souffrance

LE crucifix bénit vos travaux, sanctifie vos conversations, tempère vos plaisirs, il a encore la mission, à lui toute spéciale, d'alléger vos souffrances. — Au pied du crucifix, volontiers on redit avec saint Paul: De même que les souffrances du Christ abondent en nous, ainsi par le Christ abonde notre consolation [1]. »

Quel que soit votre âge, quelle que soit votre position sur terre, *vous pleurerez*, vous souffrirez parce que c'est la condition de notre nature déchue, pécheresse, et conséquemment punie. Vous pleurerez, parce que c'est la loi de notre nature rachetée, mais rachetée par la croix. Vous pleurerez, parce que les pleurs sont l'accompagnement de la pénitence, préconisée à chaque page de l'Évangile. Vous pleurerez; Jésus-Christ l'a solennellement prophétisé à ses disciples: « En vérité, en vérité, je vous le dis: vous pleurerez et vous gémirez [2]. »

Vous pleurerez dans les souffrances du corps, vous pleurerez dans les souffrances de l'âme, plus poignantes encore.

Les vieux Stoïciens se raidissaient contre la douleur.

« O douleur, disaient-ils, tu n'es qu'un mot! » Fol orgueil que de vouloir nier ce qui est!

Les savants de nos jours ne nient pas la souffrance, mais beaucoup la veulent supprimer. Quand un médecin découvre un nouvel anesthésique, on le proclame bienfaiteur de l'humanité, parce qu'il enlève au corps humain une portion de douleur.

Mais les savants ont beau faire; malgré leurs palliatifs, immense est encore la somme de souffrances qui étreint les membres de l'homme; car souffrir, nous l'avons dit, c'est la loi de la nature déchue par le péché, de la nature rachetée par une croix.

Au lieu de nier la douleur, ce qui est orgueil et mensonge; au lieu

---

1. *II Cor.*, I, 5.
2. Amen, amen, dico vobis, quia plorabitis et flebitis vos. (*Joan.*, XVI, 20.)

de vouloir la supprimer, ce qui est chimère et folie; que ne la faites-vous aimer?

Le Crucifix peut opérer ce prodige. Il rend la douleur aimable non pas en elle-même (en elle-même elle est haïssable), mais aimable dans ses fruits, car elle rappelle qu'unie aux souffrances de la croix, elle est expiatrice et méritoire; aimable encore dans son divin exemplaire, car l'amour assimile l'amant à l'aimé; mon crucifix me fait voir Jésus souffrant; je voudrais donc souffrir comme lui; j'aimerai donc la douleur, non en elle-même, mais en lui.

On lit un trait charmant sur l'enfance de saint Jean-Baptiste de la Salle, fondateur des Frères des Écoles chrétiennes. Quand, dans son berceau, sous l'étreinte de la souffrance, il poussait des cris, vite sa pieuse mère lui apportait le crucifix. A la vue du bon Dieu attaché à la croix, Jean-Baptiste cessait aussitôt ses sanglots, et le sourire s'épanouissait sous ses larmes.

Juste-Lipse, auteur d'un traité sur la croix du Sauveur, avait pendant sa vie, fait des recherches sur le stoïcisme. Dans une cruelle maladie, on lui rappelle le nom des stoïciens illustres, Zénon, Chrysippe, Caton, Sénèque: « Souvenez-vous, lui dit-on, du courage de ces grands hommes en face de la douleur. » Juste-Lipse lève avec amour les yeux sur un crucifix: « Voilà, dit-il, le grand patient. »

A la même époque, saint Joseph de Léonissa, Mineur Capucin, se dévouait, à Péra, faubourg de Constantinople, au salut des galériens. Dieu le récompensa de ses travaux, comme il récompense ses meilleurs amis, par la souffrance. Joseph fut atteint d'un cancer horrible; on veut l'attacher pour l'opérer; mais lui, prend son crucifix: « Voilà, dit-il, le plus fort de tous les liens. »

Saint Gaétan de Thyène, fondateur des Théatins, souffrait, étendu sur un rude grabat; le médecin veut le faire coucher sur un matelas. « Moi, sur un lit moelleux! dit le Saint, alors que Jésus est mort sur une croix, percé de clous et d'épines; à Dieu ne plaise! »

Au XIXe siècle comme aux siècles précédents, la douleur vient chercher un baume dans les plaies du crucifix.

La Mère Marie de la Providence, l'héroïque fondatrice des Auxiliatrices du Purgatoire, était en proie à d'atroces douleurs. Ses filles essayaient de la consoler: « Toute ma force, leur dit-elle, est dans la vue de mon crucifix; » et elle le regardait amoureusement, placé, près d'elle, sur sa petite table.

Vers le milieu du XIXe siècle, une jeune fille, Olga de la Ferronnays, trouva, elle aussi, dans la vue du crucifix, la force de sourire à la douloureuse maladie qui la moissonna dans sa fleur. Elle lut un jour quelques lignes, où S. Bernard compare les âmes à des pierres précieuses qui demeurent ternes et sans éclat, si elles ne

LE CRUCIFIX CONSOLANT LA DOULEUR
Hôpital Saint-Joseph à Lyon.
Gracieusement communiqué par MM. les Administrateurs

sont taillées, ciselées. — Un peu plus tard elle souffrait plus que de coutume. Sa sœur l'embrassa et lui dit: « Pauvre enfant, comme tu souffres! » Olga répondit, en s'efforçant de sourire: « Que veux-tu, il faut bien se laisser *ciseler.* » C'est l'amour de Jésus crucifié qui lui donnait la force de se livrer ainsi à la main du *Ciseleur:* « Je n'aime pas la souffrance, disait-elle, mais je comprends qu'il faut souffrir. Quand la tête a mal, tout le corps souffre: Jésus crucifié est notre tête. »

Aussi bien que la jeune fille du grand monde, l'humble servante trouve au pied du crucifix l'héroïsme dans la souffrance. Jugez-en par ce fait encore récent, — décembre 1898. C'était à Reims, rue Colbert: Mademoiselle Eugénie Blanzy gardait près du foyer les deux enfants de sa maîtresse. Par suite d'une explosion, le feu prit à ses vêtements. Son corps à demi brûlé fut étendu sur un lit de douleur: « Vous souffrez beaucoup, lui dit Mme D., en la soignant? — Oh! oui, Madame, reprit la patiente, mais j'aime mieux que ce soit moi que vous ou les bébés. »

Aujourd'hui qu'on jette les hauts cris à la moindre brûlure, qui donnait tant de résignation à cette jeune fille, à moitié consumée?

Aujourd'hui que la fidélité est si rare chez les domestiques, qui donc donnait à cette servante cet attachement invincible à ses maîtres? Qui donc sur ces lèvres crevassées par le feu, mettait ces paroles, sublimes dans leur simplicité: « J'aime mieux que ce soit moi que vous ou les bébés? » — On le vit un instant après, quand Mme D. demandant à l'agonisante ce qui pourrait lui être agréable, elle répondit en souriant: « Le petit christ que Madame s'est procuré, à la fin de la Retraite des Mères chrétiennes. »

Il est dans nos villes deux demeures ouvertes à la souffrance, souffrance du corps, souffrance de l'âme: l'hôpital et la prison.

L'Hôpital est une institution d'origine chrétienne; son nom le disait assez: sur le frontispice de cet asile, ces mots étaient gravés: *Hôtel-Dieu;* dans l'enceinte malades et infirmes étaient soignés par des religieuses, servantes de *Dieu,* et aux murs des grands dortoirs où l'on souffre, où l'on meurt, le crucifix était suspendu, image réconfortante d'un *Dieu* souffrant et mourant. Aujourd'hui de l'hôpital laïcisé l'impiété sectaire a chassé le Christ; mais grâce au ciel, dans l'hôpital libre et chrétien, le crucifix aura toujours sa place, enseignant à souffrir sans murmurer.

Si la liberté est un bien plus précieux que la santé, plus encore que l'hôpital, la prison est pour l'homme un lieu de souffrance. La vue du crucifix consolera le prisonnier dans sa geôle.

Un missionnaire italien visitait dans sa prison un scélérat chargé de crimes; il le trouve au milieu de son cachot, à genoux, un crucifix

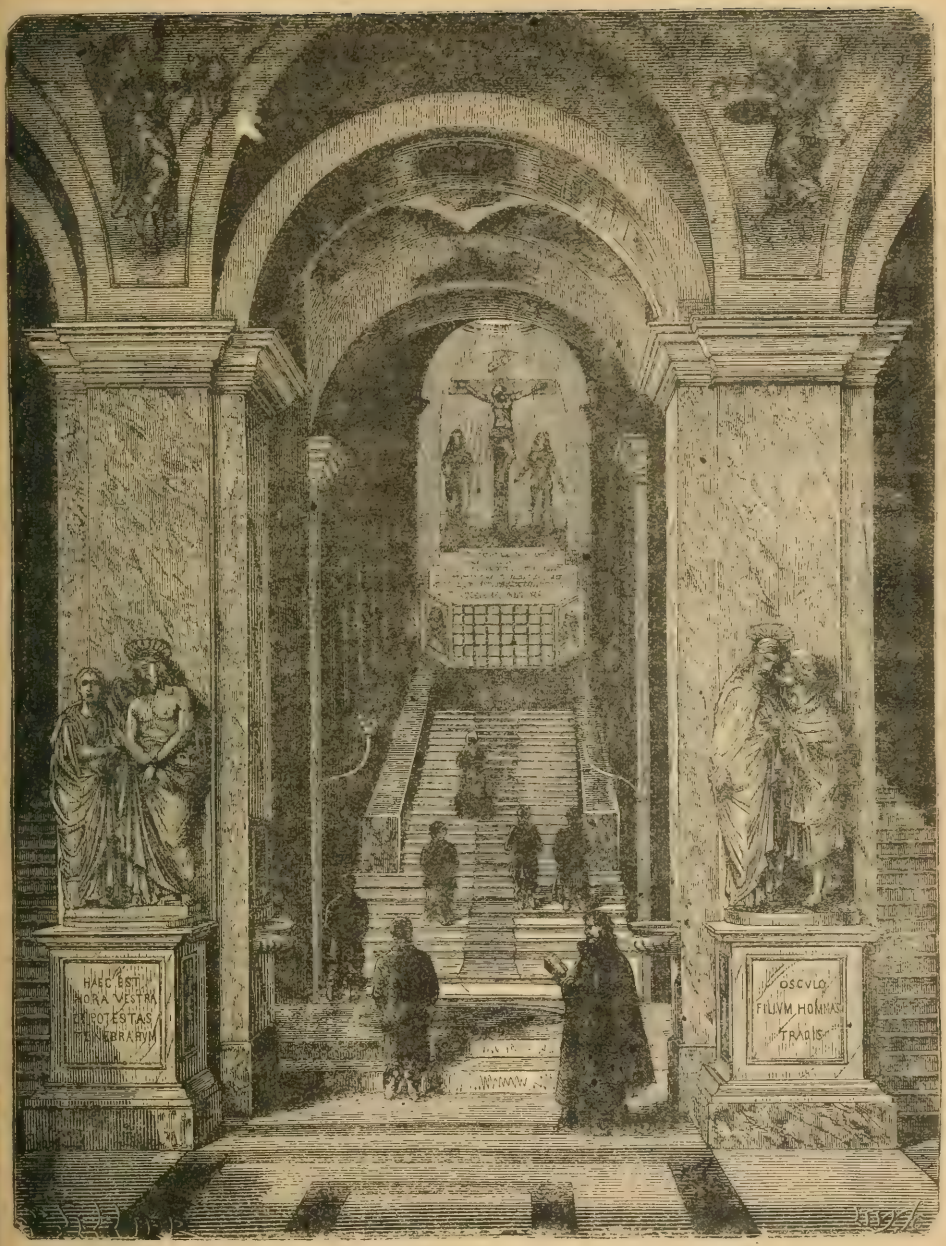
à la main, pleurant et sanglotant. — « N'allez pas croire, mon Père, lui dit le condamné, que je pleure en songeant à mon supplice; non, je pleure, parce que, quarante ans durant, j'ai été l'ennemi déclaré de ce crucifix, qui aujourd'hui est mon seul soutien et mon seul consolateur. »

Quand le prisonnier n'avait pas de christ sous la main pour sanctifier sa solitude, il se plaisait parfois à le dessiner sur les murs de

POULAIN, PRISONNIER D'ÉTAT, AU XVIe SIÈCLE

sa prison ou à le tailler dans les blocs de pierre qui le tenaient séparé du monde.

Tel le mystérieux Poulain, prisonnier d'État au XVIe siècle. On voit encore à Gisors, dans la tour dite du prisonnier, le Christ en croix et les deux larrons qu'il sculpta sur la partie du mur mise en lumière par l'étroite fenêtre de sa prison. Nous le représentons exécutant ce pieux travail; un clou est dans sa main gauche en guise de ciseau; un fragment de rocher est dans samain droite en guise de marteau, et son regard inspiré fixe amoureusement l'image du divin Supplicié qui se détache de la muraille.



LA SCALA SANTA, DOMINÉE PAR LE CRUCIFIEMENT

(Dessin original de P. Sellier.

La philanthropie moderne prend à tâche d'adoucir le sort des prisonniers.

La nouvelle prison de Fresnes, dans le département de la Seine, est une demeure inondée d'air et de lumière où règne même, dit-on, un certain confort.

Heureux prisonniers! plus heureux encore si, comme aux âges de foi, ils pouvaient, dans leur cachot, contempler et méditer l'image de Celui qui s'est fait prisonnier, pour délivrer les hommes de la captivité du péché!

Chers lecteurs, si vous vous rendez à Rome, ne manquez pas de visiter la *Scala Santa,* cet escalier saint, ces degrés vénérables que gravit jadis le Sauveur des hommes, quand, objet de dérision, il comparut au prétoire. Au sommet, un Calvaire a été peint, terme douloureux de la Passion de Jésus. D'un orifice, habilement ménagé par l'architecte, des flots de lumière tombent des hauteurs, enveloppant, comme dans un nimbe de gloire, la croix et le Sauveur en croix.

Cette décoration, si expressive, ne vous semble-t-elle pas comme la traduction de ces paroles de Notre-Seigneur aux disciples d'Emmaüs: « *Nonne hæc oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam?* Est-ce qu'il n'a pas fallu que le Christ souffrît et entrât ainsi dans sa gloire? »

Quand vous souffrez, montez à genoux votre *Scala santa;* montez-la, les yeux fixés sur le crucifix qui est au sommet des degrés et, si parfois vos genoux sont endoloris par cette rude montée, regardez les flots de lumière qui environnent la croix. Vous aussi, c'est par la souffrance, par le crucifix que vous arriverez à la gloire!

Chapitre Sixième

Le Crucifix et la tentation

LE crucifix vous a donné la résignation dans les souffrances corporelles que la vieillesse et la maladie entraînent avec elles; il vous donne encore la force dans les luttes intérieures, dans les luttes de l'âme contre le mal moral, luttes incomparablement plus pénibles que les luttes du corps contre le mal physique; il vous donne la force dans la lutte du jeune homme pour sa chasteté, dans la lutte de l'homme fait, pour la conservation de sa foi: « Grand Dieu! quelle lutte cruelle! Je sens deux hommes en moi: de ces deux hommes, il y en a un qui doit périr; mais, prenez garde; il ne se rendra pas facilement, soutenu qu'il est par l'enfer d'un côté, et le monde de l'autre. C'est le jour, c'est la nuit; c'est dix ans, vingt ans, davantage, que durera ce duel à mort, et au prix de quelles meurtrissures, de quelles souffrances, de quelle vaillance (1)! »

Dans cette lutte contre le monde et le démon, dans ces tentations du jour et de la nuit, saint Paul veut que nous soyons forts, *confortamini*. Mais où trouverons-nous cette force? — Dans le Seigneur. *In Domino* (2).

Si le démon est, selon l'expression de S. Luc, le *fort armé*, il en est un qui est plus fort que lui: *fortior eo* (3), c'est le Christ, qui dans sa victoire emportera comme butin, selon la gracieuse expression du texte grec, toute la panoplie de Satan, πανοπλίαν. Mais où Jésus remporte-t-il cette victoire sur son adversaire et sur le nôtre? C'est sur la croix, qui est son char du triomphe, sur la croix à laquelle il attacha ses ennemis dépouillés et vaincus (4).

N'est-ce pas en mémoire de cette victoire que les saints, dans leurs luttes contre le démon, comme d'instinct, s'armaient de leur crucifix?

---

1. Mgr Baunard, *Collège chrétien*, t. II, p. 512.
2. *Eph.*, VI, 10.
3. *Luc.*, XI, 21, 22.
4. *Coloss.*, II, 14 et 15.

L'église des Capucins d'Aix-en-Provence renfermait au XVIe siècle un crucifix devenu fameux. Quand, en 1859, le duc d'Épernon bombarda la ville, un boulet pénétra dans l'église des susdits Capucins et vint se briser, sans l'endommager, contre le crucifix qui fut depuis appelé le *Crucifix inexpugnable* (1).

Inexpugnable aussi est le chrétien qui dans la tentation s'arme du crucifix. La croix en main, il peut dire à Dieu, comme le Psalmiste : « *Expugna impugnantes me! Apprehende arma et scutum et exsurge in adjutorium mihi!* (2) » et les traits de l'ennemi viendront se briser sur la croix, comme sur un bouclier.

Ainsi faisait S. Antoine, ermite, pour repousser les tentations devenues légendaires de son immonde adversaire.

Ainsi encore faisait sainte Thérèse (3) : vous savez les assauts terribles qui lui furent livrés par l'esprit de ténèbres. Comment le mettait-elle en fuite ? « Je prenais en main une croix, nous dit-elle, et Dieu, à qui seul j'étais redevable de ce changement instantané, m'armait d'un tel courage que je n'aurais point eu peur d'attaquer tous les démons réunis ; je sentais qu'avec cette croix je les aurais facilement vaincus (4). »

La vénérable Mère Agnès de Lengeac, dont nous connaissons déjà la vie extraordinaire, faisait un jour de vains efforts pour repousser le démon de la tristesse ; alors, nous dit son biographe, « elle prit un crucifix (5) entre les mains et se mit à représenter humblement à Notre-Seigneur la désolation où elle se trouvait. Comme elle continuait ses humbles et amoureuses doléances, elle vit que le crucifix sua du sang de toutes parts et que la plaie du côté en versa beaucoup de très vermeil (6), » ce qui la consola fort.

Souvent en dehors même de toute intervention miraculeuse, le crucifix réconforte et pacifie. Un regard sur la face meurtrie du Christ, un baiser sur les mains percées, une étreinte de cœur sur le côté ouvert, et voilà notre âme rassérénée.

Une mère songeait avec anxiété à l'avenir de ses nombreux en-

---

1. *Les paroisses du diocèse d'Aix*, par l'abbé Constantin, 1890, p. 204.
2. *Ps.* XXXIV, 1 et 2.
3. *Ste Thérèse.* Vie écrite par elle-même, ch. XXV.
4. Si nous n'avons pas de crucifix sous la main, faisons au moins sur notre poitrine le signe de la croix en souvenir de Jésus crucifié. « Soit que tu dormes ou que tu voyages, que tu t'éveilles ou que tu fasses quelque besogne, que tu manges ou que tu boives, que tu navigues en mer ou que tu passes les rivières, couvre-toi de cette cuirasse et environne tous tes membres du signe salutaire, et les maux ne te joindront pas. »

Ainsi nous parle saint Ephrem, aimablement interprété par S. François de Sales. (*L'Étendard de la Ste Croix.* — LIII, ch. III.)
5. *Sa Vie*, chap. VIII.
6. Ce crucifix est l'un des deux crucifix de la Mère Agnès, conservés au Séminaire de Saint-Sulpice, à Paris.

fants; elle écrit à son frère: « Je te remercie de l'image « Mon Crucifix » que tu m'as envoyée. Elle est arrivée à point, au moment où j'avais besoin de me relever: les événements actuels, politiques, religieux, me bouleversent... parfois je suis découragée, je ne sais de quel côté me tourner... Maintenant ton crucifix est là, sur mon bureau et, en le regardant, en l'embrassant, je me sens fortifiée, rassurée sur l'avenir de nos enfants. »

Si le crucifix donne confiance dans l'avenir, pour le présent il répond à notre besoin d'affection sensible. — Le cœur humain a besoin de se sentir aimé; le tentateur le sait, et par cette pente il essaie de faire glisser l'âme jusqu'à l'amour profane ou coupable... Le grand remède à cette tentation, délicate, c'est encore le regard amoureux jeté sur le crucifix.

Un jeune homme se plaignait de n'être pas aimé; Lacordaire offre le christ à ses yeux: « Ah! mon ami, vous vous plaignez de n'être pas aimé, et Dieu vous a donné au fond du cœur un amour chaste, immense, invincible; vous voudriez y mêler des amours profanes et Dieu, qui ne le veut pas peut-être, vous frappe et vous blesse. Il vous découvre la vanité du monde. *Il vous crucifie pour vous faire aimer davantage et imiter le crucifix.* »

Ce besoin d'affection sensible est parfois une des tentations de la vie religieuse.

Une fille de Ste Thérèse venait de quitter définitivement sa famille et de mettre entre elle et les siens ces grilles de fer qui empêcheraient dorénavant ces étreintes si douces au cœur, ces embrassements si chers à la nature: « Mon émotion fut grande, écrit-elle, quand je vis ma mère et ma sœur sangloter derrière les grilles. Ma Mère bien aimée! qui pourra dire ce qu'elle souffre encore! Mon frère se contint devant moi, mais les sœurs tourières ont dit qu'ils pleuraient tous les trois. Pour moi, je *serrais mon crucifix sur mon cœur, pour en comprimer les battements* et je demeurai ferme. »

Quand le sacrifice semble trop douloureux, la séparation trop dure; quand le démon sollicite de regarder en arrière; quand, au souvenir du passé, le cœur bat trop fort, combien, à l'exemple de cette jeune Carmélite, en ont comprimé les battements en serrant le crucifix sur leur cœur! Combien ont vaincu le tentateur par un regard sur Jésus crucifié! Combien, à la vue de l'Homme de Douleurs, sont restés au poste de la douleur, la joie au cœur et le sourire aux lèvres!

A certaines heures de solitude et d'abandon, tout comme la Vierge cloîtrée, la Vierge Missionnaire a besoin de son Crucifix.

Sœur Marie est une vaillante; elle s'est enrôlée dans l'intrépide phalange de St-Joseph de Cluny. A peine ses vœux prononcés, on

lui dit : « Là-bas, à Madagascar, on a besoin d'un apôtre ; partez ! » Elle partit comme part le soldat, sans mot dire, mais non sans rien sentir ; car elle a l'âme aussi tendre que vaillante, et Dieu sait si elle aime la patrie qu'elle laisse, et sa sœur chérie, et son frère bien-aimé.

Arrivée au terme de son voyage, elle nous écrit : « Père, voilà deux mois passés que je suis partie de France, et c'est seulement demain que je franchirai le seuil de ma nouvelle demeure. Trente jours de bateau, onze jours de filanzane dans les montagnes malgaches, voilà le résumé de mon voyage... Pendant tout le trajet, j'ai eu mon crucifix sur mes genoux, celui de mon grand chapelet que vous m'avez si bien fait embrasser, à Paris.

« Je vous remercie, Père, de m'avoir enseigné cette dévotion, cet amour du crucifix. Celle-là au moins ne trompe pas, et elle donne de la force.

« Je le lui ai dit plus d'une fois, depuis mon départ de France, à mon crucifix : « Si ce n'était pas vous, si vous n'étiez pas avec moi, image de Celui que j'aime, me Le rappelant à toute heure ; si ce n'était pas pour vous que je vais travailler, croyez-vous que j'irais de l'avant ?... Il y a beau temps que j'aurais repris la route de la patrie... Mais avec et pour le crucifix, je me sens disposée à rester toute ma vie, s'il le faut, dans ce nid malgache, accroché au flanc de la montagne... Ici, pas même un tabernacle devant lequel je pourrais m'asseoir et me reposer l'âme et le corps tout à la fois... Mais à défaut du ciboire j'ai toujours mon crucifix. Je l'ai là, maintenant sur ma poitrine, et si vous saviez combien j'aime à l'y voir !

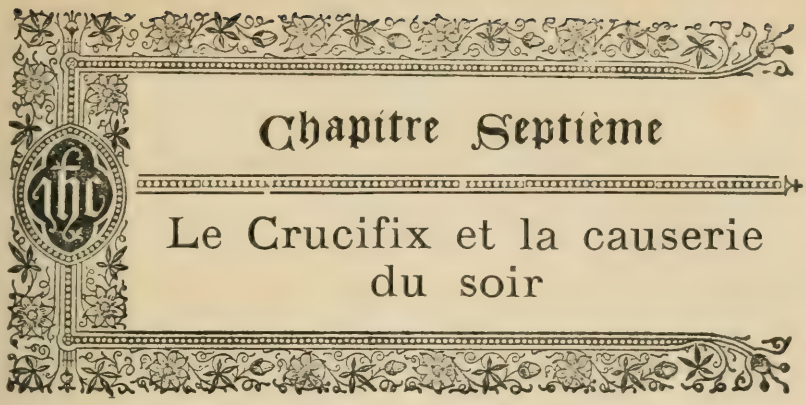
Je le porte partout... C'est ma seule richesse !
Je le préfère à tout... C'est Jésus mon Époux !
Quand je pleure, en sentant malgré moi la tristesse,
Je retrouve le calme, en baisant à genoux
Mon crucifix.

O puissance du crucifix pour raffermir les cœurs à l'heure de la tentation !

C'est en le regardant que la mère de famille, en proie à l'inquiétude, se sent rassurée sur l'avenir de ses enfants.

C'est en le pressant sur son cœur que la vierge cloîtrée accepte la séparation douloureuse, et, captive volontaire, chérit ses grilles, sa cellule et ses verroux.

C'est en le baisant à genoux que la jeune Missionnaire, à deux mille lieues des siens et de sa patrie, s'attache pour la vie à son nid malgache, accroché au flanc de la montagne !



Chapitre Septième

Le Crucifix et la causerie du soir

RIEN n'est bon dans les familles chrétiennes, comme les instants de la soirée. Toute la journée, le père a été à ses affaires, la mère aux soins domestiques, les enfants à l'école. — Le soir, tous se trouvent réunis : c'est la vie de famille qui commence : instants d'épanchements délicieux où, sous le regard du crucifix pendu à la muraille, les cœurs se fondent en un cœur ; où chacun raconte les petits événements du jour, les efforts, les peines, les joies ; où, rangés autour de la grande table, les enfants écoutent leur sœur aînée faisant la lecture, non pas la lecture d'aventures imaginaires et parfois coupables, — de tels livres n'entrent pas au foyer ; le Christ du haut de sa croix les condamnerait ; — mais la lecture de ces vies sublimes qui excitent l'âme au bien, la stimulent, l'aiguillonnent, et la lancent par la puissance de l'exemple, sur les pas de ces héros qui s'appellent François d'Assise et Louis de Gonzague, Sonis et Garcia Moreno, sur les pas de ces héroïnes qui s'appellent Catherine de Sienne et Jeanne d'Arc, Thérèse de Jésus et Marguerite-Marie !

Du mur où elle est suspendue, la divine Victime sourit à ces lectures ; elle sourit aux questions naïves provoquées par ces lectures ; elle sourit aux pieux enseignements que le père et la mère versent dans l'âme de leurs enfants, à l'occasion de ces lectures.

Le Christ a béni la lecture et l'entretien du soir ; il va présider à la prière du soir.

Le soleil vient de disparaître à l'horizon ; les enfants vont aller prendre leur repos ; mais auparavant, sur un signe des parents, ils s'agenouillent au pied du crucifix ; derrière ce groupe aimable, le père et la mère s'agenouillent. Le signe de la croix est tracé sur le front, siège de la pensée, sur la poitrine, siège de l'amour et de la vie, sur les épaules qui ont porté le poids de la fatigue et du jour. Puis le père, fixant les yeux sur le Christ, dit à haute voix ces paroles

qui, il y a vingt siècles, tombèrent de ces lèvres divines: « Notre Père qui êtes aux cieux, *que votre nom soit sanctifié*, ce nom que les impies blasphèment et que nous bénirons toujours; *que votre règne arrive*, malgré la haine des sectaires; *que votre volonté soit faite* sur la terre comme au ciel! »

Et les enfants, mêlant leur voix argentine à la voix plus grave de leur mère, répondent à l'unisson: « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, pardonnez-nous nos offenses, délivrez-nous du mal! »

Quel spectacle admirable que cette famille, agenouillée devant le crucifix! Quand ce père et cette mère enguirlandés d'enfants prient au pied du crucifix, les Anges accourent, contemplent avec allégresse cette demeure devenue un temple, ce foyer devenu un autel, et portent jusqu'au trône de Dieu cette prière des grands et des petits, des maîtres et des serviteurs.

Une famille agenouillée au pied du crucifix, c'est le mémorial des merveilles du Tout-Puissant; c'est l'abrégé de la Création rendant hommage au signe sacré de la Rédemption. C'est tout à la fois l'Eden et le Calvaire!

Après le tribut de l'âme, le tribut du cœur. Après l'acte de foi, l'acte d'affection. Les enfants embrassent leurs parents et demandent la bénédiction. Le père, représentant de Dieu, prêtre du foyer, bénit au nom du Seigneur ces petits êtres que la divine tendresse lui a confiés

Grands et petits, le cœur content, gagnent la chambre à coucher. — Fidèle au conseil que Tertullien [1] donnait déjà aux chrétiens de son temps, chacun trace sur son lit le signe de la croix, pour éloigner de ces heures de repos les embûches de l'ennemi; puis serre le crucifix dans ses mains, le baise et s'entretient avec lui, en attendant le sommeil.. Cette causerie intime est délicieuse; après espérience faite, le R. Père d'Alzon nous l'affirme: « Vous avouerai-je, en toute simplicité, que le meilleur moment pour moi est surtout le soir avant de m'endormir? Il ne faut pas d'efforts pour se laisser aller à penser à ce bon Maître, dont on tient l'image entre les mains. On lui dit qu'on l'aime: on lui demande pardon de ses sottises; on est tout à coup frappé de ce pardon qui tombe du haut de la croix; on songe au mal que l'on a fait au bon Dieu, au temps que l'on a perdu, aux grâces que l'on a reçues. On le remercie de ses bienfaits; on lui fait des promesses enflammées; on rougit d'être dans un bon lit quand il est mort sur un gibet; on s'excite à l'amour, à réparer le temps perdu. On adore Dieu le Père en lui présentant son Fils; on invoque le Saint-Esprit qu'il nous a envoyé; on prie pour l'Église qui naquit

1. Tertullien, l. II *ad uxorem*, ch. V, p. 1296 (Migne).

sur le Calvaire; on a honte d'être si mauvais chrétien; puis on prend courage dans la pensée de l'amour et de la puissance de Dieu: et, si le sommeil n'est pas venu, on trouve le temps court en pareille compagnie [1].

C'était la pratique de S. Philippe de Néri. Étendu dans son lit, il aimait à dire à son crucifix: « *Tu, mi Christe, tu qui Dominus, in cruce; ego qui servus, in lectulo!* O mon Christ, vous qui êtes le Seigneur, vous êtes sur une croix; moi qui suis l'esclave, moi je suis dans un bon lit! »

Cher crucifix! tu as marqué ta divine empreinte sur toute ma journée; tu as présidé à mon travail, sanctifié mes conversations, tempéré mes plaisirs, consolé les souffrances, dissipé la tentation. A l'aurore, c'est toi que je saluai le premier; à mon coucher, c'est avec toi que j'eus la dernière causerie; mes lèvres t'ont donné le baiser du matin; elles t'ont donné le baiser du soir; tu m'as fait réaliser, à la lettre, le souhait de David [2]: « Il faut louer le nom du Seigneur, du lever du soleil jusqu'à son coucher. »

Pour tant de bienfaits, je veux t'aimer toujours, mon crucifix!

---

1. R. P. d'Alzon, *L'ami de tous les jours.*
2. *Ps.* CXIII, 3.

Chapitre Huitième

Marques d'amour au Crucifix

QUAND on aime, l'amour ne reste pas caché au fond du cœur. Il se traduit au dehors par des signes expressifs, par des échappées soudaines; et si l'être aimé est absent, on prodigue à son image toutes les tendresses qu'on eût déversées sur sa personne.

Une mère a perdu son fils unique: pour consoler sa douleur, elle porte à son cou un médaillon renfermant les traits du cher disparu et une boucle de ses cheveux; sur la cheminée elle place sa photographie la plus ressemblante, et cent fois le jour elle la regarde; souvent elle se prend à la baiser, à lui adressser de très tendres paroles; parfois même elle fait plus encore, et comme l'amour assimile l'amant à l'aimé, elle se prend à reproduire les gestes, à imiter les attitudes de l'enfant qu'elle a perdu.

Tout cela, c'est la nature prise sur le fait; or la grâce ne détruit pas la nature, mais l'élève et la sanctifie.

Vous aimerez donc Jésus crucifié, comme cette mère aimait son fils, et, comme la mort vous l'a enlevé, vous reporterez sur son image, sur le crucifix, l'amour que vous avez pour son adorable Personne.

Vous vous plairez à porter cette image, à la regarder, à la baiser, à l'entretenir, à imiter celui qu'elle vous représente; pratiques chères aux saints et glorieuses au crucifix; pratiques libres cependant, que nous voudrions non vous imposer, mais vous exposer: vous pourrez choisir parmi elles, celles qui cadrent le mieux avec votre tempérament spirituel.

Porter sur soi l'image de la Croix; cette dévotion est tellement fondée sur la nature, que nous la voyons pratiquée dès l'origine du christianisme.

« Quant à la dévotion de porter secrètement une croix sur le cœur, écrit le P. Valdory, nous en avons de très illustres exemples dès les premiers siècles de l'Église, comme en saint Oreste, brave

soldat sous Dioclétien, mais plus glorieux martyr; comme en saint Procope, gouverneur d'Alexandrie et martyr de Jésus-Christ sous le même tyran; comme en sainte Macrine, sœur de saint Grégoire, évêque de Nysse... Ce dernier dit, au panégyrique qu'il fit de cette bonne sœur que, lui étant présent, on lui trouva, après sa mort, une croix de fer qu'elle portait continuellement et immédiatement sur la poitrine, avec un anneau, aussi de fer, où était enfermée une particule de la vraie Croix, voulant sans doute, par cette croix et cet anneau, se déclarer esclave et épouse de Jésus-Christ crucifié (1). »

L'ÉGLISE, SOUS LES TRAITS D'UNE JEUNE FILLE, PRIE, LES BRAS TENDUS EN FORME DE CROIX
(D'après une peinture de la voie Lavicane aux Catacombes.)

Le dévot auteur cite des exemples plus récents, le vénérable P. César de Bus, fondateur de la *Doctrine chrétienne*, le P. Marcel Mastrilly, de la Compagnie de Jésus, martyrisé au Japon le 17 octobre 1637; il aurait pu citer encore, nous l'avons vu, saint Ignace lui-même, aux débuts de sa conversion.

Dès le XIVe siècle, au dire de Viollet-le-Duc (2), de grandes dames, des princesses, portaient ostensiblement croix et crucifix. — Dans

1. *Le saint Esclavage de la Croix de Jésus*. IIe partie, p. 342.
2. *Dictionnaire du Mobilier français, au mot :* JOYAUX, p. 26.

l'inventaire du trésor de Charles V, « il est fait mention de nombreuses croix portées *par les princesses de la famille royale:* une *petite croix d'or* à quatre balaiz, un saphir et huit perles, pesant quinze estellins d'or. (N° 200 de l'Inventaire.)

« On représentait même alors, sur ces bijoux, qu'on appelait enseignes, ou tableaux, ou pendens, des scènes entières: « *Item* un petit *crucifiement d'or*, où est Notre-Dame et saint Jehan, assiz sur ung entablement sans pierrerie, pesant une once (N° 203 du même inventaire.) — Item ung tableau d'or où dedans est le *crucifiement*... garniz du perles, rubis d'Alinandre et esmeraudes, pesant six onces. (N° 208).

« Un manuscrit de Boccace, français, de la Bibliothèque nationale, datant de 1430 environ, nous montre *une très noble Dame* recevant la dédicace du livre. Sa toilette se compose d'un hennin à cornes, fait d'une étoffe d'or et rehaussé de joyaux... d'un collier formé de grains d'or avec *petite croix* de rubis et saphirs (1).

Chrétiennes, rougirez-vous de porter ces croix et crucifix que portaient ces nobles dames, ces princesses, vos illustres ancêtres?

Après nos malheurs de 1870, il vous en souvient, sur notre territoire humide de sang, on vit dans l'élan du repentir et de l'amour, on vit, enrôlées dans une sainte alliance, femmes et jeunes filles, porter ostensiblement au cou un joli crucifix d'or ou d'argent.

Hélas! la leçon sanglante est déjà oubliée, et avec la leçon la pieuse coutume (2).

Et cependant, ajoute le P. Valdory (3), « il ne faut point douter que cette sainte pratique ne soit très agréable à Jésus crucifié, puisque dans les saints cantiques, il invite son épouse à le poser sur son cœur comme un cachet et comme un signe de son amour: *Pone me ut signaculum super cor tuum.* »

Plusieurs évêques, pour encourager cette pieuse coutume, ont établi dans leurs diocèses des confréries dites « *Confréries du Crucifix* ». Pour faire partie de la confrérie, il faut, — c'est l'article principal des statuts, — *porter sur soi*, visible ou non, quelles qu'en soient la matière et la forme, *un crucifix*.

Enrôlez-vous dans ces confréries (4) si vous en avez le loisir et

---

1. *Dictionnaire du Mobilier français*, p. 40.

2. Cet usage, Dieu en soit béni, tend à renaître depuis un an, sur plusieurs points de la France. En réparation des outrages à la croix, des calvaires abattus, des crucifix brisés, nombre de chrétiennes se font une douce obligation de porter ostensiblement le crucifix à leur cou.

3. *Le saint Esclavage de la Croix de Jésus*, IIe partie, p. 345.

4. *Une Archiconfrérie du Crucifix* a été établie canoniquement dans la cathédrale de Grenoble. Les statuts en ont été dressés par Mgr Fava.

Une Confrérie du Crucifix, affiliée à l'Archiconfrérie de Grenoble, a été érigée à l'église

le désir; si vous n'en avez ni la faculté, ni l'attrait, du moins entrez dans l'esprit de ces associations, et faites-vous un devoir de porter sur vous l'image du Sauveur.

Le respect humain, de nos jours, s'en prend aux femmes elles-mêmes; les personnes pieuses redoutent de passer pour dévotes. Chrétiennes vaillantes, mettez-vous au-dessus de ces pusillanimités. Fières de porter les insignes de Jésus crucifié, suspendez un crucifix à votre cou. Ainsi, rien qu'à vous voir, saura-t-on qui vous êtes, qui vous aimez, qui vous servez. Dans les sarcophages que découvre en Égypte la science moderne, au cou des femmes et des jeunes filles on aperçoit l'effigie de leurs faux dieux et de leurs déesses impures. Et vous, chrétiennes, vous n'oseriez pas porter l'image de votre Dieu, de ce Dieu fait homme et victime par amour pour vous! Ce serait une honte.

Un matin d'été, à Notre-Dame de Lourdes une foule énorme environnait la grotte. Des dames étaient là, des jeunes filles du grand monde, aux toilettes très claires, très légères, très transparentes, très peu dignes du lieu où, par trois fois, la Vierge dit à Bernadette: « Pénitence! Pénitence! Pénitence! » A leur cou des broches étaient accrochées, parures toutes profanes, représentant des fleurs, des têtes d'animaux, des emblèmes païens.

Le prédicateur, dans la chaire adossée à la crevasse du rocher, expliquait les mystères du Rosaire. Parvenu au *Portement de la Croix:* « Chaque chrétien, dit-il, chaque chrétienne doit porter sa croix. Est-ce que Jésus ne nous dit pas à tous: Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il se renonce, qu'il porte sa croix et qu'il me suive? Chaque fidèle ici-bas, doit, à l'égard du Sauveur, remplir l'office du Cyrénéen. Mesdames, au lieu de ces bijoux, instruments de vanité, que ne portez-vous sur votre poitrine l'image du Christ mourant? »

A la Grotte bénie, les guérisons de l'âme ne le cèdent point, en nombre, aux guérisons du corps. La grâce féconda les paroles du Prédicateur. Quand il a fini de parler, plusieurs dames se lèvent, décrochent les bijoux, instruments de vanité, et les jettent dans les flots du Gave. L'après-midi, on les revoit à la Grotte, humbles et recueillies. Un joli crucifix pendait à leur cou, se détachant sur une toilette plus grave et plus chrétienne.

Lectrices, amies de Jésus crucifié, comme ces miraculées de la

---

St-Maurice à Lille, par Mgr Duquesnoy. Elle est enrichie de plusieurs indulgences plénières.

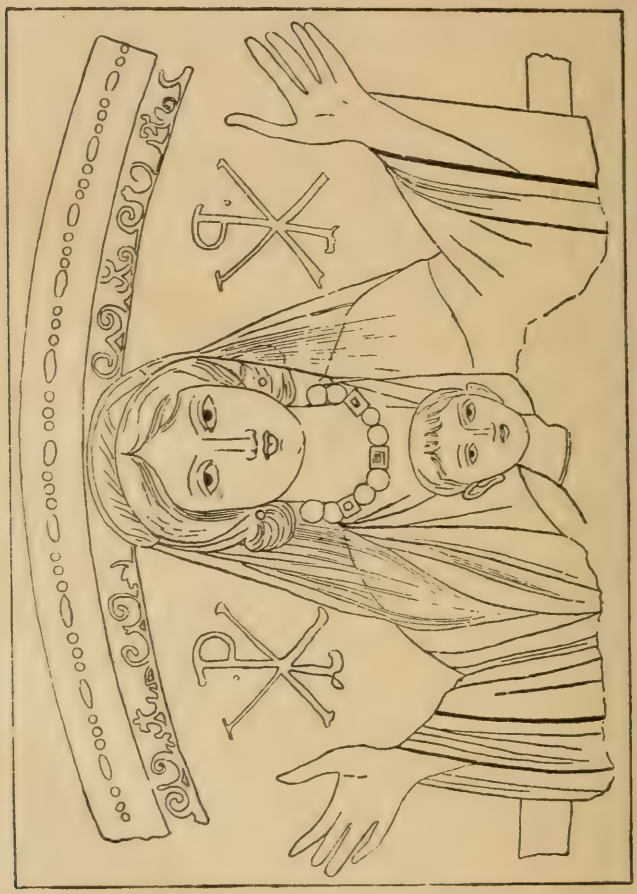
Voici l'*article premier* en entier:

1° Porter sur soi, visible ou non, quelles qu'en soient la matière ou la forme, un Crucifix.

2° Être catholique.

3° Faire inscrire son nom sur un registre de la paroisse ou de la communauté auxquelles on appartient.

grâce, à certaines heures de la vie, à la suite d'une douloureuse épreuve, au cours d'une retraite fervente, vous sentirez peut-être, vous aussi, le néant de ces vaines parures qui jusque-là vous avaient charmées. Je ne vous dirai point de les jeter dans les eaux du Gave... Faites mieux; portez ces pierreries au joaillier habile: de ces dia-



FRESQUE DES CATACOMBES DE STE-AGNÈS

mants qui paraient votre misérable corps, il ornera le ciboire qui doit contenir le corps très saint de Jésus-Christ; de ces rubis il fera resplendir le calice dont les parois seront rougies par les gouttes du précieux Sang, rubis divins; de ces perles il enrichira la croix que vous aimerez à porter; et vous, n'ayant plus qu'un amour sur terre, Jésus-Christ, vous n'aurez plus qu'un bijou: le crucifix.

Autre marque d'amour: *Regardez souvent le crucifix.*

Écoutez le P. Valdory, si communicatif dans sa tendresse pour notre saint Rédempteur: « Ayant placé les images de Jésus crucifié dans les endroits les plus considérables de votre maison, regardez-les amoureusement et le plus souvent que vous pourrez. Si vous aimez votre Sauveur, cette dévotion ne vous sera pas difficile, car qu'y a-t-il de plus aisé que de jeter les yeux sur un objet si aimable (1)? »

C'est là, nous l'avons vu, ce que fait une mère; elle regarde sans cesse l'image de son fils absent.

« Si cette dévotion est aisée, continue le pieux écrivain, elle n'est pas moins utile, car voulez-vous une plus grande utilité que celle dont le divin Époux nous donne les assurances, lorsqu'il dit que l'âme sainte, qu'il appelle sa sœur et son épouse, lui a blessé le cœur par le regard amoureux d'un seul de ses yeux (2)? »

Un fait, raconté au Livre des Nombres, nous montre combien il est avantageux de regarder la Croix.

Les Israélites trouvaient le temps long dans le désert; ils se mirent à murmurer contre Moïse. Dieu, pour les punir, envoya contre eux des serpents de feu dont les blessures étaient mortelles.

Les coupables se repentent; Moïse prie pour son peuple et Jéhovah lui dit: « Fabrique un serpent d'airain, et mets-le au bout d'une pique pour servir de signe; quiconque, atteint d'une morsure, l'aura regardé, vivra: *qui percussus aspexerit eum, vivet* (3).

Ce serpent d'airain était l'image du Sauveur en croix; Notre-Seigneur lui-même l'affirme en saint Jean: « Comme Moïse a élevé le serpent dans le désert, ainsi il faut que le Fils de l'homme soit élevé sur la croix. »

Dès lors, non seulement l'acte de foi et de contrition, regard de l'âme, jeté sur Jésus crucifié, peut guérir des morsures mortelles du péché, selon l'interprétation de Cornelius a Lapide, mais la contemplation même de son image, l'histoire des Saints en fait foi, préserve des atteintes du serpent tentateur.

« Autant de fois on regarde avec dévotion l'image de Jésus crucifié, dit un jour Dieu à sainte Gertrude, autant de fois on attire sur soi les regards de la divine miséricorde (4). »

Notre-Seigneur n'a-t-il pas promis encore à une âme très sainte, que « quiconque le regarderait amoureusement, attaché à la croix, durant sa vie, serait regardé amoureusement de lui à l'heure de sa mort (5)? »

1. Ouvrage déjà cité, p. 347.
2. *Cant.*, IV, 9.
3. *Nomb.*, XXI, 8.
4. Blosius, ch. II, *Monit. Spirit.*
5. Valdory, *Loc.ci.*

Le séraphique saint François, en regardant le crucifix, versait des larmes d'une exquise douceur. Son médecin, craignant qu'il ne perdît la vue, lui défendit de regarder le crucifix. — « Moi! dit le

MARTYRE DE S. IGNACE D'ANTIOCHE
S. Ignace, les bras en croix, attend les lions de l'amphithéâtre

Saint, ne plus regarder le crucifix! mais alors à quoi me serviront mes yeux, si je suis condamné à ne plus voir un objet si doux? » Il ajoutait. « Le crucifix! mais je le regarderais jusqu'à la fin du monde sans éprouver un instant d'ennui! » En contemplant ainsi le

Sauveur crucifié, le patriarche d'Assise suivait le conseil donné par saint Augustin : « Regardez les plaies de votre Rédempteur suspendu à la croix, le sang qu'il répand dans sa mort, le prix qu'il donne pour votre rachat, les cicatrices qu'il garde en sa résurrection.

« Il baisse la tête pour vous baiser ; il a les bras étendus pour vous embrasser... Qu'il soit tout entier fixé dans votre cœur, celui qui, tout entier, pour vous, a été fixé sur la croix [1]. »

Il baisse la tête pour vous baiser, dit le grand Docteur. Jésus ne semble-t-il pas par là, vous inviter à lui rendre cette marque de tendresse ? L'Église ne vous encourage-t-elle pas à baiser le crucifix ? Le Vendredi-Saint, elle convie officiellement ses enfants à coller leurs lèvres sur les plaies du Sauveur ; et dans son hymne elle vous presse de vous tenir auprès de la croix, de laver de vos larmes les pieds de Jésus, de les couvrir des baisers de votre bouche.

Adstate mœrentes cruci,
Pedes beatos ungite,
Lavate fletu, tergite
Comis et ore lambite [2].

Répondez à l'appel de l'Église ; aimez cette pratique si chère aux Saints et si conforme à nos besoins. Imitez encore la mère : quand elle est fatiguée, épuisée, à bout de forces, elle laisse là son ouvrage et va baiser le front de son enfant qui dort ; la voilà soudain redevenue vaillante. Vous êtes harcelés par le démon fatigués de la vie, épuisés par votre tâche ; vite un baiser aux plaies du Crucifix ! Vous voilà redevenus forts.

Jésus, en croix, a les bras étendus pour vous embrasser, dit encore saint Augustin. Mais pour s'embrasser, il faut étendre les bras de part et d'autre. De là une autre pratique familière aux saints, fondée sur cette loi de la nature qui nous porte à imiter celui que nous aimons.

A l'heure de la prière et de la contemplation, voyant les bras de leur Sauveur douloureusement tendus sur l'arbre de la croix, les Saints, comme d'instinct, prenaient son attitude souffrante, et, comme lui, tendaient leurs bras en forme de croix.

Cette habitude de *prier* ainsi *les bras en croix*, en mémoire de Jésus crucifié, est fort ancienne dans les fastes chrétiens : elle remonte aux catacombes. Au cimetière de Callixte on voit au milieu d'une mer agitée, un vaisseau battu par la tempête : sur le vaisseau un homme prie, les bras en croix.

---

1. S. Aug. *De virginibus*.
2. Fête de la Commémoration de la Passion, hymne de Laudes.

Dans l'arène nous voyons des martyrs, jeunes chrétiens, vieillards accablés par l'âge, Pancrace ou Ignace d'Antioche, attendre, les bras en croix, l'assaut des tigres et des lions.

Des peintures des catacombes, des pierres funéraires, des émaux, des sculptures sans nombre nous offrent l'image de l'Église, l'image de la Vierge Marie, l'image des Saints, priant, les bras levés en forme de croix. Dès le IIIe siècle, Tertullien et Origène recomman-

LES JEUNES MARTYRS
trouvent la orce de mourir, en priant, les bras tendus, comme Jésus sur la croix.

dent cette pratique dans leurs écrits. Le premier nous engage à combattre le démon, les bras étendus en croix dans la prière, comme Moïse les tendait sur la montagne, quand Josué combattait contre Amalech (1).

« Réjouissons-nous, mes frères très aimés, dit Origène, et levons les mains saintes au ciel en forme de croix; quand les démons nous verront armés de cette sorte, ils seront opprimés (2). »

1. *Adv. Marcionem*, I. III, ch. XVIII.
2. *Hom. 8, in divers.*

L'empereur Constantin le Grand se faisait représenter sur ses médailles, les bras élevés en croix pour la prière, dans l'attitude des Orantes chrétiens, afin d'apprendre à tout son peuple qu'il reconnaissait, adorait et servait le Maître du monde, mort sur une croix (1).

En donnant ce bel exemple, le grand empereur suivit d'avance le conseil que devait donner S. Ambroise : « Lorsque l'homme étend ses mains, il représente la figure de la croix ; nous devons donc prier de cette façon, afin de confesser par le maintien de notre corps la Passion du Sauveur. Notre prière sera plus facilement exaucée, si notre corps représente Jésus-Christ que notre cœur confesse (2). »

« Celui qui étend les mains, ajoute S. Pierre Chrysologue, ne prie-t-il pas par son seul maintien ? »

Aussi, dans ces premiers âges, fidèles et clergé priaient généralement les bras tendus en croix ; souvent même, nous l'avons dit, les martyrs souffraient et mouraient dans cette attitude, confessant ainsi le Sauveur, étendu sur le gibet et offrant ses mérites au Père céleste (3).

Saint François de Sales reconnaît l'antiquité de cette pratique, et l'approuve sans réserve.

« Les anciens, dit-il, faisaient grande profession de prier Dieu, levant les bras en haut, en forme de croix, comme il appert en mille témoignages... par où, non seulement ils faisaient comme un perpétuel signe de croix, mais aussi mortifiaient le corps (4). »

Pratique chère à S. Dominique qui, après les labeurs de l'apostolat, aimait à se retirer la nuit dans l'église du monastère, et là, nous dit son historien, priait tantôt la face contre terre, tantôt les bras tendus en forme de croix.

Pratique chère à S. Pierre d'Alcantara qu'on voyait souvent prosterné devant une grande croix, les bras étendus et versant des torrents de larmes.

Pratique chère aux pays de foi : allez dans les Flandres belges ; là devant le crucifix des églises ou aux stations du chemin de la croix, vous verrez bien souvent les fidèles prier, les bras étendus comme leur Sauveur mourant.

Et là-bas, sur les bords du Gave, devant cette Grotte d'où la Vierge Immaculée, à trois reprises, laissa tomber ce mot : « Pénitence ! » ne voit-on pas, en nos jours d'indifférence railleuse et de mollesse voluptueuse, ne voit-on pas, chaque année, des multitudes,

---

1. Eusèbe, *Vit. Constant.*, Lib. V, cap. xv.
2. *De cruce Domini N. J. C.* Sermo II.
3. Voir Gihr, *Le Sacrifice de la Messe*, t. II, pp. 68 et 69.
4. *Étendard de la Croix*, L. III, ch. xi.

jeunes gens de la haute société, dames du grand monde, jeunes filles délicates, les genoux dans la poussière ou la boue, le front sous le soleil ou la pluie, prier longuement, les bras douloureusement tendus en forme de croix?

ANCIENNE BANNIÈRE DE LA VILLE DE STRASBOURG
brûlée dans le bombardement de 1870

Confiance! tout n'est pas perdu dans notre siècle coupable. On y aime encore le crucifix, jusqu'à souffrir avec lui et comme lui.

Chapitre Neuvième

Le Crucifix à notre mort

DEUX de nos poètes ont prêté au crucifix les accords de leur lyre. Avant que l'irréligion n'eût tari en lui la grande inspiration, Victor Hugo écrivait ces beaux vers au pied d'un christ :

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure ;
Vous qui souffrez, venez à lui, car il guérit ;
Vous qui tremblez, venez à lui, car il sourit ;
Vous qui passez, venez à lui, car il demeure.

Si cette strophe a jamais son application, c'est bien à l'heure de la mort ; n'est-ce pas l'heure des pleurs et des souffrances, l'heure du tremblement et du grand passage ?

Lamartine, dans des vers, puisés à la source chrétienne, dépeint admirablement le divin cœur-à-cœur, le muet colloque du mourant et de son crucifix.

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme ;
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

Oui, le prêtre est là, priant, et offrant le crucifix aux baisers du malade ; celui-ci ne le quittera plus.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche :
L'autre, languissamment replié sur son cœur,
Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore ;
Mais son âme avait fui dans ce divin baiser.
Comme un léger parfum que la flamme dévore
Avant de l'embraser.

Le poète, apostrophant la sainte image, ose bien alors, dans trois strophes sublimes, demander au crucifix ce qu'il murmure à l'oreille du mourant :

Alors qu'entre la vie et la mort incertaine,
Comme un fruit par son poids détaché du rameau,
Notre âme est suspendue et tremble à chaque haleine
Sur la nuit du tombeau ;

Quand des chants, des sanglots la confuse harmonie
N'éveille déjà plus notre esprit endormi ;
Aux lèvres des mourants collé dans l'agonie,
Comme un dernier ami,

Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu leur regard abattu,
Divin consolateur, dont nous baisons l'image,
Réponds, *que leur dis-tu ?*

Ce que le crucifix leur dit, le poète ne nous le fait pas savoir, mais l'histoire de l'Église nous le révèle ; aux pécheurs, le crucifix murmure à l'oreille une parole de pardon ; à ceux qui tremblent, une parole de confiance ; aux âmes pures une parole d'amour.

Qui ignore les conversions opérées, à l'heure de la grande séparation, par la présence du crucifix ?

Le roi Louis XV, après une vie de débordements, faisait une mort de saint, converti par le crucifix de sa fille.

On raconte qu'un autre moribond — (était-il roi ou sujet ? peu importe à cette dernière heure) fut converti par le crucifix de sa mère. En vain avait-on fait le siège de cette âme révoltée ; prières, crainte de l'enfer, tout s'était brisé contre une volonté obstinée dans le mal. — Le Curé se retirait quand la fille du malade l'arrête.

« Prenez ce crucifix, c'est celui qu'a baisé sa mère mourante ! » Le prêtre fait une prière à Dieu, et rentrant dans la chambre :

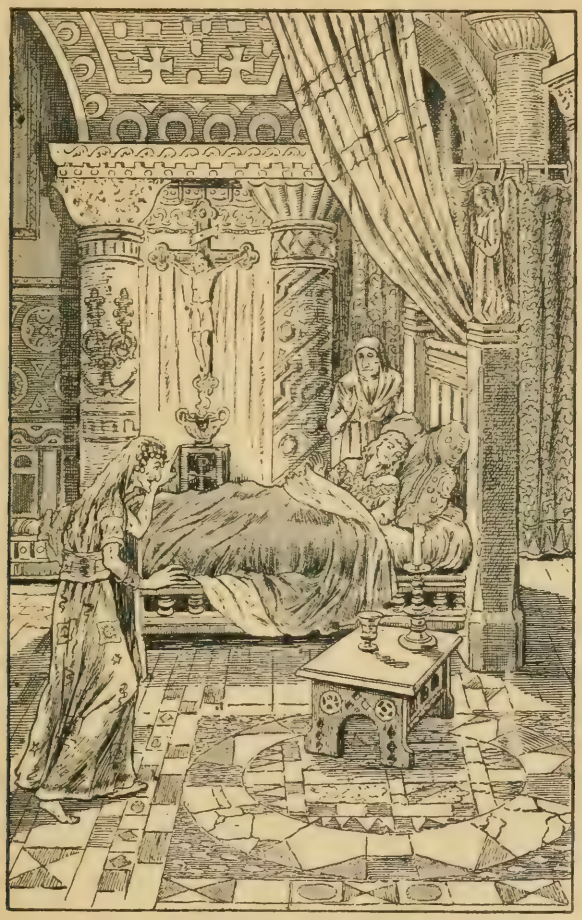
« Voici le crucifix de votre mère ; résisterez-vous encore ?

— Le crucifix de ma mère ! apportez, que je l'embrasse ! » puis, se ravisant : « Non, pas tout de suite ; mes lèvres sont trop souillées pour baiser le crucifix qu'a baisé ma mère. Écoutez-moi... »

Les yeux fixés sur les bras ouverts du Sauveur, le mourant fit l'aveu de ses fautes, en reçut le pardon, et rendit l'âme, consolé, fortifié, les lèvres collées sur le crucifix de sa mère.

Le démon sait le pouvoir convertissant du crucifix, à cet instant suprême, d'où dépend une éternité de bonheur ou de malheur. Aussi fait-il tous ses efforts pour détourner du crucifix les yeux et la pensée du moribond.

Je n'oublierai jamais une image symbolique des derniers instants du pécheur; un jeune homme mourant est étendu sur son lit. La somptuosité de l'appartement montre qu'il a été riche. Il a sans doute beaucoup à se faire pardonner. Un grand christ est suspendu



« IL FAUT ENLEVER LA CROIX »
murmure le mauvais génie.
Représentation symbolique de la mort du pécheur.

à la muraille, au chevet du malade. Un regard sur le Sauveur peut sauver cette âme qui va s'endormir de son dernier sommeil. Mais le démon est là, sous forme d'une sorcière, qui essaie de faire disparaître le signe Rédempteur et qui, d'un geste montrant le crucifix, dit au garde-malade : « Il faut enlever cette croix. »

Aussi l'Église veut-elle, dans sa liturgie, que son ministre, pour réagir contre les efforts de Satan, offre le crucifix aux yeux et aux lèvres du mourant : « Que le prêtre, dit le Rituel, offre l'image de Notre Sauveur crucifié à baiser, excitant par des paroles efficaces à l'espérance du salut éternel, et qu'il place l'image en face de lui, afin qu'en la voyant il conçoive l'espérance de son salut. »

Si le Christ murmure à l'oreille du pécheur la parole du pardon, à l'oreille du chrétien qui est resté fidèle, il murmure la parole de confiance. La confiance ! oh ! qu'elle est nécessaire à la mort ! Entre toutes les douleurs humaines, la douleur suprême, c'est la mort... « *Vous mourrez seul,* » ce mot de Pascal donne le frisson. Oui, celui qui ne croit pas, mourra seul, et bien seul ; mais s'il s'agit du chrétien agonisant, Pascal se trompe : le chrétien n'est pas seul à mourir. Quand tout a disparu pour lui, les parents, les amis, le bruit, la lumière, tout..., le crucifix lui reste ; ils sont deux mourants, ils seront deux morts (1). »

« Ah ! mon cher frère, où sera votre ressource à la mort, où sera votre réconfort ? dans le crucifix. Où adresserez-vous vos regards, où porterez-vous vos soupirs ? vers le crucifix. Qu'exposera-t-on à votre vue, *que vous mettra-t-on dans les mains*, que vous appliquera-t-on sur les lèvres ? le crucifix (2). »

Quelle confiance donne, à l'heure suprême, ce divin tête-à-tête ! Jeanne d'Arc est sur son bûcher. Savez-vous ce qui lui donne la confiance au milieu des flammes ? — La croix. — « Elle la prit très respectueusement, dit la relation authentique, la fixa dans sa robe, sur sa poitrine, et ne cessa de la couvrir de baisers et de larmes (3). »

Saint Thomas de Villeneuve était poursuivi par la crainte des jugements de Dieu. Vers la fin de sa vie, il tremblait, en songeant qu'il devrait rendre compte des âmes confiées à sa houlette : « Mon Père, mon Père, disait-il souvent à son confesseur, pensez-vous que je puisse me sauver avec mon évêché ? y a-t-il espérance que j'y ferai mon salut ? » Notre-Seigneur eut pitié de son fidèle serviteur. Le jour de la Purification de la Sainte Vierge, il entendit une voix qui, sortant du crucifix, lui dit : « Thomas, ne vous affligez pas : ayez encore un peu de patience : le jour de la Nativité de ma Mère, vous recevrez la récompense de tous vos travaux. »

C'était la parole de confiance tombée des lèvres du Christ.

Comme témoignage incontestable de cette révélation, la bouche

---

1. *Apologie scientifique de la foi chrétienne*, par Duilhé de Saint-Projet, p. 490.

2. Bourdaloue, *Exhortations*, II, 204.

3. Déposition du Frère Isambard de la Pierre, acolyte du Vice-Inquisiteur Lemaître, dans le procès de réhabilitation de Jeanne. (Voir J. Fabre, *Procès de réhabilitation*, t. II, p. 98.)

du crucifix miraculeux demeura ouverte, quoique auparavant elle fût fermée, et ce qui n'est pas moins admirable, on vit des dents de cuivre si bien formées, que les plus habiles sculpteurs avouèrent qu'il n'était pas possible d'en faire de semblables avec les instruments de leur art.

Il vous souvient du bienheureux Martin de Porrès, si dévot au

JEANNE D'ARC, SUR LE BUCHER, PUISE SON COURAGE DANS LA VUE DU CRUCIFIX

crucifix pendant sa vie. Il avait encore les yeux fixés sur la sainte Image à l'heure de la mort; quand les assistants, qui récitaient le Symbole des Apôtres, en vinrent à ces mots: « Le Verbe s'est fait chair, » il posa le Christ sur sa poitrine, et le visage joyeux, il rendit à Dieu son âme tranquillisée. Il avait entendu la parole de confiance.

Cette confiance se reflète souvent, à cette dernière heure, dans le

calme du visage, et le sourire des lèvres. « Trois minutes avant de mourir, écrivait L. Veuillot à son ami Lafon, ma chère enfant a pris de mes mains le crucifix qui a reçu les derniers baisers de ma mère; elle l'a porté à ses lèvres, et elle a souri en tendant ses petits bras vers le ciel. Si tu avais vu ce sourire! »

Ce sourire du mourant sera plus expressif encore, et plus pleine la sécurité de son âme, s'il peut baiser en cet instant suprême un crucifix enrichi de l'indulgence plénière de la bonne mort (1).

J'ai connu un bon frère, ancien infirmier de collège, qui, après toute une vie de dévouement obscur, était sur le point de paraître devant Dieu. Je le vois encore étendu sur son lit, calme et résigné: « Tenez, me dit-il, quand on en est là, il n'y a plus que cela! » et, de son regard brillant, il m'indiquait le crucifix indulgencié qu'il avait reçu le jour de ses vœux. A ce moment où tout nous abandonne, son cher Christ lui murmurait à l'oreille la parole de confiance.

Et la parole d'amour? Oh! elle se traduit alors en ces baisers tendres et délicieux dont les saints aimaient à couvrir les mains, les pieds et le côté de Jésus crucifié.

Durant leur existence terrestre, nous les avons vus donnant à leur crucifix le baiser du matin et le baiser du soir. Voilà le dernier soir arrivé: ils vont s'endormir du dernier sommeil. Que dis-je? leur corps seul va s'endormir: leur âme va s'éveiller à la vie, à la vraie vie, à la vie sans déclin que Jésus leur a préparée. Cette pensée les fait tressaillir: comme saint Paul, ils s'écrient: « Je n'en puis plus, je désire me dissoudre, pour être avec le Christ. »

Et comme gage et comme avant-goût de cette union, ils saisissent avec amour l'image de Jésus, qui fit leur force pendant les années de l'exil, et qui au seuil de la patrie, les transporte de joie.

Voyez saint Edme, archevêque de Cantorbéry, il a reçu l'Extrême-Onction; sa fin est proche; il prend alors la croix entre ses bras, il l'arrose de ses larmes, il reste longtemps à baiser les plaies de son Sauveur: « C'est maintenant, dit-il, qu'il faut puiser des eaux salutaires aux sources du Rédempteur; » il colle sa bouche à la plaie du côté, et il meurt dans le baiser du Seigneur.

Ainsi mourut François Xavier; après vingt batailles remportées sur l'enfer, le conquérant tombe d'épuisement dans une île lointaine, à Sancian, en face de la Chine. Il est seul, sans soutien, sans amis. Malgré tout il est heureux; car son épée est là, dans sa main défail-

1. Les fidèles qui sont propriétaires d'un crucifix ainsi indulgencié, peuvent seuls bénéficier de son indulgence plénière. Au contraire, les prêtres et les religieux, tels que les Camilliens et les Jésuites qui ont un pareil crucifix, peuvent en faire bénéficier tous les fidèles, en le leur portant à l'heure de la mort. (Voir sur ce sujet : *les Indulgences*, par le P. Beringer, t. Ier, pp. 340, 345.)

lante; son regard mourant peut fixer avec amour, ses lèvres brûlantes peuvent baiser son crucifix!

Ainsi mourut, trois siècles plus tard, cet autre soldat du Christ, ce vaillant défenseur du Saint-Siège qui a nom Lamoricière. Il était à son château de Prouzel, près d'Amiens. Étendu dans son lit, il venait de lire quelques pages de l'histoire de l'Église, puis s'était endormi. Entre une heure et deux heures, un étouffement le réveille. Son premier mouvement fut de saisir son crucifix pendu à la muraille; puis, sortant du lit, il tomba à genoux en pressant une dernière fois sur ses lèvres la sainte effigie. — La cathédrale de Nantes conserve les restes de l'héroïque capitaine. Aux quatre angles du monument, quatre statues représentent la Foi, la Charité, la Pensée et le Courage: au centre du mausolée le soldat est étendu, tel qu'il était à son dernier combat, tenant en main le crucifix qui consola son agonie.

Oh! quelle paix, de nos jours encore, le crucifix donne à l'âme, en ce moment suprême!

Il y a peu d'années, combattait son dernier combat une chrétienne à qui je dois presque tout, après Dieu, et pour laquelle j'ose réclamer de vous une prière, cher lecteur.

« Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel et qu'ai-je désiré sur la terre, sinon vous, ô mon Dieu? » disait-elle avec délices en songeant à l'éternelle cité. Elle disait encore: « Jésus-Hostie, je vous offre tout ce que je souffre. »

On la pressait de demander sa guérison; mais elle, entièrement soumise à la volonté de Dieu, répondait: « Je craindrais de souhaiter quelque chose qui fût contraire à mon salut. »

C'est Notre-Seigneur crucifié qui lui donna cette admirable résignation. Elle aimait à dire ou à se faire dire cette belle prière:

Mon Crucifix!
Je le porte partout...
Je le préfère à tout...
Quand je tombe, il me relève;
Quand je pleure, il me console;
Quand je souffre, il me guérit;
Quand je tremble, il me rassure;
Quand je l'appelle, il me répond,
Mon Crucifix!

Il est la lumière qui m'éclaire,
Le soleil qui me réchauffe,
L'aliment qui me nourrit,
La source qui me désaltère,
La douceur qui m'enivre,

Le baume qui me guérit,
La beauté qui me charme,
Mon Crucifix!

Il est la solitude où je me repose,
La forteresse où je me renferme,
La fournaise où je me consume,
L'océan où je me plonge,
L'abîme où je me perds,
Mon Crucifix!

Elle savourait surtout ces dernières paroles:

Garde-moi pendant ma vie,
Rassure-moi pendant mon agonie,
Sois sur mon cœur à la dernière heure,
Mon Crucifix!

Un grand Christ a été suspendu dans son alcôve, en face d'elle; c'est à ses pieds qu'elle dit, avec l'élan de l'amour: « Mon Dieu, envoyez-moi tout ce que je peux souffrir. »

Quand la douleur est plus vive, elle jette un doux regard sur la croix. Le terme approche; elle dit à la garde-malade: « Ma sœur, pressez ma main sur le crucifix et que je le sente à mon dernier soupir. »

De ses mains le crucifix fut porté à ses lèvres, et elle mourut dans ce dernier baiser.

O ma mère, vous dont le crucifix a ainsi consolé et sanctifié la mort, obtenez-moi de Dieu, obtenez à tous ceux qui liront ces pages l'amour du crucifix!

Chapitre Dixième

Le Crucifix sur la tombe

ON sait assez, dit Mgr Isoard, que l'usage s'est introduit, et rapidement, en quatre ou cinq ans, de couvrir de fleurs et de couronnes les corbillards, puis les catafalques, la chambre du mort, les pièces qui conduisent à cette chambre, et enfin l'escalier qui même à cet appartement. Chaque année, on renchérit follement sur ce qui s'est fait l'année précédente: ce sont des roses, des violettes, des lis, à Noël, en janvier; ce sont des centaines de francs, des milliers de francs, dépensés de la manière la plus inutile, la plus insensée.

« Quels sont les hommes qui, les premiers, ont jeté quelques fleurs sur la croix, qui seule doit orner le drap mortuaire d'un chrétien adulte? Ce sont ceux qui s'efforcent de ne pas croire à la vie éternelle, qui repoussent l'idée du jugement, de l'expiation, de la réparation par la croix, ceux à qui la mort cause de l'effroi [1]. »

Protestez, cher lecteur, contre cet usage qui altère et tend à effacer la notion vraie et chrétienne de la mort.

Suivez l'exemple, donné de nos jours par de grands catholiques, voire même par un homme d'État protestant, M. Gladstone; pour réagir contre un excès lamentable, inscrivez dans vos dispositions testamentaires que vous ne voulez sur votre cercueil, à vos obsèques et sur votre tombe, ni fleurs ni couronnes: l'argent follement gaspillé en cette ridicule parade, devra être employé à faire dire des Messes qui soulageront votre âme.

Mais quoi! dans cette chambre funéraire où va séjourner, deux ou trois jours, la dépouille mortelle de celui que nous pleurons, faut-il donc laisser la bière dans sa désolante nudité? — Dites plutôt dans sa sublime simplicité: ce cercueil aura le seul ornement qui convienne au chrétien décédé, la grande croix blanche que la liturgie a tracée sur le drap mortuaire.

1. *Le système du moins possible et demain dans la société chrétienne*, ch. IV, p. 53.

Et puis, entre deux flambeaux allumés, symbole de votre prière ardente, placez, dominant le corps du cher défunt, placez cet emblème sacré qu'il a tant aimé, vivant; qu'il a tant baisé, mourant; et qui, mort, va le couvrir de son ombre; placez son crucifix.

Ainsi a-t-on compris le culte des morts, aux grands âges de foi. Les documents iconographiques en font foi. Ste Hidulphe vient de mourir. Aux derniers devoirs rendus à sa dépouille mortelle, il n'y a ni fleurs ni couronnes, mais l'eau bénite, l'encens et la croix.

C'est encore la croix qui doit avoir la place d'honneur aux obsèques; vous pouvez vous en rendre compte en examinant cette fresque italienne, tirée de la collection des RR. PP. Bénédictins de Beuron. Le corps de Ste Scolastique y est porté sur les épaules des moines. Dans cette cérémonie simple et grave, point de char triomphal, point de coursiers empanachés, point de brancards chargés de roses; mais la croix précédant le cortège, mais les chants et les prières. Revenons à ces usages: à la vue de ce cortège chrétien, le peuple, n'étant plus distrait par un vain décor, sentira renaître ses sentiments de foi; il saluera respectueusement la croix et dira une prière pour le mort qui passe. — Le corps est arrivé à l'église, il est placé dans le sanctuaire. Le cercueil est recouvert d'un drap mortuaire sur lequel la croix se détache bien nettement; tout autour, des cierges qui brûlent, mais ni fleurs ni couronnes. Au lieu de ce vain appareil, des chants, des prières et le sang de Jésus offert sur l'autel.

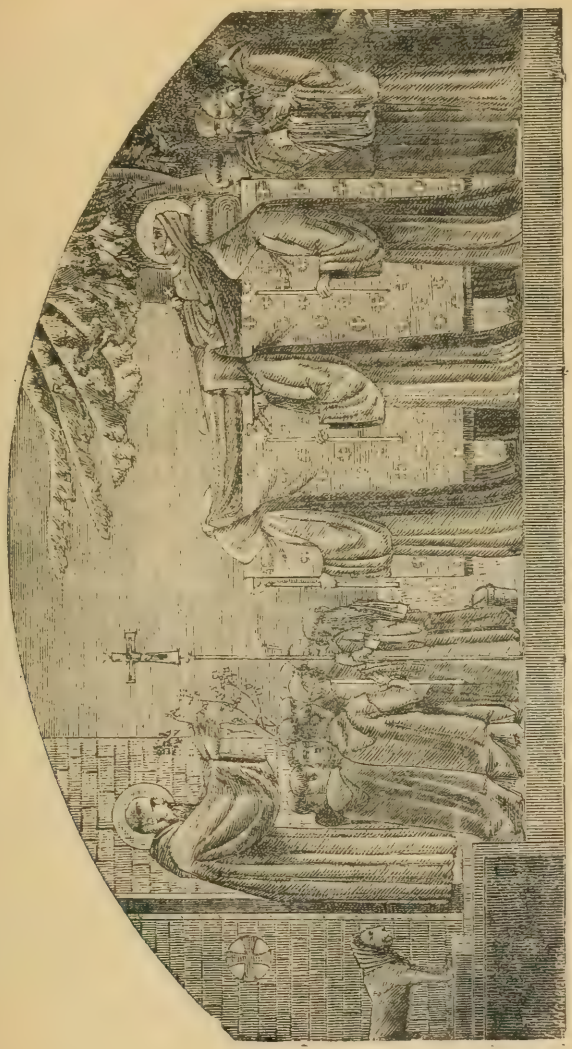
La Messe est achevée; le moment de l'absoute est arrivé: le manuscrit de la vie de S. Aubin, conservé à la Bibliothèque nationale, nous fait assister à cette cérémonie, au XIe siècle; on y voit comme toujours pour tout appareil, la croix, les cierges, l'encens.

Cependant le corps a été porté à sa dernière demeure; il a été descendu dans la tombe: au lieu des discours pompeux, ridicules panégyriques de vertus tout humaines, que la vanité des vivants prononce, à l'heure des adieux, sur la dépouille des morts, le prêtre récite cette belle prière du Rituel romain: « O Dieu, daignez bénir cette tombe, envoyez-y votre saint Ange pour la garder: ce corps de votre fidèle va y reposer; faites que son âme soit délivrée des chaînes de ses péchés, afin qu'en vous, avec vos Saints, elle se réjouisse sans fin. » Puis il bénit la bière dans son étroite et dernière demeure.

Ainsi voyons-nous nos aïeux autour de la tombe de leurs proches. Là toujours, la croix est présente, accompagnant jusqu'au terme du voyage ce corps qui, au jour du Baptême et de la Confirmation, a été marqué du signe de la croix.

Le fossoyeur a fait son œuvre: la terre a été rejetée sur le cercueil. Sur cette terre encore fraîche, qu'allez-vous déposer? Quel-

ques fleurs, soit : l'Église ne vous défend point, dans une juste mesure, ce legs de votre amour; mais c'est la foi de votre âme, plus encore que la tendresse de votre cœur, qui doit orner cette tombe.



FUNÉRAILLES DE SAINTE SCHOLASTIQUE. — LE CRUCIFIX EST A LA PLACE D'HONNEUR
D'après la collection des fresques d'Italie recueillies par les RR. PP. Bénédictins de la Congrégation de Beuron.

En face des mausolées de marbre des riches et des puissants, en face des urnes funéraires des païens, en face des colonnes brisées des matérialistes, que votre foi, comme au temps de nos pères, élève une croix, non pas seulement une croix d'ornementation, où

l'art incrédule trouve encore moyen d'évincer la pensée religieuse, mais un vrai crucifix, image de la croix du Golgotha, offrant au regard consolé le corps de Jésus-Christ, les mains et les pieds cloués sur l'instrument de notre rachat.

Qu'il fait bon s'agenouiller sur une tombe, au pied de la croix!

Sur cette tombe, au pied de cette croix, comme il jaillit spontanément ce cri de notre foi: « Je crois que mon Rédempteur vit et qu'au dernier jour je ressusciterai de la terre. »

« Je ressusciterai de la terre! » c'est la pensée qui a inspiré l'architecte de l'Escurial quand, à l'entrée du caveau qui renferme les cendres de tant de rois, il fit placer un grand crucifix avec ces deux mots gravés: *Resurrectio nostra!*

Sur cette tombe, au pied de cette croix, comme le cœur s'envole à l'espérance! On croit entendre les lèvres de Jésus murmurer de nouveau: « Celui que vous pleurez, qui est là sous la pierre, il n'est pas mort, il dort! »

Quelle différence entre notre croix de chrétiens et les ornements de l'art païen!

Devant une colonne brisée le cœur se déchire et saigne.

Devant une croix toute blessure se ferme, toute plaie se cicatrise.

Devant une colonne brisée on dit: Tout est fini.

Devant une croix on dit: Tout commence.

Car la croix, c'est le salut; la croix, c'est l'espérance; la croix, c'est le gage de la résurrection.

C'est plein de cette espérance dans les plaies du Sauveur, qu'Antoine Van Dyck, sur le rocher représentant la tombe de son père, peignit un Christ adorable avec cette inscription: « Pour que la terre fût légère aux restes de son père, Antoine Van Dyck a planté la croix sur ce rocher [1]. »

Imitez le grand peintre d'Anvers. Revenez au culte traditionnel, au vrai culte des morts.

Les ornements païens à la tombe païenne!
Chrétiens, plantez la croix sur la tombe chrétienne!
L'Église donne au ciel rendez-vous à ses fils;
Clef du ciel, sur la tombe ayez un crucifix!

---

1. Van Dyck offrit cette toile aux Dominicains d'Anvers, qui avaient assisté son père dans sa dernière maladie. D'un côté on voit S. Dominique, de l'autre Ste Catherine de Sienne. — Ce tableau est aujourd'hui au Musée d'Anvers.

LE CRUCIFIX SUR LA TOMBE
Cimetière de Warcoing. — Belgique.

Chapitre Onzième

Le Crucifix et la fin des temps

ÉCOUTEZ saint Matthieu nous racontant la fin des temps: « Cet Évangile du royaume sera prêché dans toute la terre, pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors la fin du monde arrivera... (XXIV, 14.) « Le soleil s'obscurcira et la lune ne donnera plus sa lumière; les étoiles tomberont du ciel et les vertus des cieux seront ébranlées. Et alors *le signe du Fils de l'homme* paraîtra dans le ciel, et alors tous les peuples de la terre s'abandonneront aux pleurs et aux gémissements; et ils verront le Fils de l'homme qui viendra sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté. (XXIV, 29, 30.)

Ce signe du Fils de l'homme qui paraîtra dans le ciel, à la fin des temps, d'après l'interprétation commune des Pères de l'Église, c'est la croix de Jésus-Christ; ainsi pensent saint Jean Chrysostome, saint Jérome, saint Hilaire, Bède, saint Léon et saint Augustin.

Quelques auteurs pensent que cette croix, qui dominera les nues, sera une croix lumineuse, mais nous préférons nous rattacher à l'opinion de saint Jean Chrysostome (1) et de Thomas de Vaux (2) opinion que semble adopter Cornelius a Lapide: « Il est très probable dit le savant commentateur, qu'au jour du jugement apparaîtra dans le ciel, pour la consolation des Saints qui ont été sauvés par elle, la croix même où fut cloué le Christ, *ipsissimam Christi crucem* (3). »

Ne me dites pas que cette croix a été morcelée en mille et mille fragments par la piété des fidèles, que ces fragments ont été dispersés aux quatre coins du monde. Je vous répondrais que votre chair, elle aussi, sera broyée par la mort et réduite en poussière, et cependant, au jour de la résurrection, Dieu, tout-puissant, saura

---

1. Hom. *De cruce et Latrone.*
2. T. III. *De sacramentis*, t. XX, ch. CXCVIII.
3. Corn. a Lap. *In Matth.*, chap. XXIV, v. 30.

retrouver ces éléments épars, pour reconstituer le corps humain. Il ne convenait pas, en effet, dit Tertullien, que cette chair périt éternellement qui, au Baptême, a été arrosée par l'eau vivifiante. Il ne convenait pas non plus que cette Croix périt éternellement qui, sur le Golgotha, a été arrosée par le sang vivifiant d'un Dieu.

Elle ne périra pas; nous aimons à le croire: le feu qui, à cette heure suprême, consumera le monde entier et réduira en cendres tous ces objets rares, instruments de la vanité humaine, respectera le bois de la vraie Croix, instrument de salut. La main toute-puissante de Dieu en réunira tous les fragments dispersés.

Le 17 juillet 1429, Jeanne d'Arc, la douce et vaillante héroïne, se trouvait dans la cathédrale de Reims, debout, au milieu du sanctuaire, près de Charles VII: elle se fit apporter sa bannière, et, la voyant toute lacérée, tout ensanglantée: « Elle a été à la peine, dit-elle, il est juste qu'elle soit à l'honneur! »

Aux derniers jours du monde, Jésus songeant à son divin étendard, à la croix; récapitulant en esprit toutes les injures, toutes les insultes auxquelles elle aura été en butte dans le cours des siècles: « Elle a été à la peine, pourra-t-il dire, qu'elle soit à l'honneur! »

Et les anges saisiront le glorieux trophée et le porteront au lieu du jugement.

Ecoutez saint Augustin: « Lorsqu'un roi fait son entrée dans une ville, son armée le précède, portant les drapeaux du prince, et ce cortège et ce bruit d'armes annoncent l'entrée du souverain; de même, quand le Seigneur descendra des cieux, l'armée des anges le précédera: ces messagers divins porteront sur les épaules l'étendard triomphal, annonçant aux intelligences terrestres l'arrivée du Roi céleste. »

A la vue de ce signe, au dire de saint Matthieu, toutes les tribus de la terre pousseront des gémissements.

L'évangéliste ne veut pas dire par là, remarque Cornelius a Lapide, que tous les hommes, sans exception, gémiront à la vue de ce signe béni; mais il veut dire qu'ils seront nombreux et de toutes les tribus de la terre, ceux à qui il arrachera des plaintes et des larmes.

Chrétiens inconséquents, vous pleurerez, vous gémirez à la vue de la croix, vous qui, croyants dans le cœur, mais incrédules dans la pratique, aurez repoussé de vos âmes, avec les sacrements, le sang de Jésus crucifié.

Voluptueux, vous pleurerez, vous gémirez à la vue de la croix, vous qui, éloignant de vos yeux le crucifix, modèle de pénitence, n'aurez pas voulu crucifier votre chair et vos concupiscences.

Satellites de l'enfer, iconoclastes, huguenots, septembriseurs, sectaires du XXe siècle, affreuse lignée de Julien l'Apostat et de Léon

l'Isaurien, vous qui aurez insulté le crucifix sur la place publique, vous qui l'aurez brisé au portail des églises, vous qui l'aurez fait décrocher du mur de l'école ou de la salle de l'hôpital, insulteurs, briseurs, proscripteurs de croix, morts sans crier pardon, vous pleurerez, vous gémirez, à ces assises suprêmes, à la vue de la croix que vous avez insultée, brisée, proscrite. Oh! comme les éclairs qui jailliront de cette croix vous pénétreront, jusqu'à la moelle des os, d'épouvante et d'effroi!

Quant à vous, âmes justes, qui toute votre vie aurez été fidèles à la dévotion du crucifix, soyez sans crainte: ces pleurs et ces gémissements ne seront pas pour vous. Vous unirez dans un seul coup d'œil la croix qui paraîtra dans le ciel et Jésus orné de ses brillantes cicatrices; à cette vue, l'allégresse dans l'âme, vous vous écrierez: « Ce Jésus, ces plaies, cette croix, mais c'est là encore tout mon crucifix; non pas le crucifix souffrant, mais le crucifix triomphant! »

Heureux élus, que le Christ en croix a initiés aux mystères de la contemplation, Bernard et Bonaventure, Dominique et François, Ignace et François de Sales, Thérèse de Jésus et Marguerite-Marie, avec quelle joie vous vous écrierez: « O mon crucifix, vous ne nous avez pas trompés; elles sont infinies ces délices dont vous nous donniez l'avant-goût, quand nous nous cachions dans vos plaies. *O Crux, Ave!* »

Conquérants d'âmes, Vincent Ferrier et François Xavier, Vincent de Paul et Alphonse de Liguori, comme il vous réjouira le spectacle de cette grande assemblée! A la vue de ces légions bienheureuses que vous aurez sauvées: « O mon Dieu, vous écrierez-vous, c'est vous qui nous avez conduits à la conquête des âmes; prenez-les, elles sont vôtres. *O Crux Ave* »!

Vierges immolées, victimes d'amour, Radegonde, Claire d'Assise, Rose de Viterbe, avec quelle joie vous chanterez: « O mon crucifix, vous me l'aviez bien dit, qu'à l'exemple de Jésus, il fallait souffrir dans la vallée des larmes pour goûter l'éternelle félicité. Oh! qu'elles étaient peu de chose les macérations de notre chair; qu'elles étaient courtes et légères nos immolations de la terre, qui nous valent ici un poids immense de gloire! *O Crux Ave!* »

Et vous, cher lecteur, qui, sans atteindre ce sommet de la contemplation, de l'apostolat ou de l'immolation, aurez cependant sanctifié votre vie par la dévotion mâle et vaillante que vous prêchent ces pages, avec quelle joie vous vous écrierez: « O mon Crucifix, c'est vous qui, dans le temps, avez marqué mes journées de votre divine empreinte.

« Depuis le baiser du matin jusqu'au baiser du soir, toutes mes heures étaient à vous.

« O mon Crucifix, placé sur ma table de travail, vous avez béni mes

travaux; placé dans mon salon, vous avez dirigé mes conversations et tempéré mes plaisirs; placé dans ma chambre à coucher, à mon chevet, vous m'avez inspiré la patience dans la maladie; placé sur ma poitrine, sur mes lèvres, vous avez rendu méritoire et joyeux mon dernier soupir. Placé sur ma tombe, vous avez provoqué les prières qui hâtèrent ma délivrance.

« O Jésus crucifié, tous les biens me sont venus par vous et par votre sainte croix.

« O mon Crucifix, sois éternellement béni! *O Crux, Ave!* »

LA DERNIÈRE ÉTAPE
Tout chrétien, soldat du Christ, doit mourir au pied du crucifix.
Tableau de J. Monge.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Lettre de Sa Grandeur Monseigneur de Pélacot. 7
Préface de la nouvelle édition. 9
IRTRODUCTION. 11

LIVRE PREMIER

Le Crucifix divin dans l'histoire.

CHAP. I. — LE CRUCIFIX DIVIN SUR LE CALVAIRE. 19
§ 1. — La croix du Sauveur. 19
§ 2. — Les clous, leur forme et leur nombre. 21
§ 3. — Le titre de la croix. 26
§ 4. — *La Victime.* 28
CHAP. II. — LE CRUCIFIX PAR DELA LE CALVAIRE. 36
§ 1. — Invention de la vraie croix. 36
§ 2. — Diffusion des parcelles de la vraie croix. 38
§ 3. — Que sont devenus les saints clous ? 41
§ 4. — La couronne d'épines. 43
§ 5. — *Les plaies de Jésus ressuscité.* 46
CHAP. III. — LE CRUCIFIX, SIGNE DE CONTRACDICTION. 48

LIVRE DEUXIÈME

Le Crucifix dans l'art.

CHAP. I. — LES ORIGINES DU CRUCIFIX. 65
CHAP. II. — LES TROIS PHASES DU CRUCIFIX. 74
1re phase. — Le Christ triomphant. 74
2e phase. — Le Christ souffrant. 78
3e phase. — Le Christ, beauté plastique. 86
CHAP. III. — LE CRUCIFIX DANS LES ÉGLISES. 92
§ 1. — Le crucifix dans le plan des églises. 92
§ 2. — Le crucifix sur l'autel. 93
§ 3. — Le crucifix à l'arc triomphal. 96
§ 4. — Le crucifix au portail des églises. 98
§ 5. — Le crucifix dans les trésors. 98
CHAP. IV. — LE CRUCIFIX A LA VILLE ET AUX CHAMPS. 107
CHAP. V. — LE CRUCIFIX DANS LES PALAIS. 113
CHAP. VI. — CRUCIFIX CATHOLIQUE ET CRUCIFIX JANSÉNISTE. 119

Pages

LIVRE TROISIÈME

Le Crucifix dans l'âme des saints.

CHAP. I. — Le crucifix, livre des saints. 125
CHAP. II. — Le crucifix, école des renoncements journaliers. 130
CHAP. III. — Le crucifix, école des grands sacrifices. 134
CHAP. IV. — Le crucifix est le maître de l'oraison. 142
CHAP. V. — Le crucifix, principe d'apostolat, arme de l'apôtre.... ... 149
CHAP. VI. — Le crucifix, leçon d'immolation. 160

LIVRE QUATRIÈME

Le Crucifix dans notre vie.

CHAP. I. — Le crucifix et les débuts de la journée. 171
CHAP. II. — Le crucifix dans l'atelier. 175
CHAP. III. — Le crucifix a l'école. 180
CHAP. IV. — Le crucifix dans le salon. 185
CHAP. V. — Le crucifix et la souffrance. 191
CHAP. VI. — Le crucifix et la tentation. 199
CHAP. VII. — Le crucifix et la causerie du soir. 203
CHAP. VIII. — Marques d'amour au crucifix. 206
CHAP. IX. — Le crucifix a notre mort. 217
CHAP. X. — Le crucifix sur notre tombe. 225
CHAP. XI. — Le crucifix et la fin des temps. 231

NOTA. — Dans la composition de la gravure qui se trouve sur la couverture de cet ouvrage, nous nous sommes inspiré du sujet édité par M. Raoul Roppart, imprimeur, 67, rue Saint-Jacques, à Paris. Ce dessin a été mis en carte postale : nous nous plaisons à la recommander à nos Lecteurs.

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie, LILLE-PARIS-BRUGES.

La Bibliothèque The Library

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

11 AOUT 1989
10 AOUT 1989
FEB 10 1991
02 FEV. 1991
28 AOUT 1992
17 AOUT 1992
FEB 23 1996
MAR 19 1996
APR 10 1996
27 MARS 1996
AUG 23 1997
SEP 06 1997
FEB 22 2008
FEB 27 2008

a39003 011977450b

COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 02 06 02 08 9